

8146

ESS HIA'

**le
devenir
du
grand
reportage**

DENIS HIAULT

Mémoire de fin d'études

Ecole Supérieure de Journalisme de Lille

1975.

Je tiens à remercier:

Henri Amouroux

Claude Bourjois

André Carton

Pierre Chéramy

Jules Clauwaert

André Farine

Christian Rudel

José Hanu

pour m'avoir reçu et avoir
répondu à mes questions,

Joseph Kessel et tous les
rédacteurs en chef qui ont
répondu à mes lettres,

Michel Logié, enfin, mon
maître de mémoire.

PRESENTATION

"Tiens, voilà ton thé, c'est du café"
(Ionesco, La cantatrice chauve)

~~Www~~ En pénétrant dans le hall du Royal, Franck fut frappé par la moiteur qui y régnait.

L'air brassé par les lourdes pales d'un gigantesque ventilateur donnait presque une sensation de fraîcheur en comparaison de la chaleur écrasante de l'avenue Daun-Penh.

Aussitôt la mousson passée, l'atmosphère de Phnom-Penh redevenait étouffante.

Franck se dirigea tout droit vers le bar. Le J & B était son breuvage préféré.

Avachi dans un fauteuil de cuir rapé, il enregistra d'un oeil discret l'incessant va et vient des sarons aux couleurs vives dans lesquels les indigènes se drapent la taille.

Franck fit tinter les glaçons sur les parois du verre. Le charme vieillot du Royal et une discrète odeur de khaï berçaient son absence.

Son nom. Quelqu'un avait murmuré son nom. Franck eut du mal à s'extirper de sa torpeur. Ubol se tenait devant lui, ses yeux en amande, immensément grands, d'un noir profond, ne le quittèrent pas une seconde tandis qu'elle lui dit dans un français hésitant : "Télégramme pour toi, de Paris."

Le patron, sans doute. Voilà à peine deux jours que Franck avait terminé son reportage à Vat-Tant-Ho, le temple de la cascade de la forêt. Après quinze jours passés en compagnie des bonzes laotiens, il espérait jouir à plein des mille ressources offertes par Phnom-Penh. C'était trop beau.

Le D.C.8 de la Thai-International décollait dans une heure. Franck pensa qu'il aurait aimé prolonger ses adieux avec la belle Ubol.

Il avala son J&B d'un trait.

Quelques objets étaient encore éparpillés aux quatre coins de la chambre mais sa valise fut vite bouclée. Sur le lit défait - dérisoire pied de nez à la météo-reposait un imperméable chiffonné : " L'imperméable des reporters avec des grandes poches et, partout des boucles inutiles..."

Pour Franck comme pour tous ses camarades, l'imperméable était un déguisement, " presque une panoplie, mais aussi un instrument de travail." (1)

Le cyclo-pousse s'arrêta en face du Royal : "aéroport !" Dans quelques heures, il serait à Ankara. Franck alluma une nouvelle cigarette. ✎

(1) Brincourt et Leblanc Les reporters page 166 Laffont Evreux 1970.

7

Pourquoi le grand reportage ? Sans doute comme tout le monde me suis-je un jour cogné le bec contre le miroir. A ce moment, on ne veut pas être journaliste, on veut écrire dans un journal.

Restait à démonter le mythe et à en fixer les frontières. Le plus troublant était de constater que les professionnels eux-mêmes s'abritaient derrière des miroirs, comme pour se prendre à leur propre piège.

Les autres - simples lecteurs - voyaient le journalisme en images d'Epinal. C'étaient les globe-trotters, les flâneurs salariés, les capitaines d'opinions. L'imagerie avait été immortalisée sous les traits de Bogart: c'était l'homme à l'imperméable et au chapeau mou, mâchant chewing-gum sur chewing-gum; c'était l'empire de Citizen-Kane, la boue d'une rizière vietnamienne; le soleil de plomb sur les berges du canal de Suez, Prague en 68; c'était l'envoyé spécial à Lisbonne, le correspondant de guerre en Corée, au Congo; c'étaient les scotchs, les jets, les hôtels et leurs standardistes...

Par delà le stéréotype très... "hollywoodien", il était difficile de préciser dans quelle mesure les grands reporters participaient au mythe.

Méconnus par le public, ils apparaissaient controversés au sein de la profession. On les admirait ou bien on les chargeait de tous les péchés de la presse (à en croire l'afflux des critiques, elle est grande pécheresse) Le personnage de Franck évoluait à travers un ramassis de poncifs et de lieux communs, de clichés.

Je suis allé trouver des grands reporters. J'ai exploité leurs déclarations.

C'était dans le cadre de l'écrit et plus précisément du quotidien -quotidien régional et quotidien parisien- que s'était épanoui le grand reportage. Les limites de cette étude étaient toutes tracées.

Il fallait encore distinguer les croûtes des chefs-d'oeuvre, les faux des authentiques. Il fallait savoir si les maîtres avaient instruit des élèves, si l'école -une école qui avait marqué son époque - pourrait survivre, une fois cette époque révolue.

CHAPITRE I

HISTORIQUE

Le grand reportage a une histoire. Une histoire qu'il faut bien évoquer même brièvement pour pouvoir prétendre établir un diagnostic sérieux sur l'état du patient. Un patient bien malade de lui-même qu'il sera difficile de conduire au "happy-end". Et pourtant... pourtant, comme toute histoire qui se respecte, celle-ci commençait plutôt bien, par ces mots:

Il était une fois-bien avant la première guerre mondiale -- une presse qui publiait des papiers de reportage sur tel ou tel événement. Tout cela se faisait de façon très anecdotique, et il faut bien le reconnaître souvent superficielle. Il s'agissait plus exactement de petites historiettes qu'on classait alors sous la rubrique dite de "littérature d'information". Tout comme les feuilletons, la littérature d'information était rédigée par des écrivains d'horizons très différents. A cette époque, le florissant "Journal" consacrait à cette partie littéraire une place de choix. On y comptait, sous la direction de Catule-Mendès, puis plus tard de Henri de REGNIER: Rosny, Lucien Descaves, Tristan Bernard, Abel Hermant, Jean de Bonnefon, Gustave Geoffroy, Ernest la Jeunesse, Henri Lavedan, Victor Marguerite, Camille Mauclair, Paul Adam, Jules Clarétie, Jean Richepin, E. Harancourt, Bine-Valmer, Charles-Henri Hirsch, Raoul Ponchon, Reynaldo Hahn, Paul Reboux... Ajoutez à cela une équipe de grands reporters composée de Ludovic Naudeau, Tudesq, Helsey, Henri Barby, Paul Erio.

"L'Echo de Paris" entretenait une équipe presque aussi fournie avec Albert de Mun, Paul Bourget, Maurice Barrés, Fueder Masson, René Bazin.

Du monde, donc. Et du beau. Cependant, lors de la distribution à la criée, le feuilleton était encore l'argument de vente qui prévalait. On l'annonçait à grand renfort d'affiches placardées sur les murs. Des dépliants illustrés contenant le premier chapitre du nouveau roman étaient distribués gratuitement à tous les carrefours; à la sortie des bouches de métro.

Sous Louis Philippe, déjà, le feuilleton faisait fureur.

"Le Capitaine Paul", de Dumas avait grossi de 5 000 le nombre des abonnés au "Siècle". Eugène Sue, avec "Les mystères de Paris" avait assuré la fortune du "Journal des Débats", puis celle du "Constitutionnel", avec "Le juif errant".

Firent encore recette : "Les deux gosses" de Pierre Decovielle, "Pardaillons", de Michel Zévaco; les personnages d'Arsène Lupin, ceux de Rouletabille et de Chéri Bibi qui prirent la relève.

A partir de 1810, dans l'ombre du feuilleton, furent publiés de courts papiers, écrits par des journalistes qu'on nommait "grands reporters". Difficile pourtant d'accorder à leur prose le label de "grand reportage".

Les frères Jérôme et Jean Tharaud, qui ne semblaient partager cet avis, engrangèrent des textes censés illustrer les premiers balbutiements du genre naissant. Le recueil s'intitule "Grands reportages". (1)

(1) (Jean et Jérôme Tharaud. "Grands reportages" Corrèa Paris 1946)

Le premier des morceaux : "la curée" est daté du 16 Août 1830. Il évoque la chasse aux emplois publics et les protestations de foi révolutionnaire consécutives aux journées de 1830. Les récits du siège de 1870 de Jules Vallés et Francis de Sarcey, pour ne citer qu'eux, sont sans doute aucun parfaitement écrits, mais ils cèdent au romantique.

L'attaque d'un papier d'Avrelin Scholl, dans "Le Figaro" du 20 Octobre 1893 est à ce propos assez révélatrice du style couramment répandu. Ce jour là, Gambetta "luttant contre le courant" s'était baigné dans le Rhin...

"Chaque année à l'époque où le sol de plomb,
Soulevant sous nos pas une poussière grise,
S'abat comme un brasier, tombant fixe et d'aplomb
"Sur nos fronts ruisselants que la chaleur épuise..."

Des vers !
Mieux (ou pire), des alexandrins !

Le public se tourne plus volontiers vers les papiers d'analyse politique. Ceux du nationaliste Maurice Barrés, dans le "Figaro", ont grande renommée.

Le champ d'exploration s'élargit pourtant sensiblement avec Pierre Mille et sa série "De Thessalie en Crète" (1897) et "Le Congo Léopoldien" (1903) ou l' "Enquête sur la question sociale en Europe" de Jules Huret, dans l' "Echo" (1896).

De tels papiers demeurent cependant l'exception. Ce n'est que dix ans avant "la der des "der" que naît véritablement le grand reportage, sous l'impulsion des correspondants qu'on dira "de guerre".

1904-1905. C'est en effet la guerre entre la moribonde Russie des tsars et l'impétueux Japon. Ludovic Naudeau, envoyé par "Le Journal" pour couvrir le conflit est capturé par les soldats nippons sur le champ de bataille de Moukden. Libéré peu après, il s'en retourne à Paris son reportage sous le bras. Un reportage qui -tout de suite- fait sensation. Ludovic Naudeau a trouvé sa voie. Il assurera la guerre des Balkans contre les Turcs. Il sera le premier journaliste à pénétrer dans Andrinople prise d'assaut. A Paris, on s'arrache ses articles.

Les directeurs des autres journaux ne tardent pas à emboîter le pas. Peu à peu, ils convertissent leurs feuilletonistes en grands reporters. Les deux genres se croisent. S'entrecroisent. On envoie des littérateurs tel Gaston Leroux à Saint Petersburg pour décrire les grèves qui minent le régime des tsars. Pierre Mac Orlon parcourt la Belgique, la Hollande et la Tunisie. Le lecteur découvre l'Amérique, la Cordillère des Andes et les grands problèmes politiques du moment : la croissance vertigineuse du Japon, sorti victorieux de l'affrontement avec les Russes; la montée inquiétante de l'Allemagne; l'Italie qui bascule dans le fascisme; les premières velléités d'indépendance du Maroc; la Russie -toujours- qui couronne un tsar, le dernier.

Les thèmes s'internationalisent parce que l'on pressent que l'avenir ne dépendra plus uniquement des prises de parole au sein de l'hémicycle. Parce que les systèmes d'alliances tels qu'ils sont conçus font planer la menace d'un conflit à une échelle jamais atteinte.

Parce que le public réalise qu'il ignore tout -ou presque- de ses partenaires autant que de ses adversaires potentiels.

la guerre : les correspondants

Chaque journal envoie des correspondants qui suivent les opérations des armées en campagne. En général, ces journalistes sont accrédités par l'intermédiaire du ministre de l'Intérieur et du ministre de la Guerre auprès d'un Etat-Major. Ils sont alors autorisés à suivre cet Etat-Major dans tous ses déplacements.

Les correspondants de guerre sont munis d'une carte d'identité et portent le brassard. Ils éprouvent néanmoins quelque peine à exercer librement leur métier en raison de la réticence des militaires à leur égard. Bon nombre de généraux se déclarent même ouvertement favorables à la suppression pure et simple de pareilles prérogatives accordées à des civils inconscients des "choses de l'armée". Les indications fournies par la presse durant la guerre franco-allemande de 1870 avaient été à l'origine de sérieux déboires. On trouvait, en effet, dans les journaux, des renseignements très précis (et souvent très confidentiels) sur la marche et les effectifs des corps d'armée. C'était, pour l'adversaire, une source d'information très précieuse. Il mettait à profit ces secrets aisément glanés pour devancer les

manoeuvres françaises. A Moukden, les Russes connurent à peu près pareille mésaventure.

Les cadres de l'armée et les politiques s'affirmaient donc pour une censure solidement organisée et rigoureusement appliquée. Une censure qui ne devrait laisser filtrer que des renseignements utiles. vrais ou faux, indifférents ou utiles au succès des armes. Aurant dire que le travail des Gérard de Maizière ou Edouard Helsey n'en fut pas facilité.

Tudesq, quant à lui, choisit de travailler avec l'armée britannique alors beaucoup plus souple.

En ces temps troublés, un petit poétaillon faiseur de sonnets se révéla au public en racontant "l'agonie de la basilique de Reims".

"21 Septembre 1914. Ils ont bombardé Reims et nous avons vu cela..." La portée du récit est fulgurante. Albert Londres rentre par la grand'porte dans le monde du grand reportage.

12

"Après"

La guerre, avec le brassage des couches sociales, des diverses nationalités, brise les isolationismes mentaux; elle balaye barrières et frontières. Il faudra pourtant attendre quelques années pour que le grand reportage "décolle" véritablement. A la sortie du conflit, les feuilles sont pauvres. Trop pauvres pour se payer les services de grands reporters. La rubrique la plus soignée demeure la politique intérieure.

L'originalité des titres se limitait à " l'éditorial, au compte rendu des débats parlementaires, aux indiscretions sur les séances des commissions et des conseils des ministres." (1)

Le feuilleton vit ses dernières belles heures avec Georges Clavigny. Celui-ci raconte dans "Le Peuple" la lutte du Sinn-Fein contre l'Angleterre, puis les aventures du "Vautour de la Sierra".

Petit à petit, les articles de fond et les éditoriaux perdent de l'importance. Ils sont trop difficilement accessibles à un public de plus en plus large où les analphabètes de la politique sont nombreux.

Par contre, les nouvelles brèves : accidents de chemin de fer, tremblements de terre, meurtres, grands procès, occupent une place sans cesse grandissante.

(1) (Raymond Manevy, "Histoire de la presse" (1914-1939) page 116. Corréa - Corbeil 1945).

18

Au terme de l'évolution, la presse sacrifie ouvertement au goût du sensationnel. Sans souci aucun pour le respect des règles les plus élémentaires de la déontologie du métier, elle s'efforce de faire vibrer la corde sensible des faubourgs; quitte à préférer à une "loi scélérate" l'émouvante histoire d'un défunt petit caniche.

Selon la formule américaine, on tire de tous les cataclysmes des "histoires d'intérêt humain".

Cette nouvelle conception de l'information répond sans doute à un appel du public. Pendant les 52 mois de guerre, les journaux ont sombré dans la plus profonde léthargie. Durant ce laps de temps, la notion de drame s'est considérablement développée. Elle dépasse largement en 1919, le cadre étroit du fait divers. L'intérêt porté à l'affaire Landru est une exception qui ne dicte pas la règle.

A partir de la prise de conscience de cette évolution par les directeurs de journaux, les meilleurs rédacteurs partirent sillonner le monde pour traquer l'Aventure. Ils découvrirent pour leur public les colonies -bien entendu- mais aussi les mystères africains, l'insaisissable Asie, les îles aux trésors du Pacifique.

L'époque est riche en sujets : "Il suffisait de se baisser pour ramasser une lourde moisson de pathétique et de sensationnel": (1)

(1) (Raymond Manevy, "Histoire de la presse" (1914-1939), page 164 édition Corrèa - Paris 1945)

Ce sont les cinq mois de dictature de Bela Kun en Hongrie du 21 Mars au 2 Août 1919, la famine russe et ses milliers de morts; les dévaluations successives du mark; la monarchie renversée au Portugal; les allées et venues de Constantin sur le trône de Grèce ou la marche des chemises noires de Mussolini. Ce sont encore les débats à la S.D.N.; les guerres d'Espagne et d'Ethiopie...

Si le reporter était bien choisi, si le climat du pays lui convenait, les patrons de presse pouvaient être assurés du succès de l'enquête; pourvu qu'ils ne se montrassent trop tâtilons sur l' "Information objective".

Le slogan "faire voir" grâce auquel on lançait la photographie de presse s'appliquait aussi aux grands reportages. Le pli fut repris par Pierre Lazareff et Jean Prouvost. Il consacra la fortune de leurs publications respectives. Les descriptions à prétention littéraire allongeaient - allongeaient démesurément la copie.

Sous la houlette de Lazareff et de Prouvost, toujours eux, la presse finit de s'américaniser. Les jeux d'ombres et de lumières de la mise en page, la disposition savante des titres et clichés en est la preuve patente. L' "Human interest" sévit à travers un exotisme exacerbé par l'exposition coloniale de Paris.

Les cinq plus grands journaux (ils sont tous parisiens) entretiennent tous des équipes de grands reporters. Les plus célèbres sont Géo London, Edouard Helsey, Ludovic Naudeau, André Tudesq au Journal; Joseph Kessel, Mury Bromberger, Henri de Korab et Léo Gerville au "Matin"; E. de Feuquières, Jean Vignaud, André Viollis, A.Salmon, Henri Beraud au "Petit Parisien"; E. Bourcier à l'"Intransigeant".

Le dernier des cinq -celui qui finira par écraser ses quatre concurrents en atteignant un tirage de 1.800.000 exemplaires en 1938- doit une grande partie de son succès au grand reportage. C'est "Paris Soir" vers qui Prouvost sait attirer Jules Sauerwein, Aléxis Danan, Henri Danjou et occasionnellement Pierre Mac-Orlon, Saint Exupéry, Henry de Monfreid. André Maurois, Francis Carco, Louis Gillet, Jean Cocteau, Blaise Cendrars, Maurice de Walleffe prêtent également leur concours épisodique à cette presse.

Dans le courant de l'automne 1935, l'"Intransigeant" envoie en Ethiopie deux reporters: le premier dans le camp italien, le second Jean d'Esme - à Addis-Abeba.

"Paris Soir" y délègue quatre envoyés spéciaux: les frères Tharaud, Henry de Monfreid et Jean Alloucherie.

Le "Petit Parisien" a également deux envoyés spéciaux.

De la même façon, les 32 mois de guerre en Espagne attirent sept envoyés spéciaux de "Paris Soir", dont Saint Exupéry; pour le "Petit Parisien" Andrée Viollis suit les événements

du côté des républicains et André Salmon de celui des nationalistes. C'est dire que tous les conflits sont largement couverts.

La presse relève ses premiers morts, avec notamment Louis Delapree de "Paris Soir"

Il y a l'événement. Il y a également le reportage pur. Intemporel. Il connaît son âge d'or entre 1930 et 1950. On les appelle "les flâneurs salariés", les "capitaines d'opinions". Leur chef de file : Albert Londres, connaît une popularité fantastique. Avec lui, Henry de Monfreid, l'"Aventurier de la Mer Rouge" Monfreid Abd El Haï (l'esclave du vivant), forge le mythe.

Les expéditions d'Albert Londres font l'objet de livres. On édite une collection "grands reportages", chez Grasset, dont l'impact est prodigieux.

Dans ses reportages, Albert Londres évoque l'hallucinant spectacle de la déchéance humaine auquel il a assisté en spectateur. Reprenant et aménageant le mythe du forçat innocent "type Jean Valjean" il raconte l'aventure d'un dénommé Dieudonné, condamné en 1911 avec la bande à Bonnot. A l'annonce de la parution de l'un de ses reportages, le public fait la queue, pressé devant les kiosques. Et chaque fois le tirage du "Petit Parisien" fait un bond de géant. Au sommet de sa gloire, Albert Londres peut se permettre d'écrire spécialement "pour Monsieur le Ministre de la guerre". Suite à la parution de "Au Bagne", le Président de la République promet une réforme des pénitenciers.

Fort du succès remporté par Londres, Alexis Danan part en croisade pour "l'enfance anormale". Le 22 Mai 1928, dans un grand mouvement de démagogie, Paris Soir paie les frais d'huissier d'une famille nombreuse menacée d'expulsion; le 24 Novembre de la même année il organise une vente de charité au profit de l'"Enfance malheureuse". Le 20 Février 1929 débute l'enquête sur "le crime d'être né". Danan publie encore "mauvaise graine", dénonce les pénitenciers du Maroni et de Cayenne.

La veine est large: Henri Danjou, Marius Carique l'exploitent à leur tour. Le premier en dénonçant le régime des maisons de correction, le second en suivant dans la brousse guyanaise les évadés des pénitenciers. Francis Carco et J. Moneze explorent les prisons de femmes.

Kessel s'affirme comme un autre maître du genre. Les "marchés d'esclave" qu'il évoque dans sa lettre est l'un de ses joyaux. Il commençait ainsi : "On s'approvisionne de marchandise humaine au Hedjaz de deux manières. Il y a d'abord l'élevage..." Le ton était donné.

Dès 1932, "Paris Soir" inaugura une nouvelle formule, celle du reportage collectif. De véritables équipes de grands reporters s'en allèrent à la conquête de sujets éloignés. En Avril 1934, Sauerwein et Marc Chadourne partirent ensemble pour effectuer le tour du monde. Neuf mois plus tard, Sauerwein, Aldouss, Hexley et Raymond Recouly décrivent "l'Europe au seuil de 1935".

Si l'on s'en tient aux principales de ces enquêtes, on peut en dénombrer 9 en 1933, 7 en 1934, 6 en 1935, 17 en 1936, 18 en 1937 et 16 en 1938.

(Raymond Barillon : "Le cas France Soir"
Kiosque Paris 1959)

Après la guerre de 1939-1945, le grand reportage éprouve du mal à renaître. Il s'étend aux quotidiens de province mais les noms les plus prestigieux ont disparu. La jeune génération des Amouroux, Bodart, Mauriés, Ras, Armorin, malgré son panache, peine à ressusciter le genre. La reconstruction, puis les guerres d'Indochine, de Corée, Suez, l'Algérie, le Vietnam, le Congo, Cuba, Saint Domingue marquent les points forts de son évolution. Mais déjà le mythe s'essouffle et s'use.

Il y a eu pourtant de bons reporters après la guerre: ils méritaient plus que ces lignes sépides.

CHAPITRE II

INTERVIEWS

ANDRE FARINE

Entre à la Croix du Nord en 1961 où il travaille successivement au siège et dans la plupart des locales détachées. Part ensuite à la locale Tourcoing de Nord-Eclair lors du passage des accords avec "La Croix".

Arrive au reportage régional en 1967.

Deviens ensuite grand reporter avec pour domaine d'action la banlieue.

Revenu en octobre 1975 sur la Région.

Correspondant de l'Express, puis du Point.

"Tout d'abord, pouvez vous définir le grand reporter et, par-tant, le grand reportage ?"

"C'est quelqu'un qui retrouve la vie, je crois. Quelqu'un qui traverse la vie des gens à l'horizontal quand les gens vivent verticalement.

Mon métier me fait toujours penser à ces coupes... vous savez, ces coupes qu'on trouvait dans les bouquins de sciences natu-nelles. On y voyait les choses sous un angle inhabituel.

Si bien que la notion de distances importe peu.

Il y a la vie des gens, sous différents cieux."

"_Vous avez opté pour la vie locale ?"

"Attention, je n'ai pas choisi la locale. Où plutôt si, mais dans un deuxième temps.

J'ai d'abord fait du grand reportage sur la région. Il y a longtemps, à Nord-Eclair, que nous sommes quelques-uns à nous dire que l'on peut être le grand reporter de son village.

On a même tenu, le jour où ont été définies les grilles de salaire de la maison, à ce qu'un localier puisse accéder à cette qualification.

Ce n'est pas une question de dimensions.

C'est avant tout une question de connaissances. D'approfondis-
sement."

"Et les lecteurs, dans tout cela, qu'est ce qu'ils attendent ?"

"Ce que les gens attendent ?

Ils attendent qu'on les dépayse, et aussi qu'on les reconnaisse.

Ca peut paraître un peu paradoxal. Ils s'attendent à être surpris par eux-mêmes. Et à se dire: "Tiens, il a raison. Et pourtant, je ne me voyais pas comme ça. Ma vie est comme ça? Le décors dans lequel j'évolue est comme ça?"

Il s'agit de retrouver une vérité que les gens ont perdue. Parce que... parce que les paysages qu'on cotoye tous les jours, on finit par ne plus les voir.

Je me rappelle la réflexion d'un caméraman de la télévision régionale: "Il faut qu'une équipe vienne de Paris pour s'apercevoir qu'il y a une manière originale de filmer une autoroute. Nous, on la prend tous les jours, alors..."

"Est-ce qu'on pourra se permettre, longtemps encore, de faire long?"

Il y a l'intérêt du lecteur, et puis des contingences de coût..."

"Ce sera certainement de plus en plus difficile. C'est le fameux mot : je suis désolé d'avoir fait si long, je n'ai pas eu le temps de faire plus court."

Là est le coeur du problème. Effectivement, faire court, c'est frustrant. Parce que vous avez plein de choses à dire. C'est frustrant, mais la contrainte est intéressante. Elle permet d'aller tout de suite à l'essentiel. A dégager la force, les enseignements primordiaux de l'anecdote.

Ce fut l'un des dangers du reportage, à une époque: l'anec-

29

dote. C'était ce qui faisait passer la vie. Et puis c'est devenu la vie. Ce n'est pas vrai. Je crois qu'il faut retomber sur ses pieds, ne plus se boucher la vue.

Si vous voulez, le pittoresque, les descriptions... tout cela faisait passer la marchandise.

On s'était rendu compte que les gens en étaient plus friands.

Alors on a peut-être encouragé un peu trop cette faiblesse, pour des raisons commerciales, ou simplement par légèreté.

D'autre part, on ne peut plus séparer l'évolution du journalisme de celle du milieu dans lequel il vit, dans lequel il travaille. Je suis persuadé que les gens font preuve d'une plus grande lucidité, aujourd'hui. Ils exigent une meilleure qualité, à tous les niveaux.

Au niveau du consommateur qui dit ne plus vouloir se faire avoir par la publicité; chez les jeunes, qui rejettent les hochets pour mener une vie plus conforme à ce qu'ils sentent, à ce qu'ils pensent."

"Y a-t-il antagonisme entre le lecteur et le téléspectateur?"

"Ils ne sont pas concurrents. Je ne le crois pas. Ou alors, c'est une concurrence momentanée, au plan financier.

Dans un premier temps, les gens investissent une somme importante dans l'achat d'un récepteur de télévision. Ils n'ont peut-être plus envie d'investir encore dans l'achat d'un journal, le lendemain.

Et puis, ça tient peut-être également à leur mode de vie. Ils n'ont plus le temps de lire parce qu'ils regardent la télé. Je crois qu'ils y reviendront. On le remarque lorsqu'un événement important se produit. Il y a la confirmation de

l'écrit. Ça, c'est important. Vous connaissez lz fameux dicton: "les mots s'en vont, les écrits restent".

Il y a au fond des lecteurs uns soif d'information, une curiosité pratiquement intarissables. Il s'agit de trouver les sujets qui les passionnent.

La télévision, avec les moyens audio-visuels va faire le ménage. Ca c'est d'ailleurs déjà fait, et pas toujours très justement.

Il y a quelques titres qui ont diparu et qui auraient mérité de rester. Et inversement.

Mais enfin, ils vont jouer le rôle d'auguillon, pour les journaux.

L'occasion de repenser, plutôt que de vivre sur un acquis, personnellement, ça ne me fait pas peur."

"Vous croyez que le grand reporter soit toujours aussi crédible ?

A-t-il toute compétence pour traiter tous les sujets?"

"Je crois qu'il faut d'abord faire preuve de modestie .
Eviter de passer pour le journaliste de cinéma: celui qui sait tout. Qui voit tout. Qui comprend tout.

Finalement, on regarde les gens. On est presque leur délégué, parce qu'ils n'ont pas les moyens d'aller partout. Par notre intermédiaire, ils se rendent compte, ils ouvrent les yeux, ils écoutent. Ils essayent de comprendre.

Il ne faut jamais parler comme si l'on détenait la vérité révélée. Cette vérité, il faut essayer de la dénicher à travers ce que vous disent les gens, les paysages, les choses.

Surtout, il faut toujours préciser qu'il s'agit d'un point de vue. Que vous pouvez vous tromper...

Je crois aussi qu'il faut "être", qu'il faut exister. Donner la parole aux gens, aux paysages que vous rencontrez, mais toujours exister en face d'eux. Pour que les lecteurs se rendent compte qu'il s'agit de la réaction d'un individu. Ainsi, à leur tour, ils pourront réagir. Participer et non plus seulement consommer. On ne donne pas la becquée."

"Parlons de l'emploi de ce "Je".

Qu'est ce qu'il cache ? Le culte de la vedette? Une figure de style?"

"D'abord, c'est une figure de style assez facile. Il fut un temps où systématiquement je l'employais. Il fut un temps où je ne l'ai plus du tout utilisé. Maintenant, ça dépend... Il y a des moments où vous sentez qu'il faut s'affirmer en face de ce que vous écrivez; d'autres où il faut s'effacer complètement .

C'est le même principe que dans l'interview. Excepté que l'on s'adresse à des gens, à une situation. Si vous préférez, il faut que l'interviewer existe en face de l'interviewé. Mais il ne faut pas se tromper. Le type important, c'est le type interviewé".

"Vous pensez qu'un lecteur lit le papier parce qu'il est de Farine?"

"Je crois que, effectivement, quand vous écrivez depuis un certain temps dans un journal donné, les gens s'habituent à

vous. Il y a des styles qui passent, d'autres non. Je connais des gens qui sont un peu fadas du style Farine, et d'autres qui ne l'aiment pas du tout."

"Le grand reporter va survivre ? Je sais que la question est brutale..."

"Je crois qu'il va survivre, mais pas forcément celui qui ira très loin.

On va devenir le grand reporter de son village; de sa région. Il s'agira de renouer... de re-découvrir des vérités, des liens essentiels.

Finalement, faire du grand reportage, c'est accéder à une certaine qualité du regard. Sentir les choses oubliées. A rebrousse poil. Ca revient à ce que je vous disais tout à l'heure."

"On arrive avec l'oeil plus neuf que celui du localier en place?"

"Disons que, dans l'absolu, le meilleur grand reporter, ce doit être le localier. Etant sur place, il ajoute la durée. C'est important : la "Durée". Connaître les gens sur une certaine période mais ne pas perdre, en même temps, l'originalité du regard. C'est là que réside la difficulté. C'est là également que se joue la qualité.

Parce que, quand vous avez la "Durée", vous avez beaucoup moins de chance de vous tromper.

C'est comme pour la peinture moderne, la peinture abstraite. Personnellement, je crois qu'il n'y a qu'un critère: celui de la "Durée". Vous pouvez tomber amoureux d'une toile et puis,

huit jours après, en avoir ras-le-bol de la voir sur votre cheminée."

"Je pensais à un exemple précis: A l'occasion de la catastrophe de Liévin,^{*} les localiers ont trouvé saumâtre de voir débarquer une armada de reporters qui venaient traiter l'information à leur place, les privant du "gros coup"..." *

"Il y a toute la part de sensationnel à laquelle la presse n'échappe pas. Mais il faut éviter de généraliser. On peut aussi dénoter une réelle volonté de sérieux. Je voudrais vous donner un exemple. Outre mon boulot, je suis également correspondant du "Point" pour la région Nord Pas-de-Calais. Je suis donc allé faire un papier sur le tunnel sous la Manche, à Calais. Hier, la secrétaire du rédacteur en chef du "Point" m'a téléphoné pour me faire épeler tous les noms; pour qu'il n'y ait pas une seule faute d'orthographe.

Les gens sentent qu'on ne peut plus faire de l'information ou du reportage à bon marché.

Cette recherche de la vérité, ce sera une des conditions décisives à la durée, à la pérennité (elle est toute relative).

* Le 27 décembre 1974, 42 mineurs ont trouvé la mort dans un puits de la fosse 3 de Liévin.

J'ai l'impression qu'il manque une page.

"Le journaliste d'agence n'aura-t-il pas plus de mal à traiter l'information.

Il n'a rien à vendre... ou plus exactement, il ne connaît pas ses clients."

"Faire vendre ! C'est toute la situation paradoxale du métier. On se considère comme une agence d'informations ou comme une affaire commerciale.

Nous vivons une période où ça se rejoint. C'est notre chance . Effectivement, il y a quinze ans - ce que je disais tout à l'heure- on avait recours à l'esbrouffe, au sensationnel. Mais les gens n'avaient pas voyagé, soit eux-mêmes, soit par l'intermédiaire de la télévision. Maintenant, ils voyagent. Donc, il viendra une époque où ce sera déjà un argument de taille que de prétendre ne pas raconter d'histoires.

Si un jour renaît un nouveau divorce entre les exigences de l'information et celles de l'entreprise commerciale que les organes de presse restent en majorité, pour un journaliste comme moi, ce serait la fin; pour le journaliste que j'ai envie d'être."

"Il y a le fait brut, et puis sa relation. Comment ressentez vous leurs rapports?"

"Il faut être d'une extrême modestie. S'acharner à respecter les faits. Il faut s'incliner devant eux.

Il y a les faits et la manière de les faire passer: le récit. Là, la personnalité du journaliste entre en jeu. Ce qu'il est, ce qu'il ressent, sa culture... tout ça.

Il ne faut pas tout mélanger. Nous ne faisons pas de la littérature. Nous faisons du journalisme. Et le récit n'est

jamais que le moyen d'aider les gens à accéder aux faits."

"Comment expliquez vous que tant de grands reporters éprouvent le besoin d'écrire des livres ?"

"Peut-être parce que le journalisme est un métier frustrant. Je crois que c'est juste au niveau de la création. Et puis, pour beaucoup, le fait que le journal s'achète et se vende. Alors intervient une exigence d'absolu qui n'est peut-être pas entièrement satisfaite. Le fait que l'on soit limité au point de vue place, également.

Quand on fait un papier, on se dit le lendemain: "J'ai oublié ci, j'ai oublié ça..."

La vérité, c'est quelque chose qui doit se nuancer, très souvent. Dans un papier, on a toujours l'impression d'avoir approché la vérité. Comme pour une mise au point, sous le microscope: vous cherchez le moins flou possible, mais la netteté n'est jamais parfaite.

Cette exigence fait partie du métier. Ecrire des livres, c'est peut-être se faire plaisir en accédant à une vérité plus fouillée.

On est toujours un petit peu la mouche du coche, et c'est quelque fois agaçant. Et puis, finalement, on désire toujours ce qu'on n'a pas.

Il y a des gens qui feront une carrière de spécialistes et qui vous diront: "Oh, vous avez de la chance. Vous cotoyez du monde. Vous avez des clartés sur tout, comme on disait dans le temps. Nous, on approfondit un domaine mais, hors de là, on porte un peu des oeillères."

Je crois que le journaliste est souvent dans la situation

inverse. Il passe. Il passe alors qu'il y a un domaine qu'il aimerait bien explorer, comprendre plus complètement; ou simplement s'arrêter plus longuement.

Je crois que, faire un livre, ça répond à toute ces exigences."

"Il existe une sorte de ségrégation entre la presse régionale et la presse parisienne. La première va s'affirmer en axant son regard, d'avantage encore, sur la vie locale ?"

"Ah oui, certainement. Quelquefois, j'ai envie de sortir. Pour faire éclater mon horizon. J'ai besoin de partir à l'étranger. Au retour, je pose un regard neuf sur les choses. Je les re-découvre.

De toutes façons, je crois que, maintenant, le grand reporter exotique, le globe-trotter constituera l'exception.

Finalement, le plus difficile reste à faire. Le grand reporter doit être un peu un inquieteur. Un empêcheur de tourner en rond.

Les politiques sont des gens qui ^{décident} /, mais qui décident souvent à court terme. Alors on peut être des inquiéteurs à moyen ou long terme; des personnes qui saisissent les aspirations des autres, et qui mettent la puce à l'oreille.

Tout cela devient extrêmement exigeant. Faire du grand reportage chez les Papous, à la limite, ce n'est pas compliqué, pour reprendre ce que vous me disiez. (Plus maintenant, j'exagère, parce qu'il y a des spécialistes des Papous.) Ce que je veux dire c'est que, une fois rentré, les Papous ne viendront pas frapper à votre bureau pour vous dire : "Vous vous êtes trompés ". Tandis qu'ici, les lecteurs ne s'en privent pas!"

"Nous n'avons pas parlé du statut du grand reporter au sein de l'entreprise..."

"Et bien, je crois qu'il ne doit plus appartenir à une race à part."

"On me répond généralement que c'est un petit peu un Etat dans l'Etat..."

"Justement, je n'y crois plus tellement. Le journaliste privilégié ne doit plus exister. Il écrira avec un peu plus d'aisance, ce qui ne doit pas favoriser une espèce de ségrégation."

Je suis pour une organisation identique à celle que nous essayons de mettre en place ici; à une organisation des différents services avec structures à responsabilités doubles. Ca ne se joue pas forcément à deux. Toute l'équipe gravite autour.

Le chef de service et le grand reporter, pratiquement, sont au même niveau dans la grille des salaires. Or, la structure pyramidale à l'intérieur de l'entreprise, de nos jours, c'est fichu. Lorsque deux personnes sont installées au même palier, sans qu'elles soient responsables également, il risque de se produire un blocage: soit par glissement dans les pantouffles, soit par autoritarisme.

Dans la structure double, au contraire, le chef de service est responsable devant le grand reporter. Et réciproquement. Un dialogue, une remise en cause permanente s'instaurent, qui doivent intégrer toute l'équipe.

On doit donc pouvoir pivoter. Le chef de service devient grand reporter une semaine, puis il reprend son poste. Il y

a permutation des rôles."

"Quel est votre champ d'action, actuellement?"

"En ce moment ? La ville-Est. Théoriquement, c'est la région. C'est curieux, je n'aime pas dire que je suis grand reporter. Quand on me demande ce que je suis, je répond; "journaliste". Grand reporter, quand on n'est pas dans le métier, ça fait couillon. On n'est pas grand reporter par titre. On ne l'est pas non plus une fois pour toutes. Chaque fois qu'on commence un reportage, c'est comme si c'était le premier. Je trouve qu'on n'a jamais fait ses preuves."

"En locale, on trouve beaucoup de journalistes qui se nomment reporters".

"Ah oui, mais ce n'est pas la même chose. Ca correspond à une qualification. Il y a une promotion au niveau de la grille des salaires. Un localier qui sait écrire correctement devient très vite reporter.

C'est un peu ce qui s'est passé pour moi. On voulait essayer de prouver qu'il était effectivement possible de faire du grand reportage au niveau de la locale; que c'était une question de regard, d'angle à chercher...

Au lieu d'explorer des pays, on explore des couches sociales. Vous savez, les grands reporters sont des espèces de sociologues, ou d'éthnologues sauvages, sans compétence particulière. Ce qui me console, c'est qu'il y a pas mal de sociologues qui ne sont pas moins sauvages que certains journalistes."

"Il vous est arrivé de rencontrer l'histoire?"

"Je l'ai rencontrée aux funérailles de D^e Gaulle, par exemple. C'est formidable. En mai 68 aussi, dans le secteur, on rencontrait un peu l'histoire..."

"Et à l'extérieur, vous vous êtes promené?"

"Oui. J'ai fait du grand reportage surtout en Algérie. En Allemagne, en Belgique..."

Enfin, je connais presque mieux l'Algérie et le Sahara que le reste de la France.

Là bas, la notion de Durée est importante. Pendant la guerre, comme j'étais déjà journaliste, on m'a envoyé faire mon service à T.A.M. * Ça m'a permis de voyager. J'ai passé des mois à baignader partout, à rencontrer des gens. Ca m'a donné un certain socle. C'est important, le fait d'avoir un socle. J'ai l'impression que, finalement, les grands reporters ont toujours une région du monde où ils se sentent chez eux. Ils en deviennent les habitants. Le grand reporter qui passe quinze jours à droite, puis quinze jours à gauche finit par ne plus se sentir à l'aise."

Lille, le 24.01.75.

*Terre, Air, Mer.

PIERRE CHERAMY

Débute dans le journalisme en novembre 1945 comme reporter au "Messager du Midi".

Entre un an plus tard à l'Agence "United Press International" (U.P.I.) dont il organise le service de distribution en français sur la France, la Belgique, la Suisse, l'Afrique du Nord et l'Afrique noire.

Rédacteur en chef puis directeur du service français de U.P.I., effectue de nombreux grands reportages en Europe et en Afrique. Depuis janvier 1972, dirige les services parisiens de l'agence A.I.G.L.E.S. (Le "Progrès", "le Dauphiné Libéré", "La Tribune de Saint-Etienne", "Dernière Heure Lyonnaise", "L'Echo Liberté" etc...) dont les papiers et reportages sont utilisés par tous les titres du groupe ainsi que par plusieurs dizaines de journaux français, belges, allemands et italiens.

"Commençons, si vous le voulez bien, par une question d'ordre général. J'aimerais que vous définissiez le statut du grand reportage d'agence. En quoi est-il différent de celui du journaliste travaillant dans un titre?"

"C'est exactement la même chose. Le grand reporter, dans une agence, est placé sous les ordres de son rédacteur en chef. Sa mission est fonction des événements, mais son statut est, sinon identique, tout au moins similaire à celui de son alter-ego dans un journal."

"Vous avez été grand reporter..."

"Oui, j'ai été grand reporter il y a fort longtemps. J'ai travaillé sur pas mal de pays, avec l'accent toutefois sur l'Afrique noire. Pendant une quinzaine d'années, j'y ai parcouru la quasi-totalité des colonies françaises; c'est à dire des pays francophones et quelques pays anglophones. J'ai fait du reportage sur tous les sujets politiques... j'ai couvert je ne sais combien de révolutions. J'ai écrit pas mal de papiers économiques également... disons que j'ai abordé à peu près tous les genres."

"Qu'est ce que c'est, un grand reporter ?"

"Un grand reporter, je dirai que c'est un journaliste privilégié par rapport aux autres. Il a la possibilité de vivre une vie vraiment exaltante. Tout au moins lorsqu'il est jeune. Quand l'âge vient, il devient difficile de s'en aller à 10 000 kilomètres, de vivre dans des conditions climatiques délicates. Mais je crois que c'est l'ambition de tous les jeunes journalistes de vouloir devenir grand reporter. Et c'est pleinement justifié."

"Vous avez fait mention du "Voyage". Est-il une condition sine qua non du grand reportage ?"

"Non. On peut faire du grand reportage ailleurs qu'à l'étranger. Certainement. Disons que c'est probablement plus intéressant de voyager dans un pays peu connu que de travailler dans son propre pays."

"Qui choisit les sujets, dans une agence ?"

"Le rédacteur en chef."

"Quels sont les lieux ? S'agit-il forcément d'actualité brûlante?"

"En principe, un grand reporter se déplace sur tous les continents. Avec certaines restrictions tout de même, puisque le principe d'une agence, c'est d'avoir des correspondants sinon dans toutes les grandes villes, tout au moins dans tous les grands pays. Et ce serait la négation de ce principe que d'envoyer un grand reporter, disons... en Angleterre, aux Etats-Unis ou en Allemagne alors qu'il y a des correspondants sur place."

"Faites-vous appel à des spécialistes ?"

"Généralement oui. Mais il est certain que nous avons obtenu de très bons résultats avec des gens qui se sont rendus pour la première fois dans un pays. Qui ne connaissaient pas parfaitement leur sujet, mais qui ont appris sur le tas et qui sont rentrés avec de très bons documents."

"Quel est le prix moyen d'un grand reportage ?"

"C'est très difficile à définir. Tout dépend des débouchés; tout dépend, bien entendu de la qualité. Tout dépend de la concurrence..."

Une agence qui a pas mal de clients vend des grands reportages entre 500 et 2000 francs. A plusieurs clients, il ne s'agit pas d'exclusivités. L'exclusivité se paye bien plus cher."

"Vous considérez-vous comme concurrents des journaux?"

Pensez-vous qu'ils continueront à faire appel à des grands reporters "maisons" ?"

"Ah oui, absolument. Certainement. Parce qu'un journal, même si c'est un journal de grande information, a toujours une optique particulière sur telle ou telle information. Il préfère, dans toute la mesure du possible, envoyer son propre journaliste plutôt que de faire appel à une agence. Et je le comprend parfaitement."

"C'est une question de prestige, de signature ?"

"Question de nom, de notoriété. Question de compétence, oui."

"Parlons de l'avenir du grand reportage: pourra-t-on encore écrire long?"

"Tout dépend... Moi, personnellement, je ne crois plus aux papiers longs. Je pense que les papiers en trois ou quatre parties sont une erreur. La raison en est très simple: c'est que la crise des journaux est là. Vous la connaissez...: l'augmentation du prix du papier, qui est absolument gigantesque. Les journaux qui voudront maintenir une gestion

saine seront obligés de réduire leur pagination.

Ceci est vrai pour les journaux de province. Ils devront toujours donner la priorité aux informations locales et régionales, puisque c'est de cela qu'ils vivent."

"Je crois que vous avez travaillé à United-Press ?"

"Pendant 27 ans, oui."

"Quelle est la place réservée au grand reportage dans cette agence ?"

"Au service français de United-Press, que j'ai dirigé pendant une quinzaine d'années, nous étions trois grands reporters. Un couvrait ce que j'appellerai les déplacements officiels (Il a suivi le général De Gaulle dans le monde entier, par exemple).

Un autre, moi en l'occurrence, s'occupait principalement de l'Afrique noire et de l'Afrique du Nord, avec des reportages en Angleterre, en Allemagne bien sûr, et dans les pays voisins. Un troisième, enfin, couvrait le reste, spécialisé lui, peut-être, dans les faits-divers: tremblements de terre, et des choses comme ça."

"A A.I.G.L.E.S., vous employez des grands reporters ?" *

"Nous avons, à A.I.G.L.E.S.*, 460 ou 470 journalistes parmi lesquels, évidemment, plusieurs grands reporters. Il ne se passe pratiquement pas une semaine sans qu'ils partent aux quatre coins du globe. Nous en avons cinq ou six qui, pratiquement, tournent en permanence."

"Je pensais que vous couvriez surtout les pays limitrophes".

"Et bien, écoutez; je peux vous dire, par exemple que, du 1 au 10 mars, la conférence des chefs d'état qui doit se dérouler à Bangui sera couverte par notre envoyé spécial. Le sommet européen, à Dublin, le 18 ou le 19 du même mois fera également l'objet d'un grand reportage par l'un de nos spécialistes. En avril, il y aura l'Algérie avec la visite de Monsieur Giscard-d'Estaing. Il en va de même pour le Maroc, la Tunisie, la Grèce..."

"Sentez-vous une aspiration du public vers ce genre de papiers?"

"Je pense que ces papiers ont été lus. Je pense qu'ils le sont peut-être un tout petit peu moins, dans la mesure où ils sont trop longs. Et j'en reviens à la question précédente que plus un papier sera court, plus il aura de chances d'être lu. Même quand il s'agit d'un grand reportage. Dans certaines

* Agence d'Informations Générales Locales et Sportives.

limites, bien entendu. On ne peut traiter un grand sujet en deux ou trois pages. Mais enfin, on ne peut non plus le traiter en quinze ou vingt pages. Il faut condenser. Exception faite pour certains journaux comme "Le Monde" , par exemple, qui peuvent se permettre de publier des papiers à suite. Qui peuvent se permettre de faire long sur presque tous les sujets. Les gens continueront à lire. Il faudra que les papiers soient bien faits, ce qui ne signifie pas qu'il faille faire de la littérature. On en faisait beaucoup auparavant. Beaucoup trop."

Paris, le 31.01.75.

48

CLAUDE BOURJOIS

A été grand reporter à "United Press International" durant 16 ans, dans les services parisiens.

A couvert durant cette période tous les voyages présidentiels.

Est ensuite entré au Dauphiné Libéré dont il dirige les services parisiens.

- "Tout d'abord, qu'est-ce qu'un grand reporter ?"

"Il n'y a guère de différences entre un reporter et un grand reporter. Le grand reporter est celui qui voyage le plus souvent. Son métier consiste à se rendre sur place chaque fois que se produit un événement majeur. Sa fonction principale, sa mission: c'est le déplacement. Mais encore une fois, les différences sont assez limitées. Ce qui compte, c'est la valeur du reporter."

- "Vous avez travaillé dans une agence ?"

"Oui, je suis resté une vingtaine d'années à United Press. Là, j'ai surtout fait du reportage. J'en fait également ici, mais à un degré moindre."

- "Quelles pourraient être, selon vous, les différences entre le travail à l'intérieur d'une agence et dans un titre ?"

"Je ne sais pas... Le point de vue des statuts ne m'a jamais beaucoup embarrassé.

Je pense qu'il s'agit à peu près du même travail. Il est évident que la spécialisation est plus prononcée dans un titre, aussi bien en ce qui concerne les rubriques que pour la

grand reportage. Le journaliste qui intervient exclusivement à l'étranger a un rôle plus défini.

Dans une agence de presse, il y a une plus grande diversité. Par définition, chaque personne est toujours prête à partir, à tout moment, pour n'importe quel endroit."

- "Qui choisit les sujets ?"

"Il n'y a pas de règle, heureusement. Tout au moins je parle de mon expérience. La vie dans une agence est différente de celle dans un journal. Je ne parle du bureau central de l'A.F.P. qui est une véritable usine.

Dans les autres bureaux, il y a relativement peu de monde. Les aspects hiérarchiques sont alors gommés. Les décisions sont prises par le reporter lui-même, quelquefois en groupe."

- "Dans une agence, j'allais dire que vous n'écriviez pour personne, ce n'est pas cela... mais vous ne vous adressez pas à un public connu... Vous ne pouvez viser votre cible pour employer le jargon de la publicité..."

"C'est cela. Incontestablement. Le but de l'agence est de fournir un travail un peu sec. Une matière première. Deux principes prédominent : la rapidité et l'objectivité. C'est un peu la même chose que pour une photographie. On four-

nit à tous les journaux, à tous les demandeurs de dépêches, une espèce de cliché, aussi objectif, mais aussi coloré, aussi bien fait que possible.

Parfois, ces papiers sont bien torchés. Aussi bien faits que ceux des journaux.

Donc, à la base, il faut répondre à cette double exigence.

La rapidité fait que, parfois, le papier n'est pas aussi figolé qu'il le serait dans un journal.

Et puis, évidemment, il y a cette distinction fondamentale: aucun public particulier n'étant visé, le travail tend à une certaine sécheresse."

- "Une moindre personnalisation des sujets ?"

"En principe oui. Mais alors il faut établir une distinction entre la dépêche simple, la dépêche courte...

Lorsqu'il s'agit d'une analyse politique, d'un papier qui demande un peu plus de subtilité, de pénétration, alors, c'est peut-être plus personnalisé."

- "Ne pensez-vous pas que la concurrence des agences va pousser les titres à utiliser de moins en moins les services des grands reporters ?"

"Alors ça, c'est un vieux problème. Ayant connu les agences et les journaux, je crois pouvoir affirmer que rien n'a changé."

J'ai toujours entendu dire qu'il n'y avait pas d'argent; que tout coûtait trop cher et que tous les journaux avaient de plus en plus recours à l'agence.

A certains moments, au contraire, les agences étaient moins utilisées parce que les journaux voulaient personnaliser leur travail...

En réalité, je ne pense pas qu'il y ait quoique ce soit de changé. Les journaux veulent conserver leur originalité. La plupart du temps, les papiers, les dépêches d'agence, sont plutôt une incitation qui permet de donner le départ sur un événement important. Véritablement, le journal envoie tout de suite quelqu'un lorsque l'événement le mérite.

Je ne pense absolument pas qu'il y ait une tendance nettement affirmée devant aboutir à une réduction sensible du nombre des grands reporters. C'est impossible. Si l'on arrivait à cela, les journaux présenteraient tous les mêmes papiers. Déjà maintenant, lorsqu'un événement survient de façon inattendue, à un endroit éloigné du globe, on retrouve dans tous les journaux le même papier -parfois très bien fait, là n'est pas la question- de l'A.F.P. ou d'une agence américaine. Ce n'est pas une situation viable. Elle ne pourrait s'éterniser."

- "A cause de contingences de coût, par exemple, pourra-t-on encore écrire long ?"

"On écrit long, peut-être... Le prix du papier, ne serait que lui, réduit le nombre de pages des journaux.

Alors, bien sûr, s'imposent certains impératifs pour écrire

court. Au fond, ce n'est peut-être pas une mauvaise chose, à la fois pour le lecteur et pour le rédacteur."

"Croyez-vous à la concurrence de la télévision ?"

"Oui, bien sûr. Je me demande si, à la limite, on n'arrivera pas à ce que les journaux doivent repenser entièrement leur raison d'être.

Je crois, à la limite -mais c'est toujours très hardi et très sot de faire des prévisions - je crois que l'image, par sa réalité même, est amené à présenter de plus en plus l'événement en tant que tel. L'événement brut. Et le journal, tout au moins la chose écrite devra être un lieu de réflexion. Je ne sais pas... quelque chose comme ça..."

"Le règne de l'analyste, en quelque sorte..."

"Peut-être, mais la télévision développe énormément l'analyse.
 Tout le monde se cherche.
 Peut-être même, à force d'analyse, la télévision conduira-t-elle les journaux à revenir à l'événement brut. Je ne sais pas..."

"Ces papiers sont lus ?"

"Le travail du grand reporter diffère de celui d'avant-guerre.

Mon prédécesseur en était le type même. Il mettait un mois pour atteindre le lieu de son grand reportage. Et chacun de ses voyages représentait plusieurs mois d'absence... une certaine façon de vivre, également, qui s'accompagnait d'un certain standing.

Les choses ont tout de même changées. A ce moment là, le journaliste écrivait surement beaucoup plus pour son public. Il avait un style, des tics.

Maintenant, on recherche moins les effets et plus la brièveté, la concision. Il éprouve le besoin d'aller tout de suite à l'essentiel, de faire moins de littérature."

"On reproche actuellement à la presse - et au "Monde" en particulier- d'avoir trop recours à la chronique."

"Oui. Ça, j'en suis persuadé. Je suis personnellement pour un journal qui fasse court, et qui aille à l'événement plus qu'au bavardage. Bien que ce que je vous dise aille à l'encontre de ce que je vous confiais tout à l'heure : le journal, peut-être, devrait tendre à l'analyse et non point rechercher l'événement pur... Je pense que c'est la preuve qu'au fond on ne sait pas très bien où l'on va."

"Les journalistes semblent peu soucieux de l'avenir du grand reportage."

"Oui, vous avez raison. Il y aura peut-être moins de diffé-

rences entre ce que l'on demandera au grand reporter et ce que l'on attend du journal en tant que tel.

Le journal subira certainement de nombreuses modifications. Le reporter, ce sera toujours celui qui raconte. Il racontera peut-être de façon plus ramassée. Il fera peut-être moins de laïus mais, au fond, il exercera toujours son métier, qui est de raconter.

Les vrais problèmes, les vrais questions que l'on peut se poser, elles ont trait à ce que feront, à ce que seront les futurs journaux."

Paris, le 31.I.75.

CHRISTIAN RUDEL

Originaire du Lot, il sort en 1948 de l'Ecole Supérieure de Journalisme de Lille.

Pigiste durant une année à la Radiodiffusion française, à Lille (aujourd'hui France-inter Lille) **FRANCE-REGIONS 3**

Travaille un an à la Croix du Nord puis part au Courrier français de Bordeaux.

Il entre ensuite au "Rouergue Républicain" ("Centre-Presse" depuis) qu'il quittera pour la "Croix de Paris" en décembre 1960.

S'occupe depuis trois ans, à l'intérieur de ce journal des informations concernant l'Espagne, le Portugal et l'Amérique Latine.

Il y écrit sous le pseudonyme de Noël Las Fargue.

Mais non! C'est son vrai nom!

- "Pour que nous progressions sur un terrain ferme, j'aimerais d'abord que vous me précisiez ce qu'est - selon vous - un grand reporter ."

"C'est assez complexe. Disons que, en principe, le grand reporter est indépendant de tout service. Je crois même que, d'un point de vue légal, il dépend directement du rédacteur en chef.

Ca implique qu'il doit être constamment opérationnel. Qu'il ne peut être spécialisé non plus, que ce soit en économie, dans le théâtre, les affaires étrangères ou autres... C'est un fonceur, quoi."

"-Et l'exotisme ?"

"Ce n'est absolument pas vrai. Parce que le grand reportage peut très bien avoir cours au coeur de Paris - pour un journal parisien - en plein Lille - pour un journal lillois .

Ce n'est pas une question d'avion ou de bateau.

Je pense que ce qui donne lieu à un grand reportage, c'est l'importance du sujet; l'importance objective ou l'importance émotionnelle, comme vous voudrez. Les deux combinées, souvent .

Ce sont également les perspectives qui peuvent s'en dégager. Le grand reportage peut partir d'un fait divers tout à fait proche, tout à fait immédiat.

Je sais qu'il y a une tendance à confondre grand reportage et exotisme. Je n'y souscris pas."

- "Sa compétence est illimitée ?"

"Le grand reporter est quelqu'un qui est capable de traiter tous les sujets après avoir fait un petit dossier, tout de même. De but en blanc, personne n'est capable de tout percevoir, ce n'est pas vrai. Il est capable de saisir l'importance, les perspectives, de remettre dans une situation -non pas romantique, ce n'est pas tout à fait le mot qui convienne - mais dans un grand mouvement, tous les sujets qu'il aborde. Je crois que, en cela, réside sa qualité essentielle?"

- "Vous-êtes vous même un spécialiste ..."

"Maintenant, je suis spécialiste, oui. Je couvre surtout l'Espagne et l'Amérique Latine . Mais jusqu'il y a trois ans, je travaillais partout , en France et à l'étranger."

- "Pourquoi éprouvez-vous le besoin d'écrire des livres ? On m'a dit que c'était un signe de frustration. Vous vous sentez frustré ?"

"Le grand reporter, malgré le mot "grand", est tout de même limité. On supporte très mal, même au "Figaro", de passer une série de dix papiers pleine page, et qui se suivent. Le lecteur, en tout cas, ne suivrait pas.

En conséquence, on laisse tomber des tas de choses concernant l'information pure, l'environnement, les états psychologiques... Tout ce qu'on voudra qui est quand même quelquefois intéressant.

On a alors tendance à rassembler toutes ces données inexploitées dans un bouquin. Mais il n'y a pas opposition. Au maximum, c'est plutôt de la récupération.

Je pense au contraire que, dans une certaine mesure, le bouquin, qu'il soit d'histoire, de documentation ou même d'histoire romancée est une espèce de complément au grand reportage. Dans le grand reportage, forcément, il faut tasser. Il faut condenser. Plus exactement, il faut être élliptique.

Dans le bouquin, on a d'avantage de champ. D'avantage de temps, aussi. On voit tellement, on participe tellement, on comprend tellement. Non... ce qu'on comprend, on le transcrit dans le papier...

Les deux sont complémentaires, ils participent au même mouvement."

"Se payer un grand reporter, n'est-ce pas un luxe ?"

"Mais non. On le dit, mais je pense que le grand reportage fait partie intégrante de l'information. C'est ça, la collecte de l'information.

C'est un luxe ? Oui et non. Les agences de presse, quelles qu'elles soient, ne peuvent pas, ne sont pas à même, ne veulent pas, souvent, donner tout.

Le grand reporter, à ce moment, remplit le rôle de complètement par rapport à l'agence. Il va plus avant dans l'explication.

La fonction normale de n'importe quelle presse, c'est d'essayer d'aller plus loin. Il y a tout de même la vision personnelle enfin, les hypothèses personnelles, la sensibilité personnelle qui ne transparaissent pas à travers la dépêche d'agence.

Le lecteur est sensible, sans doute, à cet aspect là. Cette délégation qu'il envoie (il l'accepte puisqu'il accepte le journal) a pour but d'approfondir les sujets."

"Je voulais dire qu'un grand reportage en Amérique du Sud, financièrement, ça pèse lourd."

"Evidemment, ça coûte cher. Mais il faut savoir si le journal veut être un journal ou s'il se contente de publier ce que d'autres on fait.

Non, je ne crois pas que ce soit un luxe. Je trouve au contraire que c'est normal."

"- Que pensez-vous de la concurrence des agences ?"

"A mon avis, les agences ne sont pas concurrentes dans le domaine du reportage ou du grand reportage."

- "Certaines agences passent des grands reportages; emploient des grands reporters..."

"Ecoutez, nous avons ici plusieurs chaînes... je ne vois rien qui ressemble à ... si, de loin, mais ce n'est pas le grand reportage tel qu'on le conçoit.

Ce que nous donnent les américains, ça n'est pas du grand reportage. Ce sont des vues plus ou moins impressionnistes qui n'épuisent pas le sujet, loin de là; qui ne font même que l'effleurer.

Naturellement, l'A.F.P. donne souvent de bons "round up", sur telle ou telle question. Encore une fois, ce n'est pas du grand reportage. Enfin, rarement.

En tout cas, nous utilisons rarement les agences en tant que fournisseurs de grand reportage. Des choses vues, oui, on en trouve: un tremblement de terre, une scène de guerre... Mais c'est à la fois très fragmentaire et très isolé.

Vraiment, je ne pense ^{pas} qu'il y ait là une concurrence."

- "Et l'image ? Celle de la télévision."

"
Ça, c'est autre chose."

- "Quel est son impact ?"

"Je ne suis pas spécialiste en télévision, mais les réactions des gens me laissent croire que l'image influence beaucoup plus que la lecture d'un reportage.

Il se dégage une telle force de l'image. On la croit vraie, alors que c'est faux. Parce qu'on l'a trafiquée de multiples façons.

Elle est peut-être le concurrent le plus sérieux, bien plus que la radio."

- "La formule du grand reportage est-elle susceptible d'aménagements ?"

"Je pense qu'il y a une progression constante, aussi bien dans la profession que pour chaque individu.

Le grand reportage, aujourd'hui, n'a plus rien à voir avec celui que l'on pratiquait il y a quinze ou vingt ans.

Moi même, je n'écris plus du tout pareil qu'à mes débuts dans la profession, mis à part le côté scolaire ou universitaire qui ressortait dans les premiers papiers.

Le style évolue constamment. Cette évolution est peut-être accélérée par l'image télévisée.

On ne peut donc pas parler de la persistance d'un style bien défini, en matière de grand reportage. Je crois que l'avenir se jouera bien plus dans la tête des directions de journaux que dans la concurrence presse-écrite, presse-parlée.

Dans la tête des directions parce que, finalement, le grand

reportage coûte cher. C'est évident. Actuellement, la presse est dans une passe... non pas difficile... mais elle doit affronter de sérieux problèmes. Alors il est certain que la tendance soit peut-être à sacrifier ce que tout à l'heure vous appeliez un luxe.

Les gens considèrent comme un luxe quelque chose de superflu. Puisque la base de l'information est assurée, on peut considérer tout ce qui vient au dessus comme étant un luxe. Alors, on a peut-être tendance à faire des économies dans ce secteur.

Encore que ce ne soit pas si évident, lorsque l'on regarde bien, par exemple, l'évolution du "Figaro", ces derniers mois. Ils n'ont pas du tout sacrifié le grand reportage, bien au contraire."

- "Il y a peut-être un glissement dans le choix des sujets..."

"Oui, justement, c'est l'exemple du grand reportage qui n'est plus lointain."

- "Vous avez abordé le thème tout à l'heure: c'est la visite chez les Papous..."

"Non, non, justement, c'est vraiment subjectif. Personnellement, je n'ai jamais pensé que le grand reporter devait aller se perdre quatre mois en Papouasie, comme vous dites; ou deux

mois chez les indiens du Mexique, ou en Mongolie.

Il y a des sujets proches et tellement ignorés.

Il faut peut-être maintenant établir une distinction entre le grand reporter et l'envoyé spécial permanent. A certains moments, dans la mythologie du lecteur, ils ont tendance à se rejoindre.

L'envoyé spécial permanent ne fait pas forcément du grand reportage. Par définition, il est là-bas, loin, mais il peut faire du chien écrasé pendant longtemps. Alors, faire du chien écrasé à Djakarta ou à Tahiti, ce n'est jamais faire du grand reportage.

Ce qui le rapproche du grand reporter, c'est qu'il a obligatoirement un secteur géographique important à couvrir. Il aura donc tendance à passer des papiers d'ensemble, pas vagues, mais qui restent très généraux, qui foncent dans le vent vers la prospective.

Alors, on a tendance à les confondre, mais il ne font pas nécessairement la même chose."

"L'explorateur est plus à même de saisir la réalité ?"

"Oui. Il y a vraiment le pour et le contre. Si quelqu'un, sur le tas, connaît pas mal de choses, connaît surtout beaucoup de gens, en contre-partie, il arrive que par trop grande habitude, trop grande complicité, il hésite à se mouiller.

Alors évidemment, quelqu'un qui vient de l'extérieur aura tendance à rouler des mécaniques et à foncer. Il peut apporter aussi une impulsion. Le gars sur place a peur de prendre des risques. Il y a un équilibre à trouver, en bousculant

quelques habitudes."

"Le spectateur, le lecteur ne sont-ils pas saturés d'information ?"

"Qu'est ce que vous appelez être saturé d'information? D'abord, je n'y crois pas. Surtout pour le lecteur. S'il y a quelqu'un qui doit être saturé, c'est l'auditeur de télé ou de radio. Mais le lecteur, personne ne lui impose quoi que ce soit."

"Il entend la radio à longueur de journée..."

"Il entend, c'est ce que je vous dis. Il y a une différence entre le lecteur et l'auditeur. L'auditeur ou le téléspectateur, c'est quelqu'un qui, en s'asseyant dans un fauteuil ou en acceptant un programme radio met sa liberté entre parenthèses. Par contre, il n'y a pas d'homme plus libre que le lecteur. Que ce soit un lecteur de quotidien, d'hebdo ou de mensuel..."

Personne ne le contraint à lire un édito, un reportage ou même les faits-divers. Il tourne les feuilles et lit le papier, quand un titre l'accroche. S'il ne ressent pas ce besoin de lire, il laisse le journal sur le banc, sans le déplier. Le lecteur, c'est quelqu'un d'emminemment libre. Je ne pense pas qu'il soit saturé. L'auditeur, lui, devant

son engin, est souvent obligé d'écouter. A moins qu'il ne s'endorme."

"- Vous appartenez à un journal engagé. Cela influe-t-il sur votre façon d'écrire ?"

"Je n'ai jamais pensé que le journal était engagé. Il est très libre de pensée."

"-On écrit tout de même pour un certain public ?
Vous ne modulez pas votre style ?"

"Il ne faut pas non plus dire qu'on ne module jamais. Ça n'est pas vrai. Mais enfin, entre moduler, camoufler, couper..."

"Je ne l'imaginai pas obligatoirement dans un sens critique. Il y a peut-être une certaine façon d'aborder l'information, de la faire passer, en fonction d'un public qu'on connaît mieux..."

"Oui. Ça oui, d'accord. Encore que si le lecteur est un homme libre (c'est en contradiction avec ce que je vous ai dit tout à l'heure), il faut de temps en temps le bousculer.

67

Je n'ai pas dit qu'il fallait lui faire accepter sa propre version des faits, mais le faire tiquer, le faire réfléchir devant tel ou tel événement.

Il ne faut pas non plus trop se conformer aux images que l'on se fait du lectorat. Elles sont toutes fausses. Il suffit de battre la campagne française pour s'en apercevoir.

Alors, c'est pour cela que prétendre qu'on écrit en fonction d'eux... Il y en a qui le font, oui, bien sûr..."

"Vous pourriez me citer des formules de grand reportage que vous appréciez particulièrement ?"

"Écoutez, vous avez un style de grand reportage que j'aime assez. Il allie l'écriture à la photo, c'est celui de Claude Sauvageot. Je le cite pour donner un nom, tant pis si les gens ne l'aiment pas. Il me plaît.

Il n'est pas uniquement photographe, et ce qu'il écrit n'est pas mal. Cette alliance aussi n'est pas mal.

Ça sort des prétendus reportages de Kessel, de machin... l'autre qui est mort il y a peu de temps... de la Mer Rouge..."

"Monfreid ?"

"Monfreid, c'est ça. Là, il y a une charge de romantisme qui ne passe plus."

58

-"Ça ne passe plus ?"

"Écoutez, lisez les attentivement, vous verrez bien...
L'alliance du texte et de la photo, d'une façon plus systématique, ça pourrait donner une forme de reportage intéressante. Encore que certaines revues aient tendance à réserver une place beaucoup plus importante aux photos d'illustration. Vous me direz: "l'image est imposée". Oui, mais il y a une sacrée différence entre l'image statique et celle de la télé. La force et le danger de la télé, c'est le mouvement: on croit que c'est vrai parce que ça bouge. Je le sais bien puisque, dans mes loisirs, je fais du cinéma, du montage. Je sais bien ce qu'on fait avec la pellicule. Et encore, je sais bien... non, je le suspecte, parce que j'ai encore trop peu d'expérience. On peut faire dire des tas de choses. On peut faire dire à une image exactement le contraire de ce que l'on avait observé dans une première vision. Tandis que l'image d'illustration, celle de Sauvageot, est un complément.

Il y a autre chose qui joue, dans ce cas là de juxtaposition: il prend lui-même ses photos. Il y met une nouvelle part de sa vision. Le texte et la photo doivent donc être pris parallèlement."

-"Ca signifie que les mots ne suffisent plus ?"

"Non, je ne prétends pas que les mots ne suffisent pas. Je dis qu'il peut se suffir à lui-même, mais que cette façon de

63

grand reportage représente aussi quelque chose d'intéressant. Ca ne s'oppose pas. Disons que l'un peut être le complément de l'autre; une façon différente d'exprimer la même vérité. De toutes façons, c'est assez rare. Il y a , à la rigueur, quelques revues qui adoptent ce genre de grand reportage, mais elles sont peu nombreuses."

- "Le grand reporter a des bases solides ?"

"Je pense que l'on ne peut pas faire du grand reportage si l'on n'a pas certaines hypothèses, certains présupposés - faux ou vrais, peu importe, c'est l'expérience qui vérifie une certaine vision de l'histoire. Sans ça, c'est impossible."

- "C'est un homme qui écrit bien ?"

"Ecoutez, si vous faites allusion à des gens comme Bodard... moi, je veux bien, mais je ne considère pas Bodard comme un grand reporter. Il n'a pas le souci de l'information, ce Monsieur.

Il ne faut pas non plus qu'il soit un pur écrivain; la recherche de l'information doit prédominer. Un grand reporter ne doit pas se contenter d'un rapport de police, ce n'est pas vrai. C'est aussi ça, le grand reportage: aller au delà; essayer d'obtenir d'autres explications que celles que vous détenez, qui sont superficielles, rapides.

Alors ça implique, mettons... des qualités de bagarreur. Il y a la bagarre et la documentation.

Alors moi, je dénie à Bodard toute qualité de grand reporter. Il écrit des conneries plus grosses que lui aussi bien dans ses reportages que dans ses bouquins. Qu'il soit écrivain, qu'il ait un certain talent, d'accord. Mais ce n'est pas un grand reporter.

Il y a encore des gens qui croient être arrivés au sommet. Il n'y a pas de sommet, pour moi. Je pars demain pour le Portugal. Si je n'avais pu y aller, j'aurais passé un coup de fil, c'est tout."

-"Le public n'est pas sensible aux noms ?"

"Oui, alors là, il ne faut pas se bercer d'illusions. On croit ça, et puis allez demander au téléspectateur le nom de celui qu'il vient de voir au "magazine des grands reporters". Ils ne sauront pas vous le dire.

J'ai un pseudonyme très simple à écrire... et bien les gens font toujours une faute d'orthographe. Je ne sais pas comment ils font leur compte parce que : trois consonnes et deux voyelles !

Trois années de boulot, ça vous donne une bonne carapace. En fin de compte, je dis souvent que le grand reporter doit être cultivé. Bien sûr. Mais surtout, il ne doit pas se prendre au sérieux. Il y a quelques années, je faisais des conférences sur le grand reportage. Je disais : "un grand reporter, c'est comme ci, c'est comme ça ..." En fait, il doit pouvoir aussi

71

bien parler à Mao qu'à un paysan slave. Il doit savoir adapter sa personnalité à celle de la personne qui est en face de lui. Sinon, le courant ne passe pas et il raconte des histoires. Ça implique une certaine humilité qui tressort dans les rapports ordinaires. Le gars qui se dit grand reporter et qui - vraiment - pontifie, je suis persuadé que ses papiers passent à côté des choses. Je ne dis pas que ses papiers soient faux, je dis qu'ils passent à côté."

Paris, le 28.01.75.

ANDRE CARTON

Né le 10 février 1906 à Lille, fait ses études secondaires au lycée de Lille et au lycée Henri IV

Entre dans la presse quotidienne le 30 octobre 1930.

Echo du Nord et correspondant de Paris-Soir

Mobilisé, il est officier d'infanterie.

Entre à la Voix du Nord en septembre 1944.

Chef des services de grands reportages jusqu'en 1972.

Accrédité à l' Elysée, vice -président de la Presse Présidentielle, puis Président d'honneur.

A couvert tous les voyages présidentiels dans le monde.

Grands reportages également en Europe, Asie, Extrême-Orient,

Vietnam, guerre d'Algérie (grands événements d'Alger)

Grands procès d'Etat : Salan, Jouhaud, Petit Clamart etc...

- "Pourriez-vous, pour commencer, définir ce qu'est un grand reporter ?"

"Voilà une question bien difficile... Il s'agit peut-être d'un journaliste un peu plus curieux que les autres. Peut-être plus talentueux aussi (Je m'excuse puisque j'ai l'honneur de faire partie de cette équipe). Qui a eu plus de chance, parce que c'est avant tout une affaire de chance. On devient reporter, grand reporter parce que l'on a la chance de sortir du lot. Personnellement, je pense que n'importe quel journaliste, pourvu qu'il aime son métier, qu'il ait des moyens, peut devenir grand reporter. Il faut avoir des bases solides."

"- Alors, ce journaliste, quelle est sa position dans le journal ?"

"Avant tout, statutairement, c'est un homme qui dépend directement du rédacteur en chef."

- "Donc plus libre... ?"

"Il n'a pratiquement pas d'autres patrons. Il est très

autonome, si vous voulez. Bien sûr, il est tenu comme tous les autres journalistes aux principes d'objectivité, de la clause de conscience...

Mais enfin , généralement, s'il s'agit vraiment d'un grand reporter, il choisit lui-même ses sujets.

Au dessus du grand reporter appartenant à une maison, et bien il y a le "free-lande". Il s'agit de journalistes qui n'appartiennent à aucune maison en particulier et qui vendent leurs reportages. Ici, par exemple, il y a Botrot. Il y en a beaucoup d'autres en France.

Eux sont complètement indépendants. Ils peuvent vendre leurs papiers à des régionaux. C'est facile parce que le régional n'est pas gêné par une enquête qui paraisse en même temps dans " Sud-Ouest" et dans "L'Est-Républicain". Ca n'a aucune espèce d'importance. Il ne s'agit pas de la même clientèle."

- "Que pensez vous que les lecteurs attendent du grand reportage ?"

"Ils attendent d'abord une relation objective. Je ne dirai pas parfaite, parce que vous le savez, l'objectivité parfaite n'existe pas. La vérité n'est que relative, bien sûr. On a chacun sa vérité...

Mais enfin , le tout est de faire preuve de bonne volonté et d'avoir une vérité étayée sur des bases constatées, entendues, vues...

Au départ, l'essentiel est de ne pas avoir d'idées préconçues. Après cela, le mieux est de relater ce que vous avez vu, ce que vous avez entendu de manière précise, vivante, gaie autant

Car il faut toujours, autant que faire se peut, avoir le sourire. Bien entendu, vous ne pouvez manifester de la bonne humeur aux vues de catastrophes. Ce n'est pas ce que je veux dire. Je veux dire qu'il faut toujours traiter les choses en leur donnant un aspect chatoyant, accrocheur.

Vous savez, vous ne retenez pas l'attention du lecteur en étant sobre, en étant hyper-classique. Non, il faut absolument l'accrocher comme un conférencier accroche son public. C'est exactement la même démarche."

"Un grand reporter, c'est quelqu'un qui raconte des faits ?"

"Il raconte des faits. Maintenant, qu'il rappelle la vie du pays dans lequel il se trouve, en notant ses progrès, d'où il vient, c'est normal. Ca fait partie du travail courant du grand reporter.

En fait, le grand reportage, c'est un peu - ce sont des biens grands mots- une école de vérité."

"Tout cela implique une connaissance de tous les sujets. Ou alors une faculté d'appréhension extraordinaire..."

"C'est là qu'on en arrive à une chose extrêmement importante: la spécialisation.

Tout dépend de la formation du grand reporter. Je connais d'excellents grands reporters qui sont avant tout des économistes. Ceux-là réussiront admirablement bien dans leur

branche. J'aurais été bien incapable de les faire. C'est à dire qu'on s'oblige, qu'on se force à étudier de très près un pays. On a tout de même des éléments de base qu'on a pu récolter. En fait, il est préférable d'être soi-même un économiste pour traiter des problèmes économiques.

Il y aussi des gens qui ne s'occupent que de politique, dans notre profession. Vous en entendez un tous les matins à 8H15 sur Radio-Luxembourg: Ferniot. C'est un excellent grand reporter politique. Il y en d'autres qui rapportent des choses vues, d'autres qui sont spécialisés en conflits armés, d'autres dans le social, d'autres dans l'humain...

Le grand reporter complet, à mon idée, ne doit pas exister. Ou alors, il s'agit d'un phénomène d'une rareté étonnante. Il est possible qu'un type soit polyvalent, mais c'est rare. Napoléon l'était . On en a un par siècle."

- "Pensez-vous que le grand reporter trouvera toujours sa place dans le quotidien ?"

"Ils feront toujours appel aux grands reporters. Le grand reporter représente, avant tout, pour un journal, la possibilité de séduire son public. Il ne faut pas oublier qu'il y a des gens qui adorent lire des choses intéressantes, sérieuses, même si elles sont prises en dehors de l'actualité, en dehors du fait-divers, en dehors de tout ce qui fait la vie . La vie concrète.

Ils aiment bien, le soir, tranquillement installés dans un bon fauteuil, en fumant une bonne pipe, ou en buvant une

verveine, s'il s'agit d'une nana... ils aiment bien lire des choses rédigées avec soin, qui leur donnent des éléments d'appréciation."

- "Je joue l'avocat du diable, mais n'y a-t-il pas des contingences de coût, par exemple, qui pourraient venir tempérer vos affirmations ?"

"Vous avez raison d'en parler, bien que ce soit un côté un peu matériel de notre propos.

Il est évident que le grand reporter sait qu'il ne doit pas dépasser cinq feuillets dactylographiés à moyennes interlignes. Vous voyez, je suis précis.

C'est la dimension normale d'un papier. On estime - ce n'est peut-être pas très aimable pour le lecteur - que, après ça, beaucoup de gens s'évadent, se fatiguent. Surtout si le grand reportage en question n'est pas sévère mais sérieux, basé sur une grosse documentation, accroché par des chiffres. Cinq feuillets, c'est bien."

- "L'emploi du grand reporter correspond à une politique de prestige ?"

"En effet, c'est un signe de prospérité, pour un journal, que d'avoir une équipe de grands reporters. Vous savez, moi, j'ai

connu le prix de journée il y a vingt ans - je m'excuse, ça a l'air d'une histoire d'hôpital - ça n'allait pas chercher bien loin. A l'heure actuelle, ça se situe vers les 500F, quand même. Je ne parle pas seulement des repas et de la chambre, mais aussi des moyens de locomotion, sur place. Ça fini par chiffrer.

Et puis le grand reporter est un homme qui doit recevoir. Il doit voyager dans les meilleures conditions. Il prend un avion en première. Ce n'est pas seulement par snobisme, pour défendre le standing du journal - bien que ça entre en ligne de compte - mais parce que c'est en première qu'il rencontrera des gens intéressants. De la même façon, il ne peut pas descendre dans une gargotte. Il faut qu'il mange dans un très bon restaurant. Il faut qu'il descende dans un très bon hôtel, un palace généralement, où les prix des chambres... Alors, évidemment, tout ça, ça situe le prix de revient d'un grand reportage à un niveau élevé.

Il est évident qu'il existe des journaux qui tireraient la langue si on leur infligeait tout le temps ce régime?

Pensez à ce que ça peut coûter... j'ai fait quelquefois des reportages aux Etats-Unis, au cours de mes dernières sorties. Billet d'avion non compris (tous les journaux ont des contrats avec les compagnies aériennes), je crois que la charge était de 1 million. C'est forcé. Si le reportage dure quinze jours ou trois semaines, ça va chercher loin.

Les journaux qui ne peuvent se le permettre gardent la possibilité d'en recourir aux agences, qui donnent d'excellents papiers. Les mêmes d'ailleurs, faits par des garçons remarquables.

les, qui connaissent leur affaire. Ces reportages sont à la portée de toutes les bourses."

"-Les papiers d'agence sont de bonne qualité ?"

"Pratiquement, dans le public, il ne devrait pas y avoir de différences.

Dans les faits, il y en a une. Le journaliste qui travaille dans un journal finit par attraper l'esprit de la maison. Il connaît ses lecteurs. Attention, il ne faut pas que je touche à ce côté... vous auriez tout de suite la sensation qu'il se contrôle et qu'il établit une censure personnelle..."

"-Cette fameuse auto-censure..."

"Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Il travaille en rapport avec l'esprit-maison. Il est imprégné de son ambiance, du caractère des gens, de sa région, de son pays, qu'il connaît parfaitement. Il axe l'information en fonction du goût de ses lecteurs..."

"C'est l'oeil et la voix..."

"C'est ça, c'est très important. Le grand reporter d'agence,

par contre, va être plus neutre. Il essaiera de faire plaisir à tout le monde. C'est difficile, c'est même impossible. Je ne fais pas de procès à mes cammarades de l'A.F.P. ou des autres agences françaises. Ce sont de remarquables journalistes la plupart du temps, et beaucoup pourraient donner des leçons à n'importe quel journaliste appartenant à un journal. Pour être journaliste d'agence, il faut avoir le coeur rudement bien accroché. C'est costaud, comme boulot. Mais il y a un style-agence. Un style qui ne doit choquer personne. Ca, c'est indiscutable."

"Parlons un peu de l'image, si vous le voulez bien ."

"Ca n'est qu'un excitant. Le privilège de la chose écrite est tel que, dans le fond, le grand reporter ne craint rien. Son journal non plus. Ce qui compte, c'est ce qui est écrit; que vous pouvez lire et relire quand vous en éprouvez l'envie. Vous entendez un type qui vous raconte une histoire, même remarquablement faite. Il est allé sur place. Il a vu et il dit ce qu'il a vu... Il faut l'écouter. Et puis tout à coup, vous pensez à autre chose. Trop tard: vous pouvez toujours vous demander ce qu'il a bien pu raconter.

A la télévision, vous avez conservé le sens général, l'esprit, la forme, mais il y a quelquefois quelque chose qui vous échappe. Qui vous a échappé parce que votre attention, à ce moment là, n'était plus aussi soutenue.

Non, non, le privilège de l'écrit est sérieux."

"Les conditions de travail, dans le cadre de l'écrit, ont-elles changées ?"

"En principe, un grand reporter peut fournir un meilleur travail. Il dispose de moyens bien supérieurs. Il ne faut pas oublier que, dans le temps, tout ce qui était renseignements, documentation étaient extrêmement difficile à rassembler.

A l'heure actuelle, un garçon qui voudrait partir en Angleterre, en Espagne ou ailleurs entassera en une demie journée, à l'ambassade du pays concerné, une demie tonne de documentation, avec le concours d'un sous-fiffre de l'information. Il risque même d'être encombré par la masse et par le tri à faire. Il risque de rater quelques informations, parce qu'il est parti avec trop d'idées préconçues."

"La rapidité des moyens de locomotion représente un avantage ?"

"C'est bien évident."

"Certains prétendent qu'elle interdit au grand reporter de s'imprégner de son sujet."

"C'est un point de vue. mais enfin, sur un bateau, la bibliothèque du crû est assez limitée . Et puis on ne s'imprègne pas. Sur un bateau, on s'ennuie."

Des gens actifs comme nous le sommes tous, puisque nous sommes journalistes, n'aiment pas la vie sur un bateau. Il n'y a que l'avion de valable, en reportage. C'est la seule chose qui compte: l'avion."

"Est-ce qu'on a pas plus de mal, aujourd'hui, à appréhender l'essence des objets, des êtres. Tous les Hiltons se ressemblent."

"Oui, et vous trouverez Esso partout. Et Omo aussi. Il est évident que, où que vous alliez, le folklore en a pris un bon coup. A Tokio, les pancartes publicitaires sont les mêmes qu'ici. Les murs des grandes villes sont identiques. Partout. Le dépaysement ne joue plus.

Malgré tout, pour quelqu'un qui veut s'en donner la peine, il y a toujours moyen, avec le travail "abroad" - comme on dit - de recréer la couleur locale.

Il y a des pays qui s'y prêtent bien. Vous avez la Thaïlande, par exemple. Le Mexique ou le Maroc, même. Ca va tout seul: les fleurs, le soleil... bon, d'accord. Les vestiges, le passé, les pierres... bon, d'accord.

Il y a aussi des pays où c'est quand même moins évident."

"Vous avez ouvert des conflits ?"

"Oui, j'ai fait plusieurs guerres. Le journaliste est un homme

qui prend des risques. C'est pas toujours très drôle."

"Le Vietnam, je crois..."

"Oui, j'ai fait des campagnes avec les américains, avec les vietnamiens du sud, également."

"Pensez-vous que l'on puisse protéger les grands reporters ?"

"Non. Certainement pas. A une question que nous lui avons posé à ce sujet, Pompidou avait répondu: "Il me paraît difficile d'assurer cette protection. Il faudrait d'abord que les journalistes fassent attention à eux-mêmes."

Le danger menace surtout les journalistes d'hebdomadaires et les techniciens qui suivent: c'est à dire les photographes. Il sont toujours à la recherche de documents exclusifs, de "scoop". Et ils prennent des risques terribles, sans s'en rendre compte, souvent.

Je pense à mon camarade Puissesseau et à son cameraman, Raymond Meyer. Ils s'étaient engagés dans les ruines d'Angkor-Vat. Je m'en souviens bien, on les avait visitées avec le général de Gaulle. On s'était même trompés de chemin. Brusquement, on s'est trouvé nez-à-nez, au détour d'un palais, avec le général en personne. Il était accompagné de Norodom et il m'a dit: "Tiens, mais vous êtes là, vous ?"

Je lui ai répondu: "Mon général, je suis comme vous, je cherche

ma voie" (...)

Oui, et bien Puissesseau était engagé à la recherche des guerilleros lorsqu'il s'est trouvé pris sous le feu des viets du nord. Ça pouvait être tout simplement des Khmers rouges; ça peut être tout simplement des gens qui ont pris le maquis; ça peut être des communistes à la solde de Norodom... Ils se sont fait descendre sans avoir eu le temps de se faire reconnaître comme français. Sans cela, ils auraient peut-être eu une chance de s'en tirer. Une chance sur cent. Mais ils ont été descendus sans avoir pu dire ouf. Et il y en a eu beaucoup d'autre, comme ça.

Moi, je ne fais pas partie des excités. Je suis un brave vieux. J'étais officier d'Infanterie, d'accord. Je suis pilote, d'accord. Mais enfin, ça ne signifie pas que je prendrais des risques inutiles.

Un type comme Georges Râs, par exemple, a sauté sur Port-Saïd. Faut être gonflé ! On a des camarades qui sont très gonflés. En général, on ne prête guère attention. On est pris par le jeu. On y va. Pas tellement parce qu'on a peur de perdre la face; non, je crois que, finalement, c'est plus simple que cela: c'est simplement parce qu'on fait partie du boulot. Tout est là."

"Pour terminer, l'avenir du reportage, vous le voyez en rose?"

"Ah oui, il n'y a aucun problème. Moi, je ne vois pas comment on pourrait se passer du grand reporter.

Le journal de l'avenir sera peut-être mural, ou sur vidéo; sur

un écran T.V.

A votre demande, en appuyant sur un bouton, vous reconstituerez tel ou tel éditorial, de tel ou tel journal. Des appareils ont été construits, au Japon. Ça en est au stade expérimental, bien sûr.

Tout cela implique une infra-structure monumentale qu'on est loin de pouvoir installer maintenant...

Nous avons fait des progrès énormes. Ici, par exemple, vous avez des machines automatiques qui nous donnent des pages entièrement composées dans les rédactions de province. L'avance prise sur le journal de demain est considérable. Mais enfin, ce n'est pas encore ça.

Le journal de demain, c'est un journal en hélios, vraisemblablement. En couleur, bien sûr, et qui pourra être photocopié grâce à des procédés tout à fait particuliers.

C'est une vue de l'esprit, pour l'instant. De toutes façons, il faudra du grand reportage.

Je vous lirai, plus tard, quand vous serez allé en Thaïlande...

--"Ah oui, vous croyez ?"

"... voir les Thaïlandaises qui, paraît-il, ont des talents extraordinaires. Vous m'en parlerez dans votre grand reportage. Je vous lirai sur mon vidéo, avec vues à l'appui sur de jolies filles aux traits tirés et aux seins évidents, hein?"

Pour ma part, je crois que le grand reportage disparaîtra le jour où le journal disparaîtra. Pas avant. Et je ne vois pas, vraiment pas du tout, comment ça pourrait se faire. Il est de-

venu indispensable.

De plus, nous, régionaux, nous serions les derniers à disparaître, si toutefois il en était jamais question.

La vie locale est très importante. Et puis un journal vit aussi de publicité. Grande et petite. Vous avez besoin d'une place, ou de quelque chose : vous le trouverez dans les petites annonces. Si le quotidien n'existait pas, comment ferait-on?

Non, le journal est rentré définitivement dans les mœurs, depuis très longtemps."

Lille, le 23.I.75.

JOSEPH KESSEL

Né le 18 février 1898 à Clara (Argentine)
 Journaliste aux "Débats," engagé dans l'aviation (1917),
 Mission aux Etats-Unis (1918); voyage dans la Pacifique et
 en Asie; membre de l'Etat-Major de Sibérie; retour en France
 (1919); Journaliste, tente en vain de retourner en Russie et
 devient écrivain des réfugiés russes en France.
 Grand reporter en Palestine (1924), en Mer Rouge (avec Henri
 de Monfreid en 1930), à Berlin (1932), en Espagne (1936),
 Rédacteur au journal des "Débats", à "Paris-Soir", à France-
 Soir", au "Matin", au "Figaro".
 Homme de lettres, Scénariste, membre de l'Académie française
 (élu le 22 novembre 1962)
 Très nombreux ouvrages, nombreux reportages et traductions
 du russe; scénarios et dialogues de films...
 Lauréat de l'Académie française (Prix du roman 1927); Prix
 des Ambassadeurs (1958), Prix Rainier III de Monaco pour
 l'ensemble de son oeuvre (1959), Grande médaille d'or Arts,
 Sciences et Lettres. (1965).

NB: Il s'agit ici d'une lettre et non d'une interview.

.. "Il n'y a pas de définition du grand reportage. C'est une enquête menée au loin.

Dans les années qui ont suivi la première guerre mondiale, le grand reportage a remplacé le feuilleton comme appât pour le public. Il s'agissait de dépayser les gens à une époque où les voyages par avion et la télévision n'existaient pas et où la radio balbutiait à peine. On s'en allait, ce qui est impensable aujourd'hui, pour des mois à la recherche de belles histoires à travers le monde et avec des frais pour ainsi dire illimités.

Il est vrai que les reportages comme ceux d'Albert Londres (je prends le meilleur) faisaient monter le tirage du "Petit-Parisien" de 100 000 à 200 000 exemplaires.

En ce qui me concerne, l'exemple typique, est le reportage que j'ai fait en 1930 sur les "Marchés d'Esclaves". IL a duré six mois. J'étais parti accompagné d'un officier de marine et d'un médecin militaire. Nous avons réussi à dos de mulet, à atteindre le haut plateau du Sanaa, à 3 000 mètres d'altitude.

C'était plus de l'exploration que du grand reportage. Nous avons dépensé un million de francs de l'époque. Le reportage a été annoncé par des centaines d'affiches et le tirage du journal est monté de 100 000 exemplaires. Tout cela, comme vous le voyez, est de la préhistoire.

Pour l'avenir, je ne peux rien dire, je n'aime pas les prophéties.

A mon sens, il n'y a pas de style propre au grand reportage.

Il s'agit, selon les moyens de chacun de faire partager aux autres la chance que l'on a de découvrir la poésie du monde. Non, je ne module pas le reportage suivant mes lecteurs, car je suis un lecteur comme les autres.

Tous les grands reporters n'éprouvent pas le besoin d'écrire des livres. Quand ils le font, c'est pour une exigence intérieure..."

Paris, le 22.2.1975.

JULES CLAUWAERT

Né le 15 mars 1923, à Izal (Pas de Calais)

Prix Armorin de reportage (1953)

Etudes de Droit. Ancien élève de l'Ecole Supérieure de Journalisme de Lille et de l'Institut des Sciences Sociales et Politiques des facultés catholiques de Lille.

Directeur de la rédaction de "Nord- Eclair". Editorialiste.

Président du conseil d'administration de l'E.S.J. Co-fondateur du Centre de Perfectionnement des Journalistes à Paris.

Fondateur du Groupe d'Etudes et de Liaison des Rédacteurs en Chef de la Presse de Province.

Collaborateur puis rédacteur en chef de Nord Eclair (1944), conseiller municipal de Lens (1948). Vice-président de l'Association de l'E.S.J. depuis 1969; président du conseil d'administration de la même école. Depuis 1969, directeur de la rédaction de Nord-Eclair".

9

"C'est à un double titre que je voudrais vous poser ces quelques questions. Au rédacteur en chef de Nord-Eclair, d'une part, à l'animateur du groupement des rédacteurs en chef de la presse quotidienne de Province, d'autre part..."

"C'est ça. C'est un groupement qui a été lancé il y a trois ou quatre ans maintenant. Les rédacteurs en chef de la presse de Province ne se rencontraient pas. Il existe bien une association officielle de rédacteurs en chef de la presse française, mais elle est vouée à un certain nombre de mondanités - comme beaucoup de groupement. J'ai l'impression qu'on y fait un travail... je ne veux pas dire superficiel, mais pas très constructif, très efficace..."

On a donc éprouvé le besoin de se réunir entre rédacteurs en chef de la presse de province, pour traiter de nos problèmes communs. Je n'avais pas de cadre de départ, et je ne voulais pas avoir l'air immodeste en lançant ça tout seul...

Comme le C.P.J. est une création de deux écoles (le C.F.J. et l'Ecole de Lille) et que j'en suis avec Hubert Beuve Mery le co-président, je me suis dit un jour : "Tiens, parmi les multiples sessions de perfectionnement que nous organisons pour les journalistes, pourquoi ne pas en consacrer aux rédacteurs en chef ? Ils ne prennent jamais le temps, après tout, d'étudier les techniques modernes d'impression comme la photo-composition, l'offset etc..."

Donc, on a démarré sur des objectifs très précis. On choisit chaque fois un thème; mais en même temps a lieu un carrefour. Un carrefour où des informations sont échangées.

Assez rapidement, et c'est à ce à quoi je voulais en venir sans le dire d'emblée pour ne pas effrayer, ont circulé des idées sur notre rôle. C'est à dire, non seulement sur les techniques professionnelles, mais aussi sur les questions que nous avons à nous poser. Que l'ensemble des journalistes se posent et que, je dirai - à fortiori - les rédacteurs en chef doivent se poser.

Alors, c'est une position qui n'est pas toujours confortable. Nous sommes situés entre le pouvoir économique dans les entreprises de presse qui, dans les 9/10e des cas (à quelques exceptions près) restent confondues avec le pouvoir sur l'information... (il faut bien l'avouer) et d'autre part les syndicats de journalistes dont la plupart d'entre nous, d'ailleurs, faisons partie. Quelquefois, ces Syndicats poussent les choses un peu plus loin qu'on ne le voudrait... disons que nous avons un style plus ... "réformiste".

C'est en même temps inconfortable et très intéressant. On se rend compte qu'on arrive quand même à concrétiser un certain nombre de choses. Tant que les gens restent sur des pétitions de principe, je l'ai constaté souvent dans la profession, ils peuvent discourir de part et d'autre très

longtemps. Ils établissent des murailles... et puis ils percent quelques créneaux. Je crois qu'il faut un peu dédramatiser tout cela. Non pas que les structures actuelles soient les meilleures, à beaucoup près, mais je suis obligé de les considérer comme telles. Elles sont là. Elles existent. Alors, je suis forcé d'en tenir compte. Et à l'intérieur de ces structures, faire en sorte de donner le maximum de responsabilités aux équipes de journalistes. C'est ça notre optique. Et c'est de tout cela qu'on discute".

-"Alors, quelle est la place réservée au grand reportage dans les colonnes des quotidiens de province ?

"Oui... je suis un petit peu gêné devant l'expression "grand reporter". C'est un terme un peu facile. Le reportage demeure une des facettes de notre profession. Il faut quand même le relier à ce qu'est réellement cette profession.

Le journaliste remplit une fonction de communication entre les hommes. Il explique des choses et des groupes les uns aux autres. Il fait en sorte que les hommes se connaissent mieux.

Et puis, il joue un petit peu... C'est pas trop immodeste de le dire... un petit peu le rôle d'instituteur des temps modernes. Il ne faut pas le dire. Il ne faut pas avoir l'air

didactique, mais il y a une part d'enseignement et de recyclage permanent pour tout le monde.

Donc, on participe à tout ça. C'est un rôle important.

"Alors, quelle est la place du reportage, dans cet ensemble?"

"Nous avons l'habitude de dire : il n'y a pas de grand et de petit reportage. Le grand reportage étant défini par les distances géographiques qu'on est amené à franchir et le petit reportage étant, par exemple, le reportage de locale. C'est une expression qu'on aimerait bien changer en disant qu'il y a de bons et de mauvais reportages.

Le reportage est bon si, effectivement, on a su se mettre dans la peau de l'interlocuteur qu'on a voulu ensuite présenter à ses lecteurs. Tout au moins on aura fait le maximum. Parce que c'est très difficile : "Les autres, c'est l'enfer". La communication est très difficile. Si on a fait le maximum pour se mettre dans la peau des gens qu'on veut expliquer, alors ça c'est du grand reportage. Du bon reportage.

! Pour moi, ce n'est pas du sentimentalisme bêlant que de dire ça. Je crois qu'on ne peut pas faire du bon reportage si, d'une façon ou d'une autre, on n'adhère pas aux personnes. C'est impossible.

Ceci dit, il faut bien avoir un vocable pour s'expliquer. Et il reste le "grand reportage" qui comporte les voyages et ce qu'il est convenu d'appeler les "grands sujets".

J'ai eu cette chance dans ma carrière, c'est étonnant et je mets ça sur le compte de la chance, de pouvoir goûter à peu près à tout. J'ai fait beaucoup de grand reportage. J'ai été le deuxième je crois, en France, après Henri Amouroux, à détenir le prix Armorin. C'était un prix créé pour les jeunes reporters, ceux de moins de 35 ans, après la libération. Armorin était reporter à "Franc-tireur". Ca ne vous dit peut-être rien, vous avez peut-être même oublié jusqu'au nom du journal... C'était l'un des jeunes journalistes les plus brillants de la génération de 44. Il avait été dirigeant de la résistance, dans la Drôme, et il a été tué dans un accident d'avion, dans le golfe persique. On soupçonne fort, d'ailleurs, que l'accident ait été provoqué, à cause des feuillets que ramenait Armorin. A cause de ses notes qui, à l'époque, risquaient d'être incendiaires.

Donc, il y a eu ce prix Armorin, qui a bien duré une quinzaine d'années. Quelques uns parmi nous sont restés bons copains. On s'est connu comme ça : Henri Amouroux, qui est directeur de France-Soir maintenant, Mauriés à la Dépêche du Midi... Enfin il y a eu Joly, de Paris Normandie... je ne peux pas les citer tous.

Ces gens se sont réunis. Ils ont donné naissance aux grands reporters de la presse de province. Bien entendu aucun d'entre nous n'était grand reporter à part entière.

Certains journaux possèdent des moyens et n'ont pas d'équipe de grands reporters. Vraiment, je le leur reproche. Si j'avais ces moyens, à Nord-Eclair..."

- "Ce n'est nullement une question de luxe, mais plutôt une nécessité ?"

" Ah, moi je crois que ce n'est pas un luxe. Malheureusement, la presse écrite ne peut plus s'offrir de grands reporters. C'est le cas pour la plupart des journaux, à part "Le Monde", "Le Figaro", "France-Soir", dans une certaine mesure. Et c'est à peu près tout pour la presse quotidienne.

Je ne parle pas des hebdomadaires, bien entendu, où il y a assez peu de grand reportage.

Par contre, on utilise assez les services des free-lances. Alors moi, j'ai continué à faire un grand reportage par système. Quand je suis devenu rédacteur en chef - on me l'a demandé alors que j'avais 28-29 ans... vous savez, on a eu de la chance aussi dans les années qui ont suivi la Libération - J'avais posé comme condition de continuer à faire du grand reportage. Au moins une ou deux fois par an.

J'estimais, et je continue à estimer que c'est nécessaire (malheureusement ce n'est pas toujours possible) par honnêteté intellectuelle vis à vis des lecteurs.

En d'autres termes, il conviendrait que dans chaque équipe de rédaction, il y ait quelques grands reporters. Ils ne

feraient d'ailleurs pas uniquement du grand reportage. Il faudrait qu'ils soient mêlés à la vie quotidienne du journal, à l'information. Enfin, pour être clair, je dirai que ... j'ai fait pas mal d'éditoriaux sur le Vietnam, mais je suis allé deux fois au Vietnam. Et j'aurais été mal à l'aise vis à vis du lecteur si je n'y avais jamais mis les pieds. J'ai fait des éditoriaux pendant la guerre d'Algérie : je suis allé plusieurs fois en Algérie. J'estime que c'était nécessaire.

Je dois dire ... "Honni soit qui mal y pense" parce que c'est très mal vu... je dois dire que j'en avais le goût, étant jeune. Et je n'ai pas attendu qu'on m'envoie en reportage, figurez-vous.

Je me rappelle, j'étais à Lens rédacteur détaché... vous avez connu Mahieux ?

"Oui, au temps où il était patron de la locale..."

"Eh bien moi, je m'amène à Lens dans mes gros sabots, le jour de la Libération. J'avais installé avec d'autres le Comité de Libération à Courcelles-les-Lens. Je me pointe à Lens parce qu'on lançait des éditions de Nord Eclair,

qui était un journal nouveau dans le secteur. A l'époque, j'aurais pu me contenter de faire ma locale, mon édition. J'ai choisi les premières vacances pour faire un reportage en Allemagne. Parce que ça m'intéressait prodigieusement de voir cette Allemagne K.O. En ruines. En cendres. Eh bien, je lisais des choses la-dessus. C'était le genre de hobbies que j'avais. Je m'intéressais à la politique extérieure, notamment d'Europe Centrale. Il faut dire que tout de suite après la guerre, c'était assez normal.

Ce qui fait que mes premiers reportages, je les ai fait soit sur mon temps de vacances, soit en combinant sur mon temps de travail. Mais alors, en forçant la main de mon rédacteur en chef de l'époque, je lui disais : "j'ai cette occasion là; vous n'allez pas me la refuser, quand même". Il y avait un aspect volontariste. Quand j'interroge Amouroux et Mauriés, on est tout à fait sur la même longueur d'ondes. Au fond, à "Sud-Ouest", Lemoine n'avait pas dit à Amouroux : "Vous allez partir en grand reportage. Amouroux a dit -quoique "Sud Ouest" avait plus de moyens que "Nord Eclair" : "J'ai telle occasion : vous êtes d'accord ?"

De la sorte, nous avons été quelques uns, en Province, à lancer ce genre de choses.

Je vais prendre un autre exemple à propos du communisme, qui rejoindra mon propos du début. Je suis éditorialiste à "Nord Eclair." Je trouve qu'à la limite, il serait malhonnête

de dissenter sur les communistes si on n'a pas mis les pieds chez eux, si notre culture n'est que livresque, ou d'ordre intellectuel

J'ai lu dernièrement "Les staliniens" de Santy, "Les normalisés" de Scheller. Par contre, j'ai lu Ellenstein, l'historien qui est en train de publier une histoire du Parti Communiste et qui lui, voit les choses de l'intérieur. Je me fais une opinion à travers ça et à travers les hommes communistes que je cotoye, que je connais en France... J'estime que c'est quand même insuffisant. Je me suis arrangé pour aller en Union Soviétique, bien entendu, mais je connais pratiquement toutes les démocraties socialistes européennes. Je suis allé à Cuba; en Chine, il y a deux ans... Enfin, j'ai voulu avoir une autre connaissance."

"Tous les journalistes n'ont pas ce privilège".

"C'est vrai. Mais j'aimerais qu'un maximum de jeunes journalistes y tiennent. Or, il y a un aspect volontariste, là dedans. Qu'on le veuille ou pas. Si on attend que tout tombe tout cuit, qu'un rédacteur en chef vous dise : "Mon Cher Monsieur je vous attendais pour aller faire un grand reportage en Chine..." C'est utopique; utopique.

Et puis, après tout, j'ai des amis qui ne sont pas journalistes; qui n'ont pas une situation extrêmement brillante mais qui s'arrangent pour inclure une partie de vacances intelligentes dans leurs congés;

"Intelligentes", j'entends ne pas aller dans un pays uniquement avec le Rolleiflex sur l'estomac, en touriste classique. C'est à dire prendre les photos avant même de s'intéresser aux choses et aux gens, pour épater les amis au retour. Il faut s'intéresser vraiment à la vie. Lire avant etc... enfin, je vais trop loin".

"Précisément, on a reproché aux grands reporters de faire du romantisme littéraire, du tourisme... et donc de négliger l'analyse".

"Oui, il y a effectivement deux aspects très différents dans le grand reportage..."

"Le coucher de soleil et l'analyse ?"

"Non, je ne pense pas que ce soit ça. Ce genre de reportage, ce n'est plus du reportage. Je le récuse complètement. Je dirai même que c'est un peu de la prostitution. Vous comprenez,

s'il s'agit uniquement de faire de la retape pour envoyer les gens en Tunisie...

Non. Quand nous recevons des invitations de ce genre, je demande à la publicité de les assurer. Sauf si ça donne l'occasion à un journaliste (je suis obligé de négocier, vous comprenez) de rester quelques jours de plus.

Je prends l'exemple de la Tunisie : Eh bien, c'est ce que j'ai fait avec Claude Chrétien, de Tourcoing. J'avais une offre de voyage... Lui s'en est débarrassé en faisant un papier à part sur le tourisme en Tunisie. Bon, O.K. Fini. Tournons la page. Et puis il est resté en Tunisie.

Là, il a fait trois papiers.

Mais je ne veux même pas opérer une distinction entre ça et autre chose. Le reste ne mérite pas le titre de grand reportage.

Les deux types de grands reportages, pour moi, c'est d'abord le reportage d'actualité, pris sur le vif. L'événement. Malheureusement, on a de moins en moins de gens pour couvrir l'événement. Les journaux manquent de moyens pour entretenir une batterie de grands reporters... ou alors ils

l'utilisent mal... je pense à... enfin, je ne veux pas le dire. Quand même, à quoi on les utilise !

On se sert donc du grand reportage d'agence, fait dans un style d'agence, avec le fait brut, sans commentaires.

Il est vrai aussi que les reporters d'actualité empruntent souvent ce style. C'est le style du gars du "Figaro":

Jean François Chauvel, par exemple. Il le professe d'ailleurs. Il professe qu'il n'a pas à donner, lui, une analyse historique pour expliquer le contexte. Il dit ce qu'il voit. Il le dit par contre, quelque fois, au milieu de la fusillade: "voilà ce que j'ai vu. Je suis un témoin". Il ne prétend pas avoir tout vu. Il rapporte ce qu'il a vu de façon partielle, mais le moins partialement possible. Il a vu et il raconte. C'est ça le reportage d'actualité. Bien que certains reporters d'actualité, comme ceux du "Monde" par exemple, rattachent ça à un contexte.

Et puis, il y a le reportage tout court. Celui dans lequel on essaye d'expliquer une situation, ou des hommes dans une situation, ou l'évolution d'un peuple, ou un problème grave dans une région du monde... je ne sais pas : la faim dans le Sahel, l'Ethiopie ou les problèmes du Moyen-Orient quand cette région n'est pas en état de conflit, quand elle n'est pas chaude. Donc, expliquer des situations, des hommes et des peuples, au lecteur. Alors ça, c'est un autre type de

103

reportage et on ne peut le mener à bien en se contentant de raconter. Ca n'est pas possible. Il faut un minimum de connaissances sinon même, autant que possible, de culture.

J'ai bourlingué un peu partout. Pas pour "Nord Eclair" d'ailleurs. "Nord Eclair" ne pouvait se le permettre. Vous comprenez : aller en Chine, ça représente une dépense de un million. Alors de j'ai fait pour 13 journaux de province. J'ai maintenant toute une série de journaux auxquels il suffit que j'écrive pour dire : "je veux aller à tel endroit, est-ce que ça vous intéresse" ?

Il n'y a que le temps qui me manque, parce que je suis trop pris ici...

Je n'ai pas de recette à fournir, mais ma petite méthode personnelle. Je peux me le permettre, fort de mon expérience. Tout le monde croit que les journalistes sont des "Pic de la Mirandole" (1) capables de dissenter de tout "et du reste" pendant des soirées entières. Ce qui est totalement faux. Ce qu'on essaye d'obtenir ce sont quelques clefs. Et puis notre métier consiste à suivre d'un peu plus près l'histoire des hommes. L'histoire contemporaine.

Ceci dit, on n'a quand même pas des éclairages et des connaissances sur tout. Personnellement quand je sais que je vais aller à tel ou tel endroit, je fais la chose la plus bête du monde que puisse faire un type intelligent : je lis le maximum de documentation. Pas les guides, mais

(1) Savant italien du XVe siècle qui se distingua par l'étendue de ses connaissances et sa précocité.

l'histoire du peuple dans les dernières décennies surtout. Ou des ouvrages sur les problèmes particuliers que je vais traiter. Parce qu'on fait de moins en moins de reportages de grande ampleur. On traite d'un sujet dans un pays. On ne va plus traiter d'un pays, ce qui est vraiment disproportionné par rapport à nos possibilités. Et même par rapport aux possibilités d'intéresser les gens.

Par exemple, je vais prendre Cuba. Cuba, c'est quelque chose que j'ai préparé pendant plusieurs mois. En essayant, en France, d'avoir des contacts avec des cubains, avec des gens qui s'étaient rendus eux-mêmes à Cuba. En essayant de choisir quelques bouquins intelligents. En voyant à plusieurs reprises Claude Julien qui est responsable de "Monde Diplomatique". Claude Julien était un spécialiste de Cuba. Il connaissait personnellement Castro. Il avait connu le Che...Bon, eh bien j'ai eu tous ces contacts là avant.

Ensuite, j'ai fait table rase. Enfin, j'ai essayé, mais dans la cire il y a des petites choses qui restent gravées. Au moins, j'ai une trajectoire. Au moins, quand je vais sur place interroger un ministre cubain, ou un paysan cubain, je ne vais pas raconter d'idioties dans mes questions. Je ne vais pas les obliger à raconter l'histoire de Cuba, ce qui serait tout à fait hors de propos. Donc, emmagasiner le maximum de connaissances; si possible les laisser décanter pour en faire une légère culture; faire table rase de tout ça; et puis essayer d'adhérer personnellement à la situation; à'y coller. Ensuite: raconter. Je crois, à ce propos, qu'on ne peut intéresser les gens si l'on raconte comme un photographe fait de la

photo. C'est à dire de donner des clichés, même s'ils sont bien composés. Vous êtes bien obligés d'y mêler une part de sentiment, une part de coeur. Et puis, finalement, mais sans avoir l'air didactique, d'en faire une petite analyse quand même. En définitive, d'apprendre quelque chose aux gens."

--"Puisque nous en sommes arrivés à l'objet fini ; peut-on encore se permettre de faire long ? Peut-être parce qu'il existe des contingences de coût... peut-être aussi parce que le lecteur boude les papiers à suite..."

"Ca, c'est le gros problème de la lisibilité. Vous savez, il est grave.

Vous parliez des rédacteurs en chef, tout à l'heure : nous allons réunir une session sur la lisibilité typographique. Mais ce n'est pas notre propos...

Quand on parle de lisibilité, bien souvent, on pense au caractère, au choix entre un romain et un italique. Il faut également considérer la lisibilité rédactionnelle, celle que les gens peuvent supporter.

Dans le monde de l'audio-visuel, la lecture est devenu de plus en plus difficile. Je n'ai pas de religion en la matière.

On fait certainement moins long aujourd'hui. Au "Temps", il y avait un directeur qui disait: "faites emmerdant,

faites long; faites emmerdant".

Maintenant, il faudra peut-être dire: " Prenez le temps de faire court". Ce n'est pas simple. Si l'on veut également raconter - parce qu'il faut aussi raconter- c'est par l'anecdote, quand même, qu'on accroche le lecteur. Et pas par de grosses démonstrations. Je crois, là aussi, qu'il appartient à chaque reporter d'appliquer sa petite méthode personnelle. Mais il faut en revenir aux hommes et raconter des anecdotes. Je n'ai pas dit qu'il fallait se contenter de l'anecdote, mais bâtir sa démonstration à travers elle.

Ça, vous ne pouvez quand même pas le réaliser en cinquante lignes. Il n'y a rien à faire.

Je crois que, effectivement, en ce qui concerne la lisibilité du grand reportage, il ne faut pas dépasser quatre ou cinq papiers. C'est un maximum. C'est mon avis, mais on en saura peut-être un peu plus quand j'aurai fait mon tour de table, le mois prochain. Pas plus de quatre ou cinq papiers, je crois.

D'autre part, des paragraphes pas trop longs. C'est idiot à dire, je descend dans le détail mais, en en dessous du 7, c'est stupide. Les gens ne lisent plus. Il faut au moins du 8, et l'ensemble des papiers ne doit pas dépasser 250 lignes. Je pense qu'il faut essayer de ramasser en 250 lignes chaque sujet.

Dans le grand reportage, d'ailleurs - je passe moi-même du coq à l'âne - l'étape durant laquelle j'ai le plus souffert, ce n'est pas celle de l'écriture, c'est celle

de la construction du reportage, au retour.

Je n'ai jamais été enceinte, j'ai six gosses... mais on doit être dans la situation de la femme qui doit ejecter son truc... En fait, la grosse difficulté qu'on a, c'est de construire. Parce qu'on voudrait faire rentrer des tas de choses quand on s'est intéressé à un pays: Vous comprenez: vous êtes resté trois semaines au Vietnam. Vous avez passé du temps avec les vietnamiens. Vous avez réussi - c'est la guerre- à voir des gars du Vietcong, même à Saïgon. En opération militaire avec les américains... en trois semaines, c'est fou ce que vous emmagasinez . Et c'est fou ce que vous avez envie de dire à vos lecteurs. Alors, la difficulté n'est pas dans l'écriture. Vous avez un tas de choses à dire. Et c'est facile à ce moment là. C'est facile, l'écriture du reportage. Pour moi, c'est la plus facile. C'est le plaisir de mon existence, et je regrette de ne pas en faire plus souvent.

Ce n'est pas un pensum que de devoir raconter. C'est l'essence même du journalisme. La difficulté, à travers tout cela, c'est d'élaguer, de décanter. Si on fait six papiers, ou cinq papiers, on axe chacun d'entre eux autour d'un thème précis. Alors, bien sûr, il y a des schémas archi-classiques. Pour le Vietnam, on aura: 1° la situation militaire; 2° la situation économique; 3° les réactions de la population devant les deux camps en présence, etc... Ce qui est relativement simple.

Bien souvent, je fais cela dans l'avion. Encore à chaud. Je parle du schéma. Parce que je sais que c'est là-dessus que je vais souffrir le plus, là-dessus que je vais être le plus embêté, après.

Seulement, il y a un tas d'interférences. Vous ne pouvez traiter de la situation économique comme si les hommes étaient des matricules, par exemple. Alors là, je n'ai pas de recette. En tout cas, on réussit ou on loupe son reportage, je crois, en fonction de toutes les conditions que j'ai précisées tout à l'heure: il faut aimer les hommes, en définitive, pour les raconter.

Si vous n'arrivez pas à construire quelque chose d'assez cohérent, vous allez tomber dans les redites, dans des démonstrations beaucoup trop longues alors que vous en avez éliminé et qui étaient intéressantes.

Il faut passer du temps la-dessus. Vraiment, en rentrant du reportage, c'est mon obsession, de commencer à cataloguer tout cela.

Pendant le reportage, je prends le minimum de notes. Je pourrais vous faire voir... J'ai un petit carnet qui me sert depuis vingt ans. Deux sont noircis, c'est tout. Je note quelques chiffres. On ne peut pas trop se fier à sa seule mémoire. Cependant, si on prend trop de notes, on est foutu. On est noyé. Archi noyé. Si vous êtes devant un président de Comité Révolutionnaire, dans une commune populaire, en Chine, pour un briefing d'une heure et que vous avez à noter tout ce qu'il dit, vous êtes foutu. On ne prend que quelques chiffres. Rentré à l'hôtel, le soir (Ce que je donne, c'est vraiment la méthode de tous les reporters), on fait sa petite journée. On décante déjà. Sur place.

Je suis trop bavard, hein ?..."

- "Non, non... Je voulais vous demander de me préciser quelque chose que vous avez dit au début. A Nord-Eclair, il y a des journalistes qu'on appelle grands reporters et qui travaillent en locale. Ça souligne une volonté d'en revenir, de manière plus affirmée, à la vie locale ?"

"C'est évident. Mais alors là, c'est un tout autre sujet. Il nous faudrait une soirée."

- "Et en quelques mots ..."

"Si vous voulez, on est en train de discuter de la crise de la presse écrite. Pourquoi, nous autres journalistes, avons souvent du sable dans les dents? C'est parce que l'on en discute uniquement en termes d'économie. Et puis on a raison. Il faut le faire. Ce n'est pas moi qui vais faire de l'angélisme. Mais je crois qu'il faut considérer les deux aspects. Il y a la société commerciale qui doit tenir debout... Qui doit d'abord joindre les deux bouts et ensuite faire des bénéfices pour assurer ses investissements, se ré-équiper etc... C'est la vocation commerciale, la loi du marché... le produit... le client etc..."

Mais notre mission particulière, à nous journalistes, se

situe dans un autre volet: c'est la mission d'information. Or, chaque fois que l'on parle du problème de la presse, on crie: "Monsieur, Monsieur, il nous prennent l'argent, ils le donnent à la télé... Monsieur, Monsieur etc..."

Le lecteur s'en fiche. Non mais c'est vrai.

A la limite, en ce qui concerne l'aide de l'Etat, il faudrait qu'elle soit mieux répartie. Ce sont des choses, dont nous - représentants de la presse- devons nous occuper. Je lis des rapports là dessus. Mais il faut aussi considérer l'autre volet... Ecoutez, il faut quand même que notre produit plaise. Il faut que les gens éprouvent le besoin de l'acheter. Ca nécessite un tas de réflexions de notre part. Il faut savoir évoluer. Ce qui est facile à dire dans un bureau, à mettre noir sur blanc... Ce sont les journalistes dans leur ensemble qui doivent changer. Avoir d'avantage la notion d'information-service, par exemple. Depuis les choses les plus élémentaires...

S'il y a telle législation nouvelle intéressant les vieillards, par exemple: ne pas se contenter de donner des dépêches d'agence mais se demander, pratiquement: "Comment traiter l'information pour les vieux de Roubaix ou de Tourcoing, ou de Lille ? " Je leur donne en même temps les adresses où ils pourront se rendre, etc... Enfin, d'abord, je leur retranscris en termes intelligibles. Pour qu'ils pigent. Parce que ce ne sont pas tous des académiciens. L'information-service concerne tout le monde. Les jeunes doivent trouver où aller au bal, s'ils ont envie de danser.

Il faut en revenir à cette notion de service. Ne pas être des intellectuels qui tournons autour de notre nombril. Et puis, surtout, surtout, il faut en revenir aux hommes. On fait des journaux un petit peu figés. Avec des agendas. On contacte toujours - dans le temps on les appelait des notabilités- des personnalités, des responsables. On n'a affaire qu'aux responsables. Vous savez, qu'ils soient syndicaux, patronaux, politiques... peu importe, ce sont toujours des responsables. La tentation pour le journaliste, c'est de remplir ses pages avec son agenda. Il doit faire preuve d'imagination. Et surtout d'initiative.

Il doit créer lui même l'information. C'est à dire soulever des problèmes, aller voir des gens. Et puis être beaucoup plus proche des gens, même dans le style. A la suite d'une conférence de presse sur la situation dans le textile, on trouve: " Hier, à IOH, à la Chambre de Commerce de Lille, Monsieur Untel etc... " Non. Il faudra qu'on en vienne au style: " Changement de cap dans l'industrie textile. IL apparait désormais..." Et puis voilà, paf! Mettre les gens en situation tout de suite. Ne pas toujours dire: " Aborder ce problème là, c'est embêtant. Comment Untel va réagir ?"

Or, c'est le premier souci d'un rédacteur en chef d'animer sa rédaction pour essayer de faire avancer les choses. Ce n'est pas simple. Il y a toujours un certain nombre de contraintes qui pèsent sur les journalistes. Et je le comprend très bien. Ils disent: " C'est facile pour Clauwaert, dans son bureau, mais si moi je bouscule trop

Untel ou Untel, la prochaine fois, il ne voudra plus rien me dire. Vous comprenez, il faut tenir compte de toutes ces données!

Pour le reportage, il en va de même. Le grand reporter se situe dans tout cet ensemble de journalistes un peu plus incisifs. Je ne prétend pas nécessairement qu'il faille être agressif, ni verser le vinaigre... ni être méchant pour les hommes. Au contraire, j'admire les gens qui prennent encore des responsabilités à notre époque. Quelles qu'elles soient, et où qu'ils se situent sur l'échiquier politique. Je dis chapeau, parce qu'il faut de l'estomac. Ils passent le tiers de leur existence à se justifier auprès de gens qui, bien souvent, restent assis sur le talus et critiquent. Je suis bien placé pour savoir ce genre de choses.

Il faut être capable d'échapper au monde des responsables. Les journalistes doivent s'adresser à l'ensemble des hommes.

Il fut un temps où c'était plus facile. Le journaliste, comme tout le monde prenait l'autobus ou le tramway. Il entendait ce qui se disait autour de lui. Il savait ce qui intéressait les gens. Je ne vous dis pas qu'il doit toujours caresser dans le sens du poil. Si les gens parlent d'Onasis, dans l'autobus, ce n'est pas pour cela qu'il faut passer une demie page sur Onasis le lendemain. On sent quand même de quoi ils discutent. Tandis que nous - journalistes - nous vivons comme tout le monde dans une petite tour d'ivoire qui s'appelle la bagnole.

Au bureau, quand on a besoin d'un renseignement, on décroche le téléphone. On appelle tel ou tel responsable parce qu'on le connaît. Et les journaux ne sont plus des tribunes où les gens peuvent s'exprimer. "Le journal ne nous appartient pas. Il appartient à l'ensemble des lecteurs. A l'ensemble des gens.

Ce sont tous nos problèmes. Quand on parle de grand reportage ou de reportage, ça implique qu'il faut être plus proche des gens. Raconter les hommes les uns aux autres. On y arrive.

Faites parler les hommes. Faites parler les hommes partout et quel que soit leur niveau à travers les différentes couches sociologiques."

"La boucle est bouclée. On en revient à vos premiers propos. Tout cela exige une meilleure qualité humaine. Une meilleure qualité d'expression également ?"

"Je crois que tout tient là dedans. Pour faire du journalisme, à notre époque - je le dis souvent - ce n'est pas superfatatoire de savoir parler devant un micro. Ce n'est pas superfétatoire de savoir écrire (c'est même le commencement de tout pour ordonner correctement ses idées). Quelques qualités techniques, quelques connaissances sont nécessaires. Et puis, encore une fois, il faut se sentir très proche des hommes. A l'aise partout. Un journaliste doit être à l'aise partout. C'est à dire ne pas être

impressionné s'il est reçu dans un salon avec des lustres énormes et de la moquette profonde. Si on lui offre des magnifiques cigares à la fin du repas, il ne crache pas dessus. (Il sait fumer le cigare). Mais il peut casser la graine avec un gars de la C.F.D.T., le sois. Vous comprenez ?

Je vais prendre un dernier exemple. Vous devez faire un papier sur le ramassage scolaire. Il y a une façon très simple de procéder, et qui ne sera pas mauvaise. Je ne vous critique pas. Je ne dis pas que vous - journaliste-êtes malhonnête en agissant de la sorte. Vous allez vous rendre au rectorat, au Conseil Général qui distribuent des subventions. Vous allez collectionner des statistiques et construire un papier d'ensemble. Vous y écrirez que les choses s'améliorent d'année en année, qu'il y a encore des coins retirés à la campagne où subsistent quelques problèmes à résoudre.

Imaginez votre papier en reporter. C'est à dire en journaliste qui aime le contact. Alors là, vous descendrez dans un patelin. Un patelin situé à dix-douze kilomètres d'une ville. Il ne s'agit pas de prendre un trou. Vous irez voir comment ça se passe pour les gens, dans la réalité. Et vous découvrirez qu'à dix kilomètres de Roubaix- je prends cet exemple pour l'avoir signalé une fois à la rédaction- il y a des gosses qui n'ont pas des chances égales dans la vie parce qu'ils n'habitent pas à Roubaix même, mais à dix-douze kilomètres. Parce que l'autocar ne passe pas toutes les heures.

Ce qui ne vous interdit pas dans votre papier de citer en encadré ou par ailleurs, quelques statistiques. Mais vous allez raconter les hommes. Raconter leur vie. Je crois que c'est cela, le reportage. C'est tout cela.

A côté, vous pouvez publier des papiers que vous appellerez enquêtes. Tout ce que vous voulez. Des papiers que vous ferez avec les responsables. Pour moi, la différence est là. "

Lille, le 18.3.75.

HENRI AMOUROUX

Né le 1 juillet 1920, à Périgueux (Dordogne)

1944: journaliste à "Sud-Ouest"; 1959-1963: secrétaire général de la rédaction de "Sud-Ouest". 1963-février 1966: rédacteur en chef adjoint de "Sud-Ouest". 1966: rédacteur en chef de "Sud-ouest". Président de la Mutuelle des journalistes girondins. 1968: directeur général de "Sud-Ouest"

1968-I- mai 1974: membre de la commission de développement économique régionale de l'Aquitaine. Membre de l'Académie des Sciences, Arts et Belle Lettres de Bordeaux en avril 1969.

1974; vice-président du Groupement des grands régionaux; administrateur d'Inter-France Quotidien en 1973 (devenue la Société de télédistribution de la presse régionale depuis cette date) Directeur de France-Soir en 1974 jusque juin 1975.

Prix: Armorin (1951), Grand prix de littérature de la ville de Bordeaux (1962); Prix Gobert de l'Académie française (1962)

Prix Pierre Mille (1970)

-"Quelle place réservez-vous, dans vos colonnes, au grand reportage ?"

"Cette place, je le regrette, est réduite. Au fil des années, je l'ai vue se modifier sous une double influence. D'abord, l'influence de la radio, de la télévision. De la télévision surtout, qui montre l'image alors que le journaliste est obligé de la décrire, de la dépeindre par la plume. Donc, on s'est détourné un peu du grand reportage écrit parce qu'on en fait beaucoup à la télévision, et que la télévision est vraiment l'élément le meilleur pour le développement du grand reportage. Ensuite... quand je dis une double influence, en fait, c'est de triple ou quadruple qu'il s'agit... ensuite: l'influence des voyages faciles. Tout le monde, maintenant, peut circuler. Les voyages sont démythifiés. Tout le monde peut circuler très loin, peut se rendre très loin pour relativement peu d'argent. Si bien que le résultat de ces déplacements, ces migrations de millions de français, je ne sais pas moi... en Roumanie, en Israël, en U.R.S.S., en Chine (en Chine, ils n'y vont pas par millions, mais le total est constitué par des millions de français.) c'est que le voyage a été banalisé, dépoétisé, et que le journaliste n'est plus un découvreur. Il peut être un découvreur... et il est évidemment un découvreur d'hommes, un découvreur d'idées... mais il ne découvre plus des paysages comme

cela se faisait il y a cinquante ans.

Le voyage apparaissait beaucoup plus lointain, beaucoup plus cher, et les français étaient réputés pour ne pas connaître la géographie. C'est faux, aujourd'hui, les français connaissent la géographie. Ce qui ne veut absolument pas dire que, lorsqu'ils partent, ils font des voyages intéressants. Ça, c'est un autre problème. Je crois qu'ils se transportent d'un ghetto dans un autre ghetto. Ils vivent entre eux, etc... Mais ils se sentent déplacés. Ils ont collé des étiquettes d'hôtels sur leurs bagages.

Deuxième phénomène donc, qui explique la diminution du grand reportage.

Le troisième phénomène est un phénomène économique (ce n'est pas du tout que l'on n'envoie pas des reporters en voyage parce que cela coûte cher. Ça ne coûte pratiquement pas plus cher de les envoyer loin que de les envoyer à l'autre bout de la France puisque nous avons des accords de publicité, souvent, avec des compagnies aériennes. Ce qui coûte cher, c'est le papier. C'est la matière sur laquelle nous imprimons le reportage).

Si bien que les reportages sont aussi soumis à restriction.

Joue également le fait qu'à l'intérieur des journaux, la vie politique, la vie économique - surtout la vie économique - ont pris une place très importante.

Si vous comparez un journal de 1955, par exemple (les journaux avaient quand même repris une pagination à peu près convenable...) et un journal de 1975; à 20 ans

de distance, donc, entre 55 et 75, vous verrez des mutations absolument considérables et la poussée, le développement d'un certain nombre de rubriques au détriment, naturellement - le journal n'étant pas extensible - d'autres rubriques.

C'est ce qui se passe à l'heure actuelle. Si bien que moi-même, ayant fait beaucoup de grand reportage, je suis désolé de devoir censurer. Enfin, si j'ose dire... empêcher la parution de reportages, ne pas leur donner la place qu'ils mériteraient.

Je fais partie du prix Albert Londres, qui est un prix de grand reportage. Les grands reporters sont de moins en moins nombreux dans la presse écrite, nous le constatons. Pour les raisons que je viens de vous citer - il y en a peut-être d'autres - mais enfin, pour les raisons que je viens de dire."

"Vous pensez que le grand reporter doit obligatoirement s'expatrier ?"

"Non. Pas du tout. Vous avez tout à fait raison. On peut très bien faire du grand reportage... votre question est très juste... mais là aussi, il y a une modification du grand reportage.

Le grand reportage, pour beaucoup de gens - et pour moi-même, tout à l'heure, dans ma première réponse - doit

se dérouler "ailleurs", à l'étranger, hors de France. Or, c'est idiot. Le grand reportage, en effet, existe en France. Et quand nous faisons une série comme celle sur "Les français sont comme ça", qui comprend soixante articles - ce qui ne s'est jamais fait dans la presse : soixante articles en une année, ça ne s'était jamais fait dans la presse française - et bien, ce jour là, nous faisons du grand reportage.

D'ailleurs, "grand reportage" c'est un mot qui ne veut pas dire grand chose. Il y a le bon reportage, ou le mauvais reportage. "Grand reportage" est un mot qui date, et qui impliquait l'idée d'éloignement.

Dans certains journaux, les grands reporters ne veulent aller que loin. Si on leur propose un reportage à cinquante kilomètres de Paris, ils font la fine bouche. Alors que ça peut être un grand reportage si c'est un grand sujet, traité par un grand journaliste. Le mot "grand" ne doit être appliqué qu'à des qualités d'écriture, d'intelligence. Et non pas à des distances. La distance n'a rien à voir avec ce qui est "grand".

- "Justement, on a reproché aux grands reporters d'être le plus souvent des littéraires..."

" C'est vrai..."

- "Dès gens qui avaient rarement recours à l'analyse. Qui donnaient à voir et rarement à penser..."

"C'est certainement exact, parce que l'école du reportage, vivait à travers une idée qu'on se faisait. A travers Albert Londres, si vous voulez, Kessel, bien entendu, Bodard aussi... Donc, des hommes qui sont des descriptifs. Qui ne sont pas des analystes et qui dépeignent beaucoup plus des personnages qu'une situation économique, par exemple.

C'est vrai. Mais c'est un problème d'école. Un problème, même, de génération.

Je suis d'une génération intermédiaire. Nous nous occupons un petit peu de tout. C'est à dire de la description et de l'économie.

Et puis les jeunes qui arrivent s'occuperont certainement beaucoup plus des problèmes d'économie que des problèmes de description. On fera moins de littérature. On fait moins de couchers de soleil. Parce que, la vie s'est modifiée.

Lorsqu'on allait à Annam, enfin, au Tonkin, en Chine... je ne sais pas moi, à Madagascar il y a ... en 1935, mettons, bien entendu, on parlait beaucoup moins des usines, des problèmes économiques, des problèmes sociaux, comme on le fait maintenant. Parce que les cadres de vie étaient différents.

Donc, il ne s'agit pas de critiquer ce qui se faisait avant nous. Simplement, on ne pouvait pas faire en 1935 ce que l'on fait en 1975. Les problèmes ne sont pas du tout les mêmes. Le monde était dominé par quelques nations. Et vous retrouviez, par exemple, à travers l'Empire anglais et l'Empire français notamment, des structures et des problèmes qui étaient pratiquement identiques. Et qui n'étaient pas des problèmes d'industrialisation. Au contraire. Ce n'était sûrement pas des problèmes d'industries.

Donc, on faisait de la peinture. On faisait des couchers et des levers de soleil. Et des aventures humaines, à travers l'insécurité qui régnait...

Non, c'est un problème de vérité. Chaque époque a sa vérité."

- "Les journaux vont-ils avoir plus recours aux agences ?"

"Non, non, non. J'ai dit que ça ne coûtait pas cher. Au contraire. J'ai dit que ça ne coûtait pas plus cher d'envoyer quelqu'un à Madagascar, pratiquement, qu'à Berlin ou à Nice. Enfin, c'est à peu près les mêmes problèmes puisque nous avons des contrats avec "Air-France", avec les compagnies aériennes. Alors, le voyage est un voyage payé en publicité. reste la vie quotidienne. C'est à

peu près partout la même. C'est cher, mais c'est partout pareil. Non, ce n'est pas cela. Nous n'avons pas recours à des agences. Nous avons ici des grands reporters: Eugène Mannoni, par exemple est au Portugal; Josco était à Djibouti.

C'est un problème, aussi, de place à l'intérieur du journal. Je n'ai pas assez de place pour passer tous les textes que j'ai."

- "N'y-a-t-il pas un glissement qui s'opère ? Vers l'hebdomadaire, notamment ..."

"Si, vers l'hebdomadaire. Encore que les hebdomadaires aient des grands reporters, mais pas tellement. Ils reprennent plutôt. ils font du re-writting plus que du grand reportage. Il me semble.

Enfin, ils ont des grands reporters, c'est vrai. Ils avaient des grands reporters.

D'un autre côté - je ne dis pas que les grands sujets manquent - ... Bon, pour la France, le grand reportage a perdu beaucoup avec la fin de la guerre du Vietnam. Ou tout au moins le jour où la guerre du Vietnam a cessé d'être une guerre franco-viêt-minh pour devenir une guerre américano-viêt-minh. A ce moment là, beaucoup de grands reporters français ont perdu un terrain de chasse, un terrain de bataille.

Je peux en parler puisque je suis allé cinq fois au Viet-Nam, comme journaliste et comme reporter - je ne dis pas grand reporter - mais comme journaliste. Bien, après, je n'y suis plus allé quand les américains ont pris la relève. Ça intéresse moins la population. Je ne suis jamais allé en Suisse. Je ne suis jamais allé en Belgique... je ne dis pas qu'il n'y a pas en Suisse ou en Belgique de sujets intéressants. Par contre, je suis allé souvent en Israël. Pourquoi ? Parce que ce sont des pays plus chauds :

Lorsque tout sera planifié. Lorsque tout sera réduit à la même échelle. Lorsque tout sera en équilibre... le grand reporter perdra aussi une partie de ses lettres de noblesse.

Parce que le grand reporter était fatalement un homme un peu casse-cou, en voyant en image d'Epinal..."

- "Ça fait partie du mythe...!"

"Un homme qui part, qui a des aventures, qui a toujours son passeport dans la poche. Et même pas de passeport. Le côté XIX ème siècle du personnage a disparu."

- "Pour nous résumer, est ce que le grand reportage aura encore cours ?" Tout au moins dans le quotidien."

125

"Il aura cours, oui, mais tout à fait modifié. Et je reviens à votre observation très juste: lorsque nous faisons une série comme " Les français sont comme ça", qui aura couvert tant de place dans le journal, qui aura, en profondeur, enquêté à l'intérieur de la France et qui aura examiné, expliqué les français : c'est du grand reportage.

Je pense que ce qui est un peu mort, c'est l'image d'Epinal. Ça, oui."

-"De toutes façons, on fera plus court ?"

"De toutes façons, vous savez, je pense qu'on y sera condamné. Pourquoi ? Parce que la radio, la télévision, le mode de vie dans lequel nous sommes entrés, que nous supportons, que nous subissons, imposent des articles courts.

Les gens n'ont plus le temps de lire des grandes choses. Il y a beaucoup plus de gens, peut-être, qui lisent, mais leur temps est de plus en plus mesuré. On lit dans des conditions inconfortables: dans le métro, chez soi... il y a des gens qui lisent en téléphonant, il y a des gens qui lisent en écoutant la radio, il y a des gens qui lisent en regardant la télévision; il y a des gens qui lisent en entretenant une conversation familiale... Tout

ça ne paraît contradictoire qu'en apparence. Cela devrait l'être, mais ça ne l'est pas.

Alors, on lit très mal, actuellement, et on a intérêt à faire court."

Paris, le 13. 3.1975.

CHAPITRE-III

CHAPITRE III

Introduction avec Max Olivier LACAMP

- LE REPORTER

- LE GRAND REPORTER

- L'ENVOYE SPECIAL

Le permanent

- LE CORRESPONDANT DE GUERRE

Le spécialiste.

Le grand reporter d'agence.

Le free - lance

- TABLEAUX

Place du grand reporter dans le quotidien.

Les parisiens.

Les provinciaux.

Le devenir des grands reporters.

229

"Statutairement, hiérarchiquement parlant, "être arrivé", dans le métier, c'est être grand reporter".

Un localier de la "Nouvelle République" qui s'exprimait en ces termes sur les ondes de Radio France se vit taxer par Max Olivier Lacamp d'un trop grand pessimisme.

Max Olivier Lacamp le consola, lui expliquant que -malgré sa condition de localier- il restait tout de même "plus libre que n'importe quel directeur d'une agence du Crédit Lyonnais ou de la Société Générale". ("Notez bien qu'il n'y a rien de déshonorant dans la vie").

Et puis après tout, le grand reporter aussi doit taper ses propres papiers à la machine. Avec la même application aux relents bureaucratiques.

Jean Louis Bory qui participait à l'émission applaudît à la tirade de Max Olivier Lacamp, arguant que l'on peut toujours trouver "un façon extrêmement intéressante" de raconter comment l'on a pris un verre avec les sapeurs pompiers.

"Il restera toujours cette notion de partage qui est l'essence même du journalisme et qui est" - c'est son avis - "exaltante".

Le localier de Tours ne s'en fut pas rasséréner. Il se sentait encore plus complexé... et encore plus provincial.

190

Qu'est ce qu'un grand reporter ? Il est temps d'esquisser une définition. De prononcer, peut être, quelques excommunications. Il est temps de faire apparaître clairement les caractères du personnage, pour le mieux critiquer. Mais d'abord, il importe d'établir un distinguo entre le reporter, le grand reporter, l'envoyé spécial et le correspondant de guerre. Christian Rudel l'affirme "à certains moments, dans la mythologie du lecteur, ils ont tendance à se rejoindre".

Le reporter

Le Petit Robert confirme. Le mot -nom masculin- provient du verbe anglais "to report" : relater.

Le reporter est donc un journaliste de contact; "un localier qui sait écrire" précise André Farine.

Il rapporte à toute heure du jour ou de la nuit la vie de sa locale. Confronté à l'événement, il se pose les cinq "W" (Who? Where? When? What? Why?). Il soulève la pierre qui dissimule la fourmilière. Et l'on voit les fourmis.

Le reporter rentre tous les soirs chez lui.

le grand reporter

On en arrive au grand reporter avec cette citation de Jean Lacouture : "Je crois que la diversité de l'abord est une bonne école d'intelligence et d'intuition. Je crois qu'on use très vite sa force de sympathie, donc de compréhension à faire les mêmes choses, à voir les mêmes gens. Je crois qu'on se réoxygène, qu'on se ranime et qu'on se rouvre aux autres en changeant d'horizon. La différenciation des contacts est une gymnastique très saine et très bonne pour ce métier de contact avec les autres, et de découverte des autres, et de transmission des autres, et de défense des autres qu'est la journalisme." (1)

Autrement dit, et par André Farine, le localier éprouve parfois l'envie de sortir. "Pour faire éclater son horizon".

De cette sensation de routine provient sans doute l'aspiration du localier vers le grand reportage. Le moment d'analyser un pareil sentiment n'est pas venu. Mettons, pour rester dans cette structure, que le grand reporter puisse -plus que tout autre- éviter l'ankylose. Mettons que le voyage favorise la diversification des contacts. Et il y aide sans doute. Parce que "passer sa vie depuis l'âge de vingt ans à demander au ministre des Finances s'il fera ou non la dévaluation n'est pas une activité très créatrice. Par contre, savoir aussi bien aborder

(1) Jean Lacouture, Un sang d'encre, page 45 et 59 (Stock, Evreux 1974)

l'huisnier du ministre des Finances qu'un felddayin palestinien, qu'une paysanne auvergnate au champion de ping-pong chinois, vous donne, sur les autres, sur vos contemporains, une vue plus saine, plus positive".

Jules Clauwaert et Christian Rudel développent le même thème au cours de leur interview.

Tout cela ne fait pas une définition. A chaque fois que j'ai posé la question crûment: "qu'est ce qu'un grand reporter?" les réponses ont été embarrassées. Une mauvaise augure pour la définition à venir? On peut cependant noter quelques constantes et -pour les besoins de la démonstration- en faire des paramètres.

L'image d'Epinal en premier lieu, que tous déchirent, à une exception près, peut-être, avec la même énergie: C'est celle de l'exotisme et de ses hétéaires; celle du cocktail et du jet; celle des aventuriers à la recherche de mécènes susceptibles de subventionner leurs expéditions; c'est celle du baroudeur qui confesse à l'instar de Gide: "ce que j'allais chercher dans le désert, c'était ma soif". Autant de conceptions qui trouvent pourtant leurs racines dans l'histoire du genre. Les journalistes interviewés affirment en coeur que le terme de grand reportage a été trop galvaudé. Et on doit reconnaître que le passé hypothèque lourdement le présent. Il faut bien adopter un vocable, et celui de grand reporter reste chargé dans l'esprit des lecteurs, dans l'esprit des professionnels aussi,

de toutes ces connotations. Alors, il faudra se résoudre à changer le vocable... à l'oublier peut-être?

Nous n'en sommes pas là.

Henri Amouroux et Jules Clauwaert, avec les autres, le constatent : le mot date. Il impliquait l'idée d'éloignement, de voyage. "Or la distance n'a rien à voir avec ce qui est grand". Jusqu'à nouvelle définition, on peut pourtant distinguer le grand reportage (et les grands sujets) du reportage "tout court" -comme dit Jules Clauwaert- = celui de la locale.

Pour prendre le problème sous un autre angle : tous s'accordent à ne vouloir établir de distinction qu'entre le bon et le mauvais reportage. Et tous tombent d'accord sur les critères de qualité. Qualité d'écriture. Qualité de la connaissance, de l'approfondissement du sujet : "On ne peut pas faire de grand reportage si on n'a pas certaines hypothèses, certains présupposés - vrais ou faux - peu importe. C'est l'expérience qui vérifie" (Christian Rudel).

Qualité du regard enfin.

Je préfère par dessus tout la définition de André Farine : "C'est quelqu'un qui retrouve la vie".

Les exemples du film tourné sur l'autoroute ou de la façon de traiter le problème du ramassage scolaire donnés par André Farine et Jules Clauwaert illustrent parfaitement le fait que le grand reporter et le reporter procèdent de la même démarche. En d'autres termes : Le grand reporter est un reporter. C'est donc le produit fini qu'il faut juger.

De quel côté se situe la qualité ?

N'est ce pas là déjà une ébauche de définition ?

Pour compléter le portrait, Jules Clauwaert souligne le caractère volontariste du grand reporter. "Bagarreur", dit Christian Rudel. "Curieux", dit André Carton.

Le grand reporter ne doit peut-être plus apparaître comme un privilégié. C'est une cause entendue. Dans les faits, au sein des rédactions, il est encore considéré comme un aristocrate, un "gradé", "un état dans l'état".

Pas question de pointer, pour lui. Ou, plus exactement parce que le métier n'a rien à voir avec celui de fonctionnaire ("Notez qu'il n'y a rien de déshonorant dans la vie"), le grand reporter n'est pas tenu à une fréquentation régulière du journal. C'est déjà un avantage.

Ensuite, il choisit ses sujets. Encore qu'ici les expériences divergent selon les journaux et la personnalité du grand reporter. Il fait encore figure de privilégié en court-circuitant les intermédiaires; en se plaçant en amont de l'information, là où sont collectés les items. "Le grand reporter serait une espèce de sociologue ou d'ethnologue sans compétence particulière" (André Farine)

On le voit, les statuts du grand reporter relèvent plus du droit coutumier que de la convention collective.

Le grand reporter reçoit directement ses ordres du rédacteur en chef, sans passer par les chefs de service. (Même si quelquefois ces derniers proposent un sujet ou formulent une demande). Tous sont d'accord sur ce point. Allez trouver dans les textes une ligne, une allusion à ce sujet...

Au niveau de la grille des salaires, il apparaît comme étant un reporter surqualifié.

Pas d'autres originalités au regard de la loi si ce n'est, à l'article 29 de la convention collective nationale, sous l'intitulé : "assurances pour risques exceptionnels" l'évocation du journaliste en mission périlleuse; mais jamais on ne trouve mentionné le nom de grand reporter.

Les paramètres, déjà, se multiplient. Retenons le voyage et les grands sujets; la qualité, les qualités; la notion de notoriété, de personnalité et de compétence.

Soulignons pour terminer le fait que la presse française - au contraire de la presse anglaise ou américaine, par exemple - est la seule à établir une distinction entre ses reporters et ses grands reporters. Un distinguo qui n'est décidément pas évident. On serait tenté de vouloir l'ignorer.

l'envoyé spécial

On n'est pas envoyé spécial par titre. Il se trouve que, bien souvent, les journalistes envoyés sur un événement ponctuel soient des grands reporters. Il s'agit là surtout d'une publicité du journal pour lui-même; de journal qui souligne avec

une certaine emphase qu'il a pris la peine (et les moyens) d'envoyer un de ses rédacteurs sur place.

le permanent

Il est rarement grand reporter. "Par définition, il est là bas, très loin, mais il peut faire du chien écrasé à Tahiti ou à Djakarta, ce n'est jamais faire du grand reportage." (Christian Rudel)

Leur seul point de rencontre serait peut-être l'étendue de leur territoire, de leur domaine d'activité.

le correspondant de guerre

Il est grand reporter la plupart du temps parce que son travail implique - aux yeux de son employeur - des responsabilités et une rémunération supérieures. Pas de règle ici non plus.

Après la seconde guerre mondiale, les grands reporters en veine de sujets se sont tournés vers les conflits. La confusion vient de là. Dien Ben Phu leur a porté un coup fatal.

Ils ont contribué dans une large mesure à peindre l'image du baroudeur mi-soldat, mi-James Bond. André Lebon prétend que "les bidasses ça aime trois choses : les filles, les reporters et les chiens." (André Lebon "L'Asiate", page 29) Albin Michel - Paris 1963)

Ils sont les premiers à bénéficier de l'article 29, sur les "assurances pour risques exceptionnels".

Les spécialistes de la presse juridique, de la presse parlementaire ou présidentielle portent parfois le titre de grand reporter. Au regard de la définition historique, il s'agirait là d'un abus de langage. En matière de journalisme parlementaire, à en croire Thierry Pfister, le seul parfum exotique à revendiquer serait celui de la jungle du Palais Bourbon; les seuls voyages seraient dûs aux meetings en province.

Le grand reporter d'agence jouit à peu près des mêmes prérogatives que son alter ego du quotidien. On enregistre une nette tendance à la disparition de cette catégorie. L'A.F.P, déjà, n'en emploie plus sous ce titre.

Dans l'hebdomadaire, ils sont également peu nombreux. Des papiers comme celui de Christian d'Epenoux, illustré par Michel Laurent, sur les maquisards du F.L.E sont particulièrement rares. (1)

Ces deux reporters ont vécu plusieurs jours sur les hauteurs d'Asmara au contact des "rebelles"; dans les mêmes conditions pénibles; effectuant les mêmes marches forcées sous un même soleil de plomb.

Ils en ont ramené un article que l'Express a appelé ... document. Un camouflet pour le grand reportage! Document faisait plus vrai.

(1) "Ils tiennent les clefs de la Mer Rouge" - l'Express" du 3 au 9 Février 1975 N°1237 pages 72 et sq.

Souvent l'hebdomadaire préfère l'enquête, l'analyse. Mais ceci sort du cadre de notre travail.

Le free lance : est un journaliste indépendant

France-Soir du samedi 12 avril 1975 dernière heure
page 1

"Au coeur de la bataille de Saïgon" par Maurice Josco

Avec une certaine emphase (photo à l'appui et signature encadrée), France-Soir souligne qu'il s'est donné la peine d'envoyer l'un de ses reporters à Saïgon. Il a été l'un des seuls journaux à couvrir sur place l'événement.

France-Soir

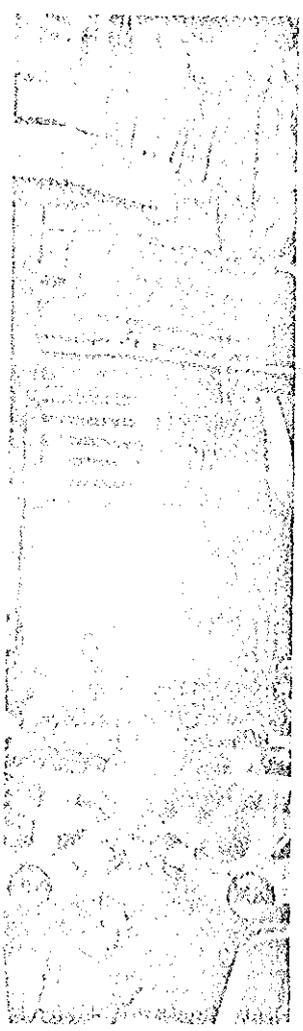
PARIS-PRESSE

SAMEDI 12 AVRIL 1975

FRANCE-SOIR - 103, RUE REAUMUR
75060 PARIS-CEDEX 02 - TEL. : 506-28-00

AU CŒUR DE LA BATAILLE POUR SAIGON

Une da pour S



Rue Didouche-Mourad (ex-ve A

(De notre

Notre envoyé spécial, Maurice JOSCO, nous câble :

Pour la deuxième journée consécutive, les forces sud-vietnamiennes sont parvenues jeudi à repousser une attaque des troupes communistes contre Xuan Loc. Ce chef-lieu de la province de Long Binh, à 70 km au nord-est de Saigon, est le dernier obstacle à l'avance des Nord-Vietnamiens et des Viet-congs sur la route de la capitale. Le président Thieu a donné l'ordre à ses commandants de défendre la ville coûte que coûte et, pour la première fois depuis leur déroute

des semaines précédentes, les gouvernements ont su faire front à l'ennemi. Notre envoyé spécial Maurice Josco a assisté à l'un des engagements qui ont eu lieu hier sur la R.N.1, quelque part entre Saigon et Xuan Loc.

AU CAMBODGE, les Khmers rouges ont réussi hier à ouvrir une brèche dans les défenses gouvernementales et sont parvenus à 3 km 500 environ de l'aérodrome de Phnom-Penh.

Sur la Nationale n° 1 entre Xuan Loc et Saigon, vendredi.

« Vous ne pouvez pas vous rendre à Xuan Loc aujourd'hui, les combats font rage au cœur de la ville. Les forces sud-vietnamiennes repoussent les assaillants qui offrent une farouche résistance. » Telles sont les paroles peu engageantes que j'avais entendues hier dans les bureaux du service de la guerre psychologique où les reporters obtiennent les saut-conduits leur permettant de se rendre sur le théâtre des opérations militaires.

Je n'ai pas pu me rendre jusqu'à Xuan Loc. J'ai même bien failli ne jamais revenir à Saigon... et c'est à l'issue d'une folle équipée effectuée dans la plus grande confusion, au milieu des pelats d'obus de canons et de mortiers, dans un labyrinthe de barrières d'épaves et de barbelés tendus à la hâte un peu partout sur la route, et emmêlé de surcroît dans la foule des gens affolés fumant un touc si la zone des combats.

Il n'est pas besoin de parcourir un long chemin pour rencontrer l'aveugnement. La guerre est là, toute nue, sur la R.N.1, à une cinquantaine de kilomètres de la capitale. Des pancartes de fumée s'élèvent un peu partout de chaque côté de la route, soulèvés par les charnellets d'obus qui s'épandent. Des hélicoptères volevolent. Je dépasse une grande base

militaire installée dans une clairière sur le bord de la route. Un soldat en armes a été placé de faction tous les dix mètres. Mais, à l'intérieur de la base, les soldats font la sieste sur leurs blindés... Quelques centaines de mètres plus loin à peine, cependant, des rouleaux de barbelés ont été jetés au travers de la route. Les véhicules sont arrêtés et les sentinelles ordonnent aux conducteurs de faire demi-tour. Des débris de toutes sortes jonchent la chaussée, comme si un typhon venait de s'abattre dans la région. Des colonnes de réfugiés commencent à apparaître sur les bas-côtés de la route, mais les gens sont, eux aussi, bloqués devant les barbelés.

Des paysans imperturbables

Trois ramons bandés de soldats s'ébranlent en direction du nord. Je les suis. Ils me font le signe V à une dizaine de mètres en soulevant trois kilomètres plus loin, ils sautent des véhicules et s'enfoncent en colonnes dans la forêt. Pour donner la chasse à quel ennemi ? Rien de suspect n'apparaît à l'horizon, si ce n'est le pétillement de fumée provoquée par chaque explosion d'obus. Les soldats scrutent l'horizon, ils ont l'impression dans les sous-bois et à travers les branches, au milieu des paysans crottés de leur traditionnelle chemise conique qui continuent, imperturbables, à bêcher la terre.

J'abandonne les soldats à leur opération de ratissage et reprend la route de Xuan Loc qui doit se cacher au creux des vallonnements, à une quinzaine de kilomètres de là. Voici un gros village, dont les habitants sont tous sortis de leurs maisons. Ils se sont amassés sur le bord de la route, discutent entre eux avec animation. Faut-il se sauver ou non ? Beaucoup ont déjà pris leur décision. Xuan Loc n'est plus qu'à une dizaine de kilomètres à peine. La foule des villageois fuyant devant les bombardements a, cette fois, submergé la route.

L'armée sud-vietnamienne, instruite par ses récentes déconvenues, fait tout ce qui est en son pouvoir pour ne pas se laisser engluer dans la masse des réfugiés lancés sur les routes. Les fugitifs sont, cette fois, canalisés, partagés en petits groupes, dans la mesure du possible. Les barrages mis en place s'entrouvrent à tour de rôle pour offrir le passage à la foule. C'est alors la ruée. La course éperdue jusqu'au barrage suivant où commence une nouvelle longue attente.

Le temps que l'on écarte les barbelés pour laisser le passage à ma voiture, je demande à un officier si Xuan Loc est tombée aux mains des troupes communistes.

« Non, Xuan Loc tient toujours et tient ferme, m'affirme-t-il. Les Viet-congs ont échoué dans toutes leurs tentatives pour s'emparer de la

(SUITE PAGE 6)

EN gagnant Constantine et un mediene devaient poursuivre un salon feutré du Palais comme « possible » les avait algérien avait accompagné (de la capitale) d'une usine ir

Les voit donc ces deux chefs d'Etat, dont le premier représente un Etat très ancien et le second une nation longtemps assoupie et qui, aujourd'hui, explore de jeunesse, se regardant l'un l'autre « au fond des yeux » et cherchant ensemble à bâtir une certaine idée des rapports franco-algériens. Nul

CHAPITRE III

IIe PARTIE - TABLEAUX

Les journalistes professionnels sont les premiers à sacrifier au mythe du grand reporter, à se cantonner dans sa stricte observance. Je n'en donnerai qu'un exemple. Pour son émission "Apostrophes", Bernard Pivot avait invité Marc Paillet, Claude Boris, Escarpit, Claude Bellanger, Jean François Chauvel, Jean François Kahn. Le thème de l'émission était: le journalisme. Chose rare, voire rarissime à la télévision. On n'y parla que de grand reportage, entretenant le mythe chez le téléspectateur.

Il existe des grands reporters, c'est vrai. Et leur emploi du temps rejoint parfois le mythe. Il en est qui prennent des risques. Il en est qui en meurent. (J'ai conservé volontairement l'exemple de la mort de Puissesseau) Paul Léandri, Michel Laurent l'ont rappelé récemment au public. Leur métier est dur. Quand on demande à René Mauriés quel a été le tournant le plus difficile dans sa carrière, il répond avec cette grandiloquence bien méridionale: "Celui de ma rue, à chacun de mes reportages".

Ceci précisé, les grands reporters ne sont pas légion. Un journaliste sur cent, à peu près, est grand reporter. (dans le cadre du quotidien, toujours, bien sûr).

"Peu d'Albert Londres, de Docteur Watson ou de Cartier Bresson donc, mais essentiellement un corps de professionnels et de techniciens sédentaires obéissant à des règles et à une déontologie plutôt strictes". (1)

Le journaliste débutant peut bien rêver devant ces vers de Lanza Del Vasto cités par Mauriés.

"J'ai ma maison dans le vent sans mémoire,
J'ai mon savoir dans les livres du vent,
Comme la mer, j'ai dans le vent ma gloire,
Comme le vent, j'ai ma fin dans le vent". (2)

ses espoirs d'accéder au mythe risquent fort d'être découragés.

Avant d'étudier les tableaux, on peut mettre en doute l'affirmation de Claude Bourjois qui prétend que le nombre de grand reporter ne diminue pas de manière sensible. Le phénomène n'est certainement pas imputable à la seule concurrence des agences, mais la plupart des quotidiens ne remplacent pas leurs grands reporters lorsque ceux-ci prennent le chemin de la retraite.

(1) (Marc Paillet "Le journalisme", page 34 Denoël, Mayenne - 1974)

(2) (René Mauriés "Le Cap de la Gitane", page 214 Fayard - Ligugé/Vienne - 1974)

J'ai donc envoyé à tous les quotidiens dont le tirage dépasse 100 000 exemplaires une circulaire leur demandant de bien vouloir me préciser s'ils employaient des grands reporters; et dans l'affirmative, en quelle quantité. (4 demandes sur un total de 33 sont restées sans réponse).

Sur les quelques autres titres dont le tirage n'atteignait pas le plafond des 100 000, aucun ne comptait de grands reporters. La plupart disent utiliser par contre les services d'agences. En outre, les journaux qui plafonnent à 100 000 exemplaires sont les premiers à ne pas compter de grands reporters.

D'où cette première constatation que les journaux à gros tirage, donc - à priori - à budget plus important, sont les premiers à se permettre l'entretien d'une équipe de grands reporters.

Quelques gros tirages, enfin, n'abritent pas de grands reporters. Ceci ne signifie aucunement que ces journaux n'envoient pas, lorsque l'occasion se présente, leurs propres envoyés spéciaux couvrir l'événement. Ils n'ont pas simplement, de grands reporters par titre.

C'est le cas du "Monde" dont l'organisation de la rédaction est surtout caractérisée par l'existence de nombreuses rubriques spécialisées dont les collaborateurs sont à la fois commentateurs et reporters. C'est le cas de "La Croix - L'événement". C'est celui encore de "L'Alsace" et de "Ouest-France" dont les locaux au siège ou dans les rédactions détachées sortent régulièrement.

Les parisiens

L'Aurore	Pierre Dumas Jacques Lesinge Francis Puyalte Dominique Jamet
La Croix l'Evénement	Aucun
Les Echos	Aucun
L'Equipe	5 grands reporters
Le Figaro	Pierre Bois Pierre Pouget Thierry Desjardins Huguette Debaisieux François Mennelet Pierre Macaigne Max Olivier Lacamp Nicolas Chatelain J.J. Leblond Serge Bromberger

France Soir	Eugène Mannoni Maurice Josco Edmond Bergheaud Patrick Mahe Patrick Miller Roger Colombani
L'Humanité	Aucun
Libération	Aucun
Le Monde	Jean Claude Guillebaud Maurice Denuzière
Le Parisien Libéré	Pas de réponse
Le Quotidien de Paris	Aucun

Les provinciaux

L'Alsace	Aucun
Centre Presse	Aucun
Le Courrier de l'Ouest	Pas de réponse
Le Dauphiné Libéré	5 grands reporters
La Dépêche du Midi	René Mauriés
Les dernières Nouvelles d'Alsace	Aucun
L'Est Républicain	Georges Dirand Jò Dieudonné Charles Laprèvote Lionel Raux Louis Chalais Claude Lévy Jean Pierre Zehnder Jean Marie Colin
Midi Libre	Aucun

La Montagne	Pas de réponse
Centre Presse	Aucun
Nice Matin	5 grands reporters
Nord Eclair	8 grands reporters
Nord Matin	Pas de réponse
La Nouvelle République du Centre Ouest	2 grands reporters
Ouest France	Jean Dominique Boucher
Paris Normandie	Aucun
Le Progrès de Lyon	Bernard Frangin Bernard Gaudez Pierre Merindol
Le Provençal	Pas de réponse

13.

Le Républicain Lorrain	Jacques Gandebeuf Jean Marie Trimbour Gérard Feneon
Sud-Ouest	Pierre Veilletet Georges R.A.S.
Le Télégramme	Aucun
L'Union	Hubert Claisse Pierre Ragond Daniel Pellus Maurice Saleck Richard Foy Jean Claude Leroy
La Voix du Nord	José Hanu Jean Hautefeuille Christian Isabel

Les services de grands reporters de l'Union, ceux de l'Est Républicain, de Nord Eclair, sont fournis.

Cela ne signifie pas que ces deux journaux consacrent au grand reportage une place particulièrement importante.

Bon nombre de ces grands reporters appartiennent en effet à la locale. Ils ont souvent obtenus ce titre parce que celui de chef de service était déjà pris et que leurs rémunérations dépassaient l'indice du reporter.

Les correspondants parisiens des quotidiens de province sont également, dans beaucoup de titres, grands reporters.

La seconde série de tableaux, dressée à partir d'un dossier du C.E.R.E.Q. (Centre d'Etudes et de Recherches sur les Qualifications) de Juin 1974 (dossier n° 9) montre quelle est la place occupée par les jeunes journalistes sortant d'une école ou d'un centre professionnel dans les rangs des grands reporters.

(Page 37)

Répartition parmi les emplois

Proportion de nouveaux titulaires ayant suivi une formation spécialisée de journaliste dans les différents emplois.
(Ces chiffres s'appliquent à la période 1964-71)

Grands reporters (pour mémoire)	0 %
Secrétaire de rédaction	24 %
Sécrétaires d'édition	54 %

La comparaison avec les postes de secrétariat se passe de commentaires.

Ceci n'est plus vrai. Et ne l'était d'ailleurs pas à l'époque considérée.

(Page 48)

Répartition des nouveaux titulaires de la carte 1964-71
par type de presse et d'emploi

Grands
Reporters

	effectifs	%
Quotidiens parisiens	0	-
Quotidiens régionaux et départementaux	1	50 %
Hebdomadaires parisiens	1	50 %
Périodiques	0	-

	effectifs	%
Hebdomadaires de province	0	-
Presse étrangère écrite	0	-
Agence (et édition)	0	-
Radio, T.V. Presse filmée	0	-
Non précisé	0	-

Total des effectifs : 2

(Page 68 tableau XXX)

Répartition en pourcentage des hommes et des femmes dans leurs différents types d'emplois.

Pourcentage de femmes dans l'ensemble des effectifs 1964-71

Emploi	Nouveaux titulaires 1964-71		Effectifs 1964-71 Femmes
	Hommes	Femmes	
Grand reporter	100	-	6

Deux nouveaux titulaires seulement étaient grands reporters, et pas une femme, donc (100 % d'hommes et 0 % de femmes)

Ces chiffres tendraient à confirmer cette impression que la relève n'est pas assurée.

CHAPITRE IV

CHAPITRE IV

EXOTISME :

TOUS LES HILTONS SE RESSEMBLENT...

INTEMPORALITE :

UN ORDRE DE MOINS EN MOINS GENERAL...

CONDITIONS DE TRAVAIL :

A PIED, A CHEVAL..., ET EN AVION...

COMPETENCE UNIVERSELLE :

"JE VOIS, JE SAIS, JE CROIS,... JE SUIS DESABUSANT..."

EXOTISME :

TOUS LES HILTONS DE RESSEMBLENT...

L'une des caractéristiques retenue lors de la définition du grand reportage était le voyage. L'exotisme. L'histoire du grand reportage est significative à ce propos. Tous les sujets abordés étaient des sujets lointains. Ceux qu'on appelait les " grands sujets ".

Le témoignage de Joseph Kessel joue ici un rôle particulièrement important, parce qu'il est le seul parmi les huit journalistes interviewés à avoir vécu "l'âge d'or" du genre. Et Joseph Kessel annonce comme but du grand reportage le dépaysement des gens " à une époque où les voyages par avion et la télévision n'existaient pas..." Il s'agit "selon les moyens de chacun, de faire partager aux autres la chance que l'on a de découvrir la poésie du monde".

"La poésie du monde!" Prétendre que le grand reportage a longtemps préféré le coucher de soleil à l'analyse n'est donc pas une allégation. Jean Cocteau a bel et bien refait le tour du monde en 80 jours pour les nostalgiques de Jules Verne; la presse Prouvost, la presse Lazareff ont bel et bien favorisé ce journalisme là.

Tout cela correspondait - nous l'avons dit - à l'éveil du public sur l'extérieur, sur un monde dont il ignorait tout ou quasiment.

Aujourd'hui, dit André Carton, "le dépaysement ne joue plus" et il est difficile de recréer "la couleur locale" si ce n'est dans quelques pays particulièrement riches. C'est sans doute parce que le lecteur s'est aperçu que les

négresses du folklore africain étaient très souvent rémunérées par le Syndicat d'initiative de l'endroit (lorsque vous rencontrez un vieillard en pagne, accroupi devant sa case, et que vous lui demandez la permission de prendre une photo, il rentre précipitamment chausser des souliers en cuir et passer chemise et cravate); c'est sans doute parce que l'on s'est rendu compte que les hétaires thaïlandaises, comme les jeunes vietnamiennes avaient attrapé des maladies vénériennes. L'aspect social gomme le folklore.

On ne peut plus vendre de cartes postales au moment où chacun possède un appareil photo, tout au moins dans le cadre du *Quotidien*. Le lecteur n'attend pas qu'on lui décrive l'Acropole, il l'a vu.

Les congés payés ont tué le voyage. Il a été "démystifié", "banalisé", "dépoétisé", dit Henri Amouroux. Il est devenu un produit de consommation courante. On vend de l'exotisme comme on vend tout le reste : à grand renfort de papier glacé. Aussi le journaliste "ne peut plus être un découvreur de paysages, comme cela se faisait il y a 50 ans".

Les français ont appris leur géographie sur le terrain. Ils ont collé des étiquettes sur leurs valises et ont l'impression de connaître un pays sans avoir bien souvent dépassé l'enclos de leur club. Et pourtant la vodka ne fait

pas la Russie, la corrida ne fait pas l'Espagne dans la même mesure où B.B ne fait pas la France.

L'explication d'Henri Amouroux paraît irréprochable: l'école du grand reportage a été dominée par Albert Londres, Joseph Kessel, Lucien Bodard qui sont des "descriptifs" et non des analystes; des gens "qui dépeignent beaucoup plus des personnages qu'une situation économique, par exemple". Il ne faut y voir qu'un problème d'école et de génération. "Il ne s'agit pas de critiquer ce qui se faisait avant, mais simplement on ne pouvait faire en 1935 ce qu'on fait en 1975".

On peut donc critiquer ce qu'on taxera de facilité. On ne peut par contre ignorer le fait que les grands reportages d'il y a quarante ou cinquante ans faisaient grimper sensiblement le tirage des journaux de l'époque. Je ne vois aucune rubrique qui puisse setarguer aujourd'hui d'un pareil succès. (Si ce n'est les programmes télévisés dans une proportion bien moindre).

Chaque époque a sa vérité. Les journalistes ont rejeté le voyage comme condition sine qua non du grand reportage. A la limite même céder à l'exotisme confère à la prostitution, semble dire Jules Clauwaert. Le risque est grand, il est vrai.

Il faudrait donc envisager une nouvelle formule de grand reportage, plus proche. Le projet se dessine.

INTEMPORALITE :

Un ordre de moins en moins général ...

Deuxième trait : le caractère intemporel du grand reportage. Il n'est pas évident que les gens soient passionnés. comme André Carton l'affirme, par les choses "en dehors de ce qui fait la vie. La vie concrète". Est-ce tellement sûr à une époque où le cloisonnement de la société dû à l'infinie diversité des spécialités tend à éloigner le public des questions dites d'ordre général ? Et puis, quand bien même il souhaiterait une lecture intemporelle, son temps est de plus en plus compté. L'extraordinaire développement des périodiques spécialisés qui s'étalent dans les kiosques s'emblerait plutôt prouver le contraire.

"La peinture et les aventures humaines" (Henri Amouroux) ont trouvé refuge dans le cinéma. On peut encore prétendre traiter d'un sujet dans un pays "mais pas d'un pays, ce qui est disproportionné par rapport à nos possibilités. Et même par rapport aux possibilités d'intéresser les gens" (Jules Clauwaert).

Le Figaro du jeudi 30 janvier 1975 édition de 5H, page 2

On retrouve ici le type même du grand reportage intemporel.

La Voix du Nord des lundi et dimanche 2 et 3 février

N° 9.928

"L'Ethiopie aux portes de l'enfer" par José Hanu.

Ici, le grand reportage n'est plus intemporel. Par delà l'actualité brûlante (affrontements entre les troupes éthiopienne et érythréenne) il apporte des éclairages sur le fond.

L'Éthiopie aux portes de l'enfer

Un reportage de José HANU

Le Négus était le fruit plus ou moins obligé d'un monde médiéval

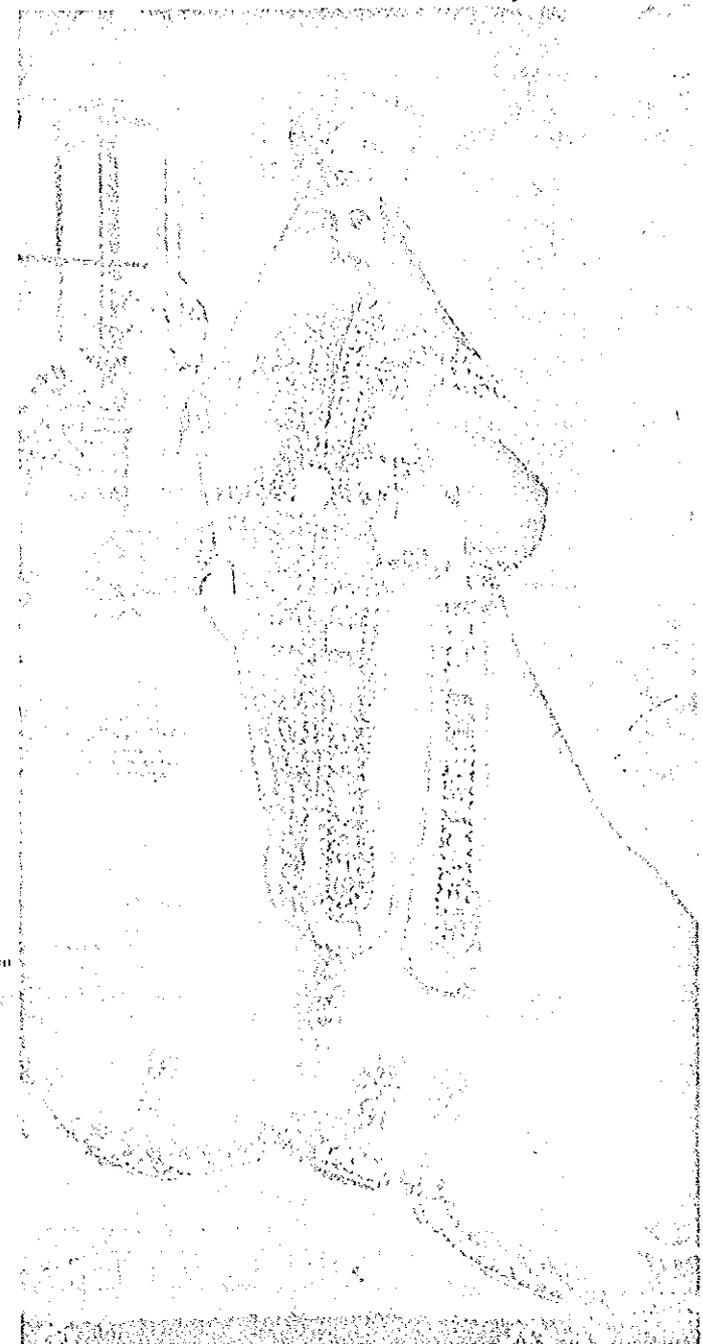
L'ETHIOPIE fut toujours une terre fascinante, mais brutale et secrète. Elle offrait aux Occidentaux éblouis les fastes modernisés de la Reine de Saba, mais elle leur cachait les meurs médiévales, et parfois sanguinaires, dont ces fastes ne nourrissaient.

Toutefois, de cet envers des choses, nul, en Europe, ne disait mot. Haïlé Sélassié, en effet, entretenait, avec une extrême vigilance, ses apparences de monarque évolué, et les faux-semblants civilisés dont

il avait masqué son palais, son entourage, ses administrations et ses villes. Aussi, seuls quelques diplomates ou quelques hommes d'affaires savaient, pour avoir pu pénétrer le pays, ce qu'étaient réellement le Négus et l'Éthiopie. Mais ils se taisaient : les diplomates selon leur habitude, les hommes d'affaires par souci de leurs intérêts.

Et d'ailleurs notre monde eût-il accepté la vérité? Souffre-douleur

(SUITE PAGE 15)



Haïlé Sélassié, roi des rois, en 1936, chef fastueux d'un empire archaïque... (Ph. Franco-Pressa.)

- Les gosses dans les « sans » et orphelinats ont reçu 2.257 colis.
- Des aînés particulièrement défavorisés, des personnes âgées vivant seules, sans descendance, ont reçu un substantiel colis de vivres : CINQ MILLE COLIS, cette année, pour ces aînés (1.000 de plus que l'an dernier).

Un très grand merci à tous les donateurs

Ils ont créé, avec l'aide de leur journal, de la joie et un bonheur réels...

NOS PRINCIPALES DEPENSES AU 31 JANVIER 1975 :

LAINAGES, LAYETTES, MI-BAS	387.498,08
JOUETS	62.360,46
PORTE-DOCUMENTS	12.870,00
LIVRES	14.949,09
BONBONS	17.844,54
CHOCOLAT	12.500,50
BISCUITS	25.773,91
COLIS DES AINES	112.800,00

646.596,58

Des dons vont encore nous parvenir. Nous en avons l'emploi. Ils apaiseront des souffrances et créeront aussi de l'espoir.

Total de la journée 2.352,80
 Total général 657.869,60

(VOIR LA LISTE DE VOS DONNS EN PAGE 2)

Asmara : les affrontements entre troupes éthiopiennes et Erythréens auraient fait des dizaines de morts

(LIRE PAGE 15)

Le Monde du jeudi 19 avril 1973 30^e année n° 8.791
page 4 dernière édition

L'exemple type du grand reportage commandé à partir d'un
événement d'actualité, mais qui la prolonge...

CONDITIONS DE TRAVAIL :

A PIED, A CHEVAL... ET EN AVION

Les notions de conditions de travail et de compétence universelle sont étroitement liées.

Réglons dès l'entrée de jeu la question des moyens de locomotion utilisés pour rallier le lieu du reportage. "On s'en allait pour des mois... avec des frais pour ainsi dire illimités..." écrit Joseph Kessel en faisant allusion aux "Marchés d'esclave". Son reportage dura six mois entre les bateaux et le dos d'un mulet. C'était réellement de la "préhistoire".

Albert Londres mettait trois bonnes semaines pour gagner les détroits d'Extrême Orient. On comprend qu'il avait tout le temps nécessaire pour s'imprégner progressivement de l'ambiance de son enquête. C'était l'époque (en 1929) où la réputation de Goulette s'affirmait après qu'il eut assuré la première liaison Paris-Tananarive en 10 jours, 8 heures et 40 minutes; puis Paris-Téhéran (4500 kilomètres) en moins de 30 heures.

"Malheureux grands reporters d'à présent! Heureux Albert Londres. Il disposait de jours, parfois de semaines alors que ceux d'aujourd'hui sont bien tenus de consulter sans trêve leur montre de poignet". (1)

(1) (Paul Basset, "L'aventure du grand reportage", page 34
Grasset - Ligugé/Vienne - 1972)

On retrouve la même nostalgie chez Henry de Monfreid dans une interview au "Quotidien de Paris". Il y parlait en ces termes de son ami Joseph Kessel : "Il fait encore du reportage, mais il prend l'avion. Il arrive dans une ville. Il descend dans un hôtel et questionne le portier, il le fait parler et puis il écrit son papier. Mais ce sont des choses artificielles. Si vous voulez étudier et donner un aperçu intéressant sur la vie de certaines tribus, qui sont peu connues, il faut y aller de sa personne; et puis c'est long. Faut pas y aller en avion". (1)

Henry de Monfreid a sans doute raison, dans l'absolu. Dans la pratique sa vision des choses est utopique. Nous y reviendrons en abordant la question du coût.

André Carton fait preuve de beaucoup plus de lucidité (peut-être parce qu'il connaît mieux le cadre du quotidien). Je lui demandais si la rapidité des moyens de locomotion représentait un avantage.

"C'est bien évident... Sur un bateau, on ne s'imprègne pas... Il n'y a que l'avion de valable, en reportage. C'est la seule chose qui compte: l'avion". Ceci est d'autant plus vrai pour les cameramen ou les photographes qui traquent le scoop.

Bien entendu, on peut encore avoir recours à des moyens préhistoriques. Pour filmer les camps de transit du P.L.F.

(1) (Le Quotidien de Paris du 16.12.74 -"La mort d'Henry de Monfreid la dernière aventure" par J.P. Quenec'h dernière page)

et du F.l.é à Asmara, Keren et Agondat, deux reporters de "Satellite" (L'émission télévisée de J.F. Chauvel, sur Antenne 2) : Armand Hamelin et Serge Ionis durent parcourir 900 kilomètres à pied et à dos de chameau.

Les exemples sont nombreux mais l'image idyllique s'estompe quand Claude Bourjois déclare qu'il devient difficile, l'âge venant, de s'en aller à 10 000 kilomètres, de vivre "dans des conditions climatiques délicates".

Venons en à la préparation du reportage avec André Carton, encore, qui prétend que le "grand reporter doit devenir un habitant du pays à visiter avant d'y avoir jamais mis les pieds" (1)

"En principe, un grand reporter peut fournir un meilleur travail (aujourd'hui). Il dispose de moyens bien supérieurs. Il ne faut pas oublier que, dans le temps, tout ce qui était renseignements, documentation, était extrêmement difficile à rassembler".

C'est certain, avec ce risque, cependant, d'emporter dans ses bagages trop d'idées préconçues; avec le risque d'avoir par avance trop compris et pas assez constaté.

"Le reportage, c'est dangereux" (également) parce qu'on "fréquente les gens, on se mêle à eux, et quand on les a vus, on ne pense plus tout à fait de la même façon. En un sens, ils déteignent sur vous..." (2)

(1)(Interview à Lille le 14.12.74)

(2) (Jean Lacouture "Un sang d'encre" page 133, Stock - Ligugé - 1974)

Il appartient à chaque reporter de savoir se libérer du monde des responsables, des officiels, comme le prône justement Jules Clauwaert. Cependant s'il est juste que l'"on ne fait pas de grand reportage lorsque l'on a été invité" (1) il faut bien passer par les services d'une ambassade lorsque l'on ne pratique pas la langue du pays. Quoi qu'il en soit, il faut apprendre avant pour éviter de poser des questions déplacées ou "idiotes" (Jules Clauwaert).

Sur le terrain, la démarche du grand reporter est soeur de celle du reporter, c'est maintenant un postulat. Simplement, le grand reporter doit savoir parler à Dupont aussi bien qu'à Mao, "fumer le cigare" aussi bien que "casser la croûte" (Jules Clauwaert) alors que le reporter sera peut-être plus à son aise au contact de Dupont. Les difficultés de transmissions, de communications compliquent aussi la tâche du grand reporter. Si les bus ne passent pas toutes les heures dans les villages de la périphérie de Roubaix, il est de fortes chances pour que le service soit encore moins régulier entre Abidjan et Dalod Agboville! Ce n'est pas là toutefois que nous trouverons la véritable originalité du grand reportage.

(1) Interview de José Hanu, Lille, le 21.11.74)

Compétence universelle

"Je vois, je sais, je crois... je suis désabusant"

Une objection relative au champ d'action du grand reportage revient souvent dans la bouche de ses détracteurs. Ils lui reprochent sa compétence universelle ou, plus exactement, la prétention qu'il semble avoir d'être compétent dans tous les domaines. La remarque est fondée au regard de toutes les erreurs publiées au cours de l'histoire du grand reportage. On peut aussi la réfuter : ceci mérite éclaircissements.

Les erreurs d'abord.

Un localier se plaignait récemment de la multiplication des rectificatifs dans son édition. "Tout le monde, de nos jours, intervient pour en passer un ... On ne pourra bientôt plus rien écrire, à ce train là!" Sans aucun doute, si l'on continue à publier des informations inexactes ou tronquées.

"On en arrive à une époque - dit André Farine - ou ce sera un argument de taille que de prétendre ne pas raconter d'histoires". Voilà qui est sévère pour le passé! Il est juste néanmoins que les Papous n'ont jamais exigé de rectificatifs.

Il faut éviter de passer pour le journaliste de cinéma: celui qui sait tout, qui voit tout, qui comprend tout!" (André Farine).

Cependant, le journaliste, parce qu'il a aiguisé son

esprit critique, parce qu'il s'efforce d'obtenir quelques clefs (Jules Clauwaert) a peut-être les yeux plus grands ouverts. En tous cas plus attentifs. Après tout, c'est son métier. On le paye pour ça !

On vient de voir avec quelle minutie s'effectuait la préparation du reportage. Le reporter n'arrive donc pas totalement désarmé devant l'événement.

C'est ici qu'on rejoint notre fameuse "qualité" : Le grand reporter doit avoir un substratum, des bases solides. Le succès de l'enquête qu'il mène dépendra ensuite de la méthode qu'il emploiera. "Les principes anglo-saxons : brièveté, concision, mise en valeur du fait essentiel, rappel d'événements connus pour éclairer le fait, description du personnage, sans jamais oublier le nom, le prénom et la fonction", (1) constitueront la grille à appliquer en toutes circonstances. Alors, comme dit Christian Rudel: "on peut toujours, après avoir fait un petit dossier, replacer le sujet dans un grand mouvement"

A la frontière du mythe, le Journaliste devrait non seulement "savoir ce qui se passe" mais encore se déplacer dans les coulisses pour développer un sens aigu de ce qui est susceptible d'arriver. C'est approximativement en ces termes qu'est exprimé à plusieurs reprises, dans

(1) (Jean Daniel, "Le temps qui reste", page 116 Stock Evreux - 1973)

"The Kemsley Manual of Journalism"⁽¹⁾ le métier de reporter.
Encore une fois, nous sommes à la limite de l'image
d'Epinal du Talleyrand de l'information. Et le risque
est grand de verser dans l'excès.

(Un journaliste alla jusqu'à inventer de toutes pièces
de prétendues escarmouches sur la frontière algéro-
marocaine durant la courte guerre entre ces deux pays.
Dans France-Soir, les scènes étaient décrites avec un luxe
impressionnant de ces détails qui font vrai).

Nos huit journalistes ont tous insisté sur l'intérêt,
voire la nécessité du contact : contact avec le pays,
mais aussi et surtout contact avec les personnes.

"Il faut adhérer aux gens... les sentir". (Jules Clauwaert)
La sympathie, écrit Jean Lacouture, facilite la
compréhension. La compréhension aide à l'explication.

(1) Viscount Kemsley L.L.T. "The Kemsley manual of
journalism" Cassel - Londres - 1950.

le spécialiste

Il est important que le grand reporter conserve une marque de multidisciplinarité.

"Chaque sujet que vous abordez vous améliore dans l'autre. Je crois qu'on est d'autant plus fort en russe qu'on sait mieux l'allemand. Chaque fois que j'apprécie un joli coup de rugby, je sens que je comprend mieux telle ruse de Kissinger". (1)

Le quotidien - qui s'adresse par définition à un vaste public - ne peut avoir par trop recours aux spécialistes. Alors le grand reporter doit être "instituteur" (Jules Clauwaert); pas professeur agrégé. Les lecteurs non plus ne sont pas tous académiciens. Le spécialiste, bien souvent, s'enferme dans un jargon éthéré... et ésotérique.

Le grand reporter, dans cette ligne d'idée ne pourra plus afficher un souverain mépris pour ce qui n'appartient pas aux disciplines littéraires; il devra potasser les domaines économique et scientifique. Parce que ces matières participent étroitement à l'information moderne, ils devront les comprendre s'ils veulent eux-mêmes les expliquer.

(1) (Jean Lacouture, "Un sang d'encre" page 334, Stock Ligugé - 1974)

Les lecteurs spécialisés dans un secteur donné devront acheter, en plus de leur quotidien, des périodiques qui satisfassent leurs aspirations. Dans ses structures actuelles, le quotidien continuera à s'adresser au lecteur moyen sans considérer pour autant (l'idée est couramment répandue parmi les journalistes) que le niveau intellectuel du public plafonne aux alentours de 11 ans d'âge. De telles convictions ne sauveront pas l'écrit.

Ce qu'il faut retenir, c'est que l'on peut être spécialiste de l'Espagne, du Portugal et de l'Amérique Latine à la fois, le grand reportage est avant tout une question de méthode.

Le Figaro du 9 janvier 1975 édition de 5H page 2

En une page, le portrait d'une guerre...

CHAPITRE V

CHAPITRE V

STYLE:

Une belle plume...

LE LIVRE.

LE FAIT ET LE COMMENTAIRE.

STYLE:

UNE BELLE PLUME

136

Bien que les grands reporters aient des plumes toutes différentes les unes des autres, on peut évoquer la permanence d'un "style grand reportage". Il se caractérise par la recherche de la qualité, jusqu'à l'exagération parfois; par la personnalité et le rythme.

La qualité jusqu'à l'exagération: en privilégiant le contenant au détriment du contenu; en s'attachant plus à la description apocalyptique d'un cataclysme qu'à ses répercussions sur le développement d'un pays.

Les écrivains ont d'abord longtemps considéré le grand reportage comme un genre mineur, un art inférieur.

C'était seulement un genre différent. Puis les littérateurs firent leur entrée dans la presse, quand la chronique et le feuilleton tendirent à disparaître. Une entrée triomphale. Fracassante.

(Quelques poètes, comme Avrelin Scholl, le narrateur du bain de Gambetta, s'y égarèrent même).

Depuis, le grand reportage a été officiellement reconnu.

Il est entré à l'Académie Française avec les frères Tharaud, puis Joseph Kessel. Paris-Match (Paris-Match uniquement, l'appellation ne fut pas reprise) créa même une catégorie de "grands reporters écrivains".

Albert Londres et Edouard Helsey, Joseph Kessel et Jules Sauerwein écrivaient parfaitement; c'est entendu.

Cependant "il ne faut pas tout mélanger". Nous ne faisons pas de la littérature. Nous faisons du journalisme.

Et "le récit n'est jamais que le moyen d'aider les gens à accéder aux faits" proteste André Farine. La réaction de Christian Rudel est encore plus virulente, à l'égard de Lucien Bodard. Lucien Bodard qu'il accuse d'être "un pur écrivain sans respect pour l'information". "Bodard, l'épicier à France-Soir" dit André Lebon.

Plus exactement, il ne faut pas confondre grand reportage et roman. La tentation est grande! On peut être littérateur en faisant du journalisme; mais trop de grands reporters sont romanciers.

"Les gens exigent une meilleure qualité à tous les niveaux" estime André Farine. Il importe donc de soigner le style, pour autant qu'on puisse être à la fois artiste et expert. La frontière entre le "Beau" à l'état pur et le récit journalistique est extrêmement difficile à tracer. La définition suivante de André Carton le prouve suffisamment: "raconter de manière précise, vivante, gaie autant que possible. Car il faut autant que possible avoir le sourire (...) il faut toujours traiter les choses en leur donnant un aspect châtoyant, accrocheur". Il ajoute: "Vous ne retiendrez pas l'attention du lecteur en étant sobre, en étant hyper-classique".

José Hanu dit que Joseph Kessel "sait rendre la réalité encore plus vraisemblable" (1)

Tout vaut mieux que le style verbeux, fastidieux, insane des comptes rendus trop souvent distillés par la presse. Les journalistes de radio illustrent parfaitement cette certitude en disant qu'il faut savoir "vendre son papier". Et le grand

(1) (Interview à Lille le 21.11.74)

reporter doit vendre son papier à son rédacteur en chef, d'abord, au lecteur ensuite.

Entre la personnalisation et l'outrecuidence la frontière, là encore, est floue. Raymond Cartier l'avait allègrement franchie en signant dans "Paris-Match", une rubrique intitulée: le "Monde par Cartier". Il y passait en revue les grands événements de la semaine écoulée. Toujours dans Paris Match (et dans un bouleversement d'ordre "paradigmatique" Jean Collet dixit) on pouvait trouver, placés sur un même plan, dans le sommaire : "Actualité, Album, Monde, Auto, Bory, Astruc, les étoiles, gastronomie"...

Les extrêmes écartés, le grand reportage reste un lieu privilégié où le journal peut affirmer son originalité, sa personnalité. Cela tient avant tout au fait que le grand reportage est l'une des rubriques qui puisse accéder le plus aisément à l'analyse; alors que le "Quotidien", par essence est... quotidien.

Au temps des Albert Londres et des Alexis Danan on signait gros, et gras sur la "Une". Cette façon de faire (Si ce n'est à Paris-Match, encore) est rare aujourd'hui.

Les grands reporters se trompent plus rarement - pour reprendre une formule d'André Farine - sur le "type important".

De même, le "Je" est employé avec beaucoup plus de modération.

C'est une figure de style, un raccourci pour éviter d'avoir recours à une débauche de circonlocutions. Son emploi peut être interprété comme une authentification.

C'est enfin une reconnaissance, une prise en charge par rapport au contenu du papier.

"Je suis persuadé (...) qu'on écrit comme on respire"...

La plume, c'est une question de souffle"... (1)

Jules Clauwaert ne réfutera pas cette affirmation de René Mauriés. Lui qui est pour la mise en situation immédiate. Le style "grand reportage" pourrait aussi se démarquer par son rythme.

Le grand reportage d'agence ne fait pas partie du domaine de cette étude. On peut toutefois affirmer, avec Claude Bourjois et Pierre Cheramy notamment, que le "style agence" sera totalement différent. Le langage y sera plus sec. L'asyndète, c'est à dire la suppression de conjonctions et d'adverbes y prévaudra. Les règles techniques l'exigent: un chapeau doit être court, incisif; un "lead" ne peut dépasser 35 mots.

(1) (René Mauriés "Le cap de la Gitane" page 223 -
Fayard - Ligugé 1974)

En résumé, la question du style se pose aujourd'hui en ces termes. Il faut écrire vrai - concret - objectif. Mais il faut aussi donner au lecteur le goût de la lecture... et le plaisir.

Ici intervient le talent... et la tentation d'échapper à la servitude des faits grâce à un style brillant.

La "couleur chatoyante" risque de masquer la réalité, l'anecdote brillamment rapportée de se cantonner au cas particulier en oubliant l'essentiel.

L'équilibre n'est pas aisé à trouver pour le journaliste; et encore moins pour le grand reporter qui cotoye des anecdotes encore plus dépaysantes.

LE LIVRE ...

"Faire court, c'est frustrant" (André Farine)

La morale professionnelle impliquerait de tout dire. Il est impossible de remplir pareille exigence. Un grand reporter ne peut donner la totalité de l'information sur quelque sujet que ce soit. Il ne voit pas tout, il ne conçoit pas tout; et puis le journal ne peut absorber qu'une quantité limitée de texte. Peut être est-ce là le motif qui pousse les grands reporters à se tourner vers le livre. Cette exigence d'absolu, comme la définit André Farine; cette volonté d'accéder à une volonté plus fouillée est révélatrice d'un malaise. Elle pourrait signifier que le grand reporter n'a pas, n'a plus sa place au sein du Quotidien. Le sujet a été effleuré lors de l'évocation de la situation privilégiée du grand reporter dans son journal. Il est le seul, avec l'éditorialiste, à avoir un statut bâtard. Les reporters de la locale vivent au rythme de la quotidienneté. Le grand reporter au contraire prend le plus grand recul possible par rapport à l'événement (ce qui ne veut pas dire, nous l'avons vu, que ses sujets soient intemporels). Il trouverait plus normalement sa place dans un hebdomadaire. D'où ce raisonnement, face aux difficultés économiques, que l'on doit sacrifier en premier lieu tout ce qui n'est pas purement quotidien. Le réflexe joue; il a joué; il jouera sans doute encore dans le futur.

D'autres facteurs interviennent, qui poussent le grand reporter vers le livre : Le nom qui s'étale sur la couverture et qui vous fait entrer de plein pied dans le cercle

des "gens de lettres"; le désir d'arrondir son traitement mensuel également.

Aux U.S.A., ce sont les journaux eux-mêmes qui éditent ces livres. (voir la collection de "Time - Life" ou du "New York Times" etc...)

C'est un peu court!

LE FAIT ET LE COMMENTAIRE.

"Le Fait et le Commentaire", c'est d'abord un cheval de bataille un peu trop monté, et qui a trop pris le mors aux dents pour galoper vers des lieux communs.

Poser comme premier axiome que le grand reporter doit se rendre sur place pour constater "de visu" évitera déjà bien des errements.

Postuler que le grand reporter doit enregistrer des faits objectifs semblerait superfétatoire s'il n'y avait Bodard Mais il y a Bodard...

On peut introduire le débat avec cette citation de Françoise Giroux :

La presse Lazareff et la presse Prouvost (qu'elle précise appeler de la sorte pour "les commodités de la conversation) consistait selon elle en "des journaux à grande diffusion qui apportaient au public des classes moyennes; pour Prouvost et populaires pour Lazareff toute la rumeur du monde et de la vie, une presse qui ouvrait des fenêtres sur des continents, des moeurs, des paysages (...) qui ne donnait pas à réfléchir mais à voir (...) l'un et l'autre posant pour principe absolu que les idées n'intéressaient personne si elles ne s'incarnaient pas - C'était une presse de distraction et de profusion. Ceux qui la faisaient n'étaient pas des cyniques ou des simples marchands de papier, mais des

106

gens contents d'eux comme on l'est quand on apporte une brassée de fleurs à une vieille dame solitaire..." (1)

(Voir)

"Le fait événementiel, l'item, est toujours un fait observé" (2)

"On ne peut enfermer le journaliste dans je ne sais quelle neutralité, dans un rôle de pur reflet". (3)

Il ne peut y avoir de journalisme sans interprétation. Est-il besoin de ressasser après tout le monde que l'objectivité est un leurre; que le reportage commande des choix qui s'opèrent à travers une certaine vision des choses, une certaine sensibilité, une certaine idéologie également; à travers une certaine clientèle enfin : un journaliste de France-Soir ne choisira pas forcément le même signifiant qu'un autre du Figaro. Ce qui ne signifie pas que l'on ne doive ^{pas} s'efforcer d'y tendre.

Maintenant, existe-t-il un factuel brut? C'est à dire un fait unique que le grand reporter puisse isoler et présenter "tel" au lecteur ?

André Farine professe qu'il faut "s'incliner devant les faits". Avant tout, il faut s'attacher à présenter les faits

- (1) (Françoise Girard, "Si je mens" page 159 - Stock - Ligugé - 1972)
- (2) (Marc Paillet "Le journalisme", page 203 - Denoël - Mayenne - 1974)
- (3) (Jean Lacouture, "Un sang d'encre" page 284 - Stock - Ligugé - 1974)

201

comme signifiants et rarement comme fin en soi. Les grands reporters qui décrivaient Guernica sous les bombes faisaient -sciemment ou non- une faute professionnelle en passant sous silence le problème politique de la livraison d'armes. Annoncer la mort de Kennedy sans préciser dans quelles conditions celle-ci est survenue, s'il est mort dans son lit ou sous les balles d'un tueur; ne considérer que le seul fait biologique confinerait à l'absurdité. De la même façon, une action de bravoure au cours d'un combat de rue ne fait pas la victoire d'un camp sur l'autre.

Tout ceci semble évident. Il existe pourtant une catégorie de grands reporters qui s'interdisent d'analyser les faits qu'ils ont moissonnés, laissant ce soin à d'autres journalistes du siège. Jean François Chauvel, par exemple, représente cette école.

François Chalais écrit dans "les chocolats de l'entracte" "Une petite fille qui se vend dans un terrain vague, c'est d'abord le signe que quelque chose est pourri du côté du ministère de l'intérieur". (1)

C'est peut-être aller vite en besogne, risquer d'emprunter un raccourci quelque peu rapide. De même Jean François Chauvel veut faire de la découverte d'une petite croix en or sur le cadavre d'un soldat vietcong le symbole de l'ambiguïté de la guerre vietnamienne. N'est-il pas dangereux de s'arrêter à l'anecdote?

(1) (François Chalais, "Les chocolats de l'entracte" page 89- Stock - Evreux - 1972)

André Farine n'a pas tort lorsqu'il prétend qu'on en a trop abusé: "elle faisait passer la vie. Et puis elle est devenue la vie". Raymond Manevy, dès 1945, adressait ce reproche à Paris-Match. Il "n'intéressait la masse aux discussions internationales qu'à condition de lui parler des goûts végétariens du Chancelier Hitler, du col cassé et de la chaîne en or de M. Neville Chamberlain, des cigarettes roulées à la main de M. Daladier et de la collection d'effigies napoléoniennes de Mussolini"... (1)

Les journalistes du "Monde" semblent convaincus que l'entrée à Paris-Match de Raymond Cartier (en 1949) ne fit qu'amplifier le phénomène: "Il était (...) l'homme qui avait lancé en France la formule de petits détails qui font vrai. Il les faisait rechercher à grands frais par ses collaborateurs. Ainsi le lecteur connaissait-il la couleur de la cravate du ministre, celle du marbre de la cheminée et sachant que sa pendule retardait d'une minute avait-il l'impression d'entrer de plein pied dans l'histoire en train de se faire"... (2)

Encore une fois les petits détails ne sont pas inutiles. Ils forment un cadre. L'important est le tableau. Mais le tableau a besoin du cadre.

(1) (Raymond Manevy "Histoire de la presse (1914-35)" page 340 - Corrèa - Paris - 1945

(2) ("Le Monde" du 11.2.75 - Page 7, dernière édition)

Le fait ne parle jamais -ou rarement- de lui-même: Vu le caractère "complexe, alambiqué, vicieux même de l'information moderne qui oblige le journaliste à un décryptage permanent. Qui dit décryptage dit code initial". (1)

Or le lecteur détient rarement une grille qui lui permette de replacer, seul, le fait "dans un grand mouvement" (Christian Rudel).

C'était là une des nécessités sous-jacentes exprimées lors de la recherche des constantes dans le grand reportage: on ne peut plus borner ses ambitions à répondre à la curiosité du public. La connaissance du grand reporter doit aller au devant. ("aller au delà" dit Christian Rudel à propos du rapport de police).

Ce rôle se situe déjà à l'intersection du journalisme et de l'histoire. Le journaliste ("historien d'un instant" disait Albert Camus) occupe une position bien inconfortable. Son rôle de médiateur entre le fait brut et "la méditation historienne" (la formule est de Jean Lacouture) est cependant indispensable.

(1) (Marc Paillet "Le journalisme" page 160 - Denoël Mayenne-1974)

Il est temps de marquer une pause en reprenant une terminologie de Lévy-Strauss et en l'accompagnant de quelques exemples.

Il faut faire passer l'événement "du cru au cuit". Le grand reporter est souvent confronté à cette douloureuse nécessité qui consiste à expliquer un fait difficilement compréhensible pour des mentalités occidentales.

André Lebon, "invité" à assister à une exécution raconte: "Dans la cour de la prison, un spectacle incroyable, inimaginable pour un esprit occidental nous attendait. Il y avait, devant le peloton d'exécution, bien en ordre, plusieurs rangées de chaises de couleur. Des vertes, des rouges, des jaunes, des bleues, groupées suivant la couleur, soigneusement alignées comme pour la représentation d'un spectacle divertissant..." C'était à Saïgon en 1960. (1) Avec un luxe de détails, Henry de Monfreid dépeint dans le "Drame éthiopien" les exécutions par flagellation qui avaient lieu sur la place du marché à Addis-Abeba.

"Depuis que l'Ethiopie est admise à la S.D.N. - écrit-il on lui fait un crime de coutumes pour nous inadmissibles, mais nécessaires, je vous l'assure, à son peuple actuel". (2)

Il ajoute, si le Négus "avait supprimé cette torture, le peuple accoutumé à ces lois depuis des temps immémoriaux n'aurait pas compris. La réforme eût correspondu fatalement à une carence de la justice". Et il conclut

"C'est par ces exemples que nous voyons toute l'absurdité de juger les éthiopiens selon notre morale et nos lois.

(1) André Lebon "L'Asie" page 183 - Albin Michel Paris-1973)
(2) Henry de Monfreid "Le drame éthiopien", page 182 et sq
Grasset Paris-1932)

Un dernier exemple pour en terminer avec ce sujet.

Jean Rouss avait amené à la télévision une jeune noire de Niamey. L'animateur de l'émission demanda à celle-ci quel était son métier. Et elle répondit: "Je fais boutique mon cul". Envoi dans le studio, lettres de protestation des auditeurs outrés.

Au Niger, pour se constituer une dote ou faire vivre sa famille, la prostitution est une façon comme une autre de gagner de l'argent. Le caractère sociologique de la prostitution est donc très différent du nôtre.

Le grand reporter qui connaît ces coutumes doit les expliquer au lieu de livrer en pâture à la verve du public des personnages caricaturaux comme celui d'Idi Amin Dada.

"Transformer l'expérience en conscience" comme André Malraux, oui. En conscience créatrice oui mais...

mais on encourt le risque de retomber, par le biais de l'analyse, dans la littérature. L'emploi du "je" est parfois nécessaire; l'abus en est assommant.

L'avis de untel sur tel événement ne doit pas reléguer au second plan l'évènement proprement dit. Il y a suffisamment de chroniqueurs pour que le grand reporter ne devienne à son tour un "éditorialiste du dehors".

On comprend Jules Clauwaert qui prétend qu'il "faut en revenir aux hommes et raconter des anecdotes".

102

Exister, être : oui. S'imposer : non. C'est toute la distinction opérée par André Farine: "être", mais être pour que le lecteur puisse à son tour participer et non plus consommer. En résumé (il le dit bien) "on ne donne pas la becquée".

Les cartes sont à présent bien embrouillées. On peut redistribuer le jeu de façon beaucoup plus claire, en distinguant deux genres.

D'un côté le grand reportage d'actualité, celui du signifiant brut, de la matière première, sec: ce serait l'"école de Jean François Chauvel".

De l'autre, le grand reportage de thèmes (ou thématique.) Cette distinction n'est pas artificielle. Elle résoudrait bien des confusions et bien des malentendus; elle correspondrait d'une part au grand reportage d'agence, de l'autre à celui du quotidien (et plus particulièrement du quotidien "engagé").

A.F.P. dépêche du 25 avril 1975 (5II 08H45)

"Il y a un an le Portugal" par Jean Maurice Basset

La dépêche aussi accède à l'explication.

IL Y A UN AN, LE PORTUGAL...

LISBONNE, 25 AVRIL (D'UN ENVOYE SPECIAL DE L'A.F.P., JEAN-MAURICE BASSET)

IL Y A UN AN, LE 25 AVRIL 1974, LISBONNE PUIS LE PORTUGAL TOUT ENTIER SORTAIENT DE LA NUIT. C'EST ETAT FINI D'UNE DES PLUS LONGUES DICTATURES DE NOTRE PAYS, MAIS ELLE AVAIT DURE PRES D'UN CENT-SIECLE. L'EGIME DE SALAZAR ETAIT ABATTE, ET SES DIRIGEANTS L'AMIRAL AMERICO TOMAS, PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE, ET LE VERTITABLE MAITRE DU PAYS, M. MARCELLO CAETANO, PREMIER MINISTRE, ETAIENT ARRIVES DANS LES EXILES.

UN HOMME SURCISSAIT AU PREMIER PLAN DE L'ACTUALITE: ANTONIO DE SPINOLA, UN GENERAL VENU DES "TERRITOIRES D'AFRIQUE", QUE SON IDOLATRE VISE A L'OLIEU DE PIT ALLAIT FAIRE CONNAITRE AU MONDE ENTIER. IL AVAIT ETE, GRACE A UN LIVRE QUI DENONCAIT UNE GUERRE COLONIALE SANS ISSUE, LE CATALYSEUR DU RECONTENTEMENT D'UNE FRACTION DE L'ARMEE, QUI AVAIT CONDUIT A LA CONSPIRATION, PUIS AU COUP D'ETAT.

AUJOURD'HUI LES PORTUGAIS SONT APPELES, POUR LA PREMIERE FOIS DEPUIS 50 ANS, A VOTER POUR ELIRE LIBREMENT LES 250 DEPUTES DE LEUR ASSEMBLEE CONSTITUANTE. ANTONIO DE SPINOLA "L'HOMME PROVIDENTIEL" ACCUSE DE COMLOT, A REJOINT DANS L'EXIL AU BRASIL LES DIRIGEANTS QU'IL AVAIT CONTRIBUE A ABATTRE. EN UN AN, LE PORTUGAL A CONNU BIEN DES SOUDRESAITS, ET EN CONNAITRA SANS DOUTE D'AUTRES SUR LA VOIE QUE LUI ONT CHOISIE LES MILITAIRES: LA CONSTRUCTION DU SOCIALISME.

A SUIVRE
AFP LTR 08.48 ++++

AFP-512

LISBONNE- IL Y A UN AN, LE PORTUGAL (DEUX)

24 AVRIL 1974: LES CHARS DE L'ECOLE DE CAVALERIE DE SANTAREN RONCENT DANS LA NUIT. LEUR OBJECTIF: LISBONNE, ET SES POINTS STRATEGIQUES. SANS RENCONTRER D'OBSTACLES, ILS PRENNENT SANS COUP FERIR "RADIO RENAISSANCE", LA RADIO CATHOLIQUE QUI ANNONCE AU PAYS PUIS AU MONDE QU' "IL SE PASSE QUELQUE CHOSE A LISBONNE". QUELQUES HEURES AUPARAVANT, CETTE RADIO AVAIT DONNE LE FEU VERT AUX CONJURES, EN DIFFUSANT UNE CHANSON "SUBVERSIVE", "GRANDOLA VILA MORENA", QUI VA DEVENIR LE SYMBOLE DU NOUVEAU PORTUGAL.

LES CONJURES OCCUPENT TRES VITE LES MINISTERES. L'AUBE DU 25 AVRIL SE LEVE SUR UN CIEL SANS NUAGES. LES FONCTIONNAIRES ET LES EMPLOYES ONT ETE INVITES A RESTER CHEZ EUX, ET POURTANT LES HABITANTS DE LISBONNE DESCENDENT DANS LA RUE POUR EXPRIMER LEUR ESPoir ET LEUR ALLEGRESSE: UN OEILLET ROUGE EST TENDU A UN SOLDAT, QUI LE MET AU CANON DE SON FUSIL. BIEN VITE LES FLEURISTES SONT DEVALISES, ET DES MILLIERS D'OEILLETS ROUGES, NOUVEAU SYMBOLE DU MOUVEMENT DES FORCES ARMEES, SONT TENDUS AUX SOLDATS ET AUX JEUNES OFFICIERS, QUI FRATERNISENT AVEC LA POPULATION. LE COUP D'ETAT A REUSSI, MAIS IL FAUDRA ATTENDRE PLUSIEURS HEURES ET QUELQUES COUPS DE FEU POUR OBTENIR LA REDDITION DES DIRIGEANTS REFUGIES A LA CASERNE DES CARNES.

LE DERNIER BASTION DE L'ANCIEN REGIME AUSSITOT TOMBE, C'EST LE DEFOULEMENT DE TOUTE UNE POPULATION BAFUEE QUI CONCENTRE SA FUREUR SUR LES MEMBRES DE LA POLICE POLITIQUE, LA PIDE. CES POLICIERS HONNIS DOIVENT ETRE PROTEGES DE LA VINDICTE POPULAIRE PAR LEURS VAINQUEURS, LES MAITRES DU NOUVEAU PORTUGAL. UN AN PLUS TARD, ILS SONT TOUJOURS EN PRISON ET ATTENDENT L'HEURE DE LEUR JUGEMENT.

SUIVRA
AFP LTR 08.53 ++++

AFP-513

LISBONNE - IL Y A UN AN LE PORTUGAL .../TROIS -

UNE JUNTE DE SALUT NATIONAL EST FORMEE, PRENNANT LE POUVOIR ABANDONNE PAR MARCELLO CAETANO. ELLE EST PRESIDEE PAR LE GENERAL ANTONIO DE SPINOLA, QUI DEVIENDRA LE 15 MAI PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE. UN PREMIER GOUVERNEMENT DE COALITION EST FORME, ET COMPREND DEJA DES COMMUNISTES, DES SOCIALISTES, DES M.D.P. ET DES P.P.D., LES QUATRE PARTIS DE L'ACTUELLE COALITION, MAIS IL N'Y A QU'UN SEUL MILITAIRE, LE MINISTRE DE LA DEFENSE NATIONALE. LE PROCESSUS REVOLUTIONNAIRE EST ENGAGE, CELUI DE LA DECOLONISATION VA DEVENIR IRREVERSIBLE.

ENTRE-TEMPS, DEUX HOMMES POLITIQUES SONT RENTRES D'EXIL, ALVARO CUNHAL, LE COMMUNISTE ET MARIO SOARES LE SOCIALISTE, ACQUELLES AVEC LE MEHE ENTHOUSIASME A LEUR RETOUR A LISBONNE. ET UN AN PLUS TARD, ILS OCCUPENT LES MEHES POSTES AU SEIN DU GOUVERNEMENT, MAIS ILS NE SE SONT PAS RENAGES PENDANT LA CAMPAGNE ELECTORALE, VOULANT TOUTS DEUX FAIRE PREVALOIR LEUR CONCEPTION DU SOCIALISME. AU COURS DE MEETINGS DE MASSE, ILS ONT PU MESURER LEUR POPULARITE A PRES DE LEURS FIDELES. AUJOURD'HUI, ARRIVE L'EPREUVE DE VERITE LA PAROLE EST AUX ELECTEURS.

LE GENERAL COSTA GOMES A REMPLACE L'EX/GENERAL DE SPINOLA A LA PRESIDENCE DE LA REPUBLIQUE. LE GOUVERNEMENT, PRESIDE PAR LE GENERAL VASCO GONCALVES, COMPORTE LES MEHES PARTIS POLITIQUES QU'AU SOIR DU 16 MAI, MAIS LES MILITAIRES Y SONT PASSES DE UN A DEUX.

LE MOUVEMENT DES FORCES ARMEES EST OMNIPOTENT ET A IMPOSE AUX PRINCIPAUX PARTIS UN PROGRAMME CONSTITUTIONNEL QUI LUI BONNE, S'IL N'EST PAS RENIS EN CAUSE, LE POUVOIR POUR TROIS OU CINQ ANS. "LA VOLONTE POPULAIRE EST LA VERITABLE SOURCE DU POUVOIR POLITIQUE" A DECLARE A LA VEILLE DES ELECTIONS LE PRESIDENT COSTA GOMES. IL N'EST BORG NIENT DE PENSER QUE LE SCRUTIN DU 25 AVRIL EN A FAIT UN MOINS. IL Y A UNE SIGNIFICATION, QUE NE LUI AGRAVANT PAS, IL Y A UNE SIGNIFICATION, ENCORE CERTAINS OFFICIERS DU CONSEIL A LA "VOLONTE".

AFP LTR 08.59 ++++

L'Aurore du 24 janvier 1975 34^e année n° 9.454
dernière édition, page 7 "Je vous informe"

Une caricature d'information...



Avec lui, il se passe toujours quelque chose.

Pas soucieux - du tout - du protocole l'extravagant Amine Dada a décidé de s'inviter chez la reine d'Angleterre

“Je vous informe...”

L'EXTRAVAGANT M. Idi Amin Dada, président de l'Ouganda, a des idées sur tout. Sur la façon de gagner des guerres, sur la nourriture qu'il faut donner à ses crocodiles -- de préférence des ministres -- sur l'art de la boxe. M. Idi Amin Dada se met maintenant à avoir des idées sur le protocole. Il vient de prévenir la reine d'Angleterre qu'il viendrait en visite officielle au mois d'août et qu'il fallait qu'elle s'arrange pour que tout soit nickel. En toute simplicité.

La presse anglaise, hélas! ne donne que de courts extraits de la lettre qu'il a adressée à Elizabeth d'Angleterre. Ce sont des morceaux d'anthologie. Qu'on en juge plutôt:

« Je vous annonce mon arrivée pour le 4 août. Je vous informe de ma visite maintenant afin que vous ayez suffisamment de temps pour prendre toutes les dispositions nécessaires (...). J'aimerais que vous m'organisiez des voyages en Ecosse, au Pays de Galles et en Irlande du Nord. J'aimerais profiter de l'occasion pour m'entretenir avec ces gens qui luttent pour leur autodétermination et pour se rendre indépendants de votre système politique et économique (...). Je voudrais aussi que des dispositions soient prises pour rencontrer les Asiatiques de nationalité britannique que j'ai flanqués à la porte de l'Ouganda à coups de pied au derrière en septembre 1972, et leur dire que leur départ n'a pas été une perte pour l'Ouganda (...). J'espère qu'il y aura, au moins pendant mon séjour, un approvisionnement suffisant de denrées essentielles parce que je sais que votre économie se porte mal à beaucoup de points de vue. »

Entre deux hoquets de fou rire, Mme Margot McDonald, vice-président du parti nationaliste écossais, a déclaré que « la position de ce gentleman semblait très précaire » et que s'il venait elle espérait que quelqu'un, quelque part en Ouganda, se préparait pour le jour de son départ.

M. Dafydd Elis Thomas, l'un des deux députés nationalistes gallois, n'a pas ri du tout. Il est plutôt choqué. Il a laissé entendre que « ses partisans, s'ils le rencontreraient, lui diraient de mettre d'abord de l'ordre chez lui et de garantir les droits politiques et économiques de son propre peuple au lieu de se mêler des affaires des autres nations ».

Enfin, un porte-parole du palais de Buckingham, où l'on sait ce que flegme veut dire, déclare que la reine ne se sentirait pas obligée de recevoir le général s'il persistait dans son intention de venir en août prochain.

A.F.P. dépêche du 22 janvier 1975 (531 IOH18)

"Quand les pierres cachent la misère des hommes"

par Patrick Meney

Un panorama.

CHAPITRE VI

CHAPITRE VI..

LA MORT DU SCOOP

CÔUT

LONGUEUR

CONCURRENCE DE L'IMAGE ET DU SON

LA MORT DU SCOOP

"La réussite, dans la carrière, c'est le scoop" (1)

Mais le scoop est mort.

Chaque fois que survient un événement important, deux à trois cents reporters se précipitent sur place. Celui qui le dévoile avec quelques minutes, quelques secondes d'avance, est prodigieux.

Il y avait, en 1968-69 au Vietnam, plus de 400 correspondants. "Jadis, nous étions une quinzaine pour toute l'Indochine" écrit André Lebon (2)

Le 11 Novembre 1918; dans le wagon de l'armistice, à Rethondes, il n'y avait pas un seul journaliste.

Ils étaient 16 à Reims, pour l'armistice du 8 Mai 1945; plusieurs centaines à Pam-Mun-Jong, en Corée; des milliers avec cinéma et T.V. à la conférence de Genève. (3)

(1) (Jean Lacouture, "Un sang d'encre", page 43-- Stock Ligugé - 1974)

(2) (André Lebon, "L'Asiate", page 137-- A.M Paris, 1973)

(3) D'après Jacques Kayser "La mort d'une Liberté" pages 2 et 3). Plon Paris 1955.

"Aujourd'hui, tout va plus fort. Tout va plus vite. Tout est plus d'ur..."

Les secrets sont sur les places publiques. Les continents sont si proches les uns des autres avec l'avion à réaction et le téléphone que si l'on n'est pas sur place pour relater un événement, le temps d'arriver à l'endroit où il s'est passé, il est déjà oublié en faveur d'un événement plus récent". (1)

Ils étaient cinq par contre, dans la petite chapelle assise sur les bords d'un fjord de Norvège lors du mariage de Rockefeller et d'Anne Marie Rasmunsh. Faute de place, les autres (par centaines) ont dû attendre à l'extérieur. Ce sont les cinq admis qui racontèrent l'événement aux autres, lors d'une conférence de presse.

De même, on a de plus en plus recours au pool. Le grand reportage devient une affaire d'équipe.

(1) (Jules Sauerwein, "30 ans à la une", Préface de Lazareff pages IV et V - Flon - Paris 1962)

LE CÔT :

UN LUXE OU UNE NECESSITE?

" En engageant des hommes de talent à des salaires exorbitants et en achetant des documents à n'importe quel prix, Pierre Lazareff a créé des habitudes de prodigalité dans la gestion d'une rédaction qui devaient aboutir à une catastrophe... Il agissait tout à fait comme un prince russe". (1)

L'emploi d'une équipe de grands reporters coûte cher. Et il est étonnant d'entendre Henri Amouroux affirmer le contraire lorsque l'on sait les difficultés financières connues par France-Soir; difficultés conséquentes, entre autres, à la multiplication des chefs de service et adjoints au rédacteur en chef adjoint.

En premier lieu, le salaire d'un grand reporter est élevé.

(1) Claude Bellanger cité par J.C. Lamy dans "Lazareff à la une" - page 227- Stock - Evreux 1975.

Rejoindre Biribi ou le Hedjaz ne nécessite plus trois semaines ou un mois; le voyage est moins onéreux; il est gratuit dit Henri Amouroux. (Ce n'est pas tout à fait exact si l'on considère le manque à gagner que représente la place gracieusement cédée à la publicité de compagnies aériennes) Et puis il faut être soit un grand journal, soit un journal intéressant pour la publicité. Enfin la publicité gratuite est de plus en plus chère... à cause de l'augmentation des prix du papier. Il est souvent plus économique (et plus sain) de payer le montant du billet.

"La vie est chère partout". C'est surtout vrai si l'on considère le train de vie mené d'ordinaire par le grand reporter. "Il vit comme un milliardaire mais il n'a jamais un sou. Il traverse le monde entier avec l'argent des autres, dans les meilleurs hôtels, pour cotoyer le plus de monde possible..." (1)

Nous en arrivons à une époque où il faut bien se préoccuper de ces "histoires d'hôpital". Les chambres dans les palaces, les très bons restaurants ont trop alourdi les notes de frais.

Or, aux yeux de l'entreprise, le grand reporter n'est pas rentable au même titre que le localier, par exemple, puisque il faut être cynique. Lorsque la crise pointe son nez, le

(1) (Brincourt et Leblanc Les reporters page 345 Laffont Evreux 1970)

"Quotidien est bien obligé de se souvenir qu'il est aussi une entreprise commerciale. Qu'il doit vendre et non plus geindre. Dans l'industrie, quand une unité de production n'est plus rentable, on la reconvertisse... ou on tire les grilles. Il en ira de même avec le grand reportage - même si cela est navrant, même si la qualité du journal doit en pâtir - s'il ne parvient à s'affirmer comme une nécessité et pas seulement comme un luxe. S'il ne se fait pas plébisciter par le public, s'il n'est pas lu : on l'abandonnera. Cette fois, ce sera une nécessité.

Les agences avec leurs réseaux, les agences qui sont présentes dans presque tous les pays sous des formes diverses et par un dispositif moderne de télécommunication qui fait déjà appel à des satellites apparaissent, dans cette conjoncture, comme les mieux armées.

Il se produit un fait d'actualité. Peu après, le premier flash tombe, en "lever de rideau". Puis des "bulletins", des informations plus développées se bousculent, donnent des précisions (ce sont les "follow up" ou "new lead"). Un papier de fond ("background") et un papier d'ensemble prêts à la publication couronnent le tout. Et ceci à une cadence fantastique. L'A.F.P. débite 500 000 mots par jour; l'A.P. 3 millions! Cette dernière est représentée dans plus de 100 pays; Reuter dans 200 avec 1 200 correspondants.

Face à de telles machines, les journaux ne peuvent résister. Ou plus exactement leur concurrence ne peut se situer au niveau de l'événement brut. Nous rejoignons notre première affirmation.

Mais l'agence cantonnera-t-elle son activité à la seule relation des faits? l'A.F.P. publie bien des papiers qui s'apparentent au grand reportage; ce sont surtout des tableaux impressionnistes qu'elle intitule "panorama" ou "enquête". (Encore une fois, le reportage d'agence ne peut véritablement accéder à l'analyse puisqu'il se destine à des clients très différents les uns des autres.

{ Le montant de ces papiers est dérisoire en comparaison du prix de revient d'un grand reportage. On pourrait retrouver ce même argument en mettant sur pied des chaînes de journaux. Ils ont de surcroît le gros avantage d'être plus courts, donc plus lisibles.

Alors, luxe ou nécessité, "la presse quotidienne ne peut plus s'offrir (le terme est révélateur) de grands reporters.. à part le "Monde", le "Figaro" et "France-Soir" dans une certaine mesure" affirme Jules Clauwaert. (Jules Clauwaert qu'on peut ici considérer comme étant le porte parole des rédacteurs en chef?) Les grands reporters en titre vont donc disparaître ?

"Le Figaro", après sa restructuration consacre aux enquêtes, documents, reportages et études une place de choix, en dos de "Une". Faut-il y voir un signe de bonne santé et considérer tout autre propos comme alarmiste ? Reste la diminution sensible des grands reporters dans les provinciaux, plus alarmante, celle là.

Longueur...

Le "budget temps" des lecteurs s'amenuise. Un français consacre en moyenne plus de 3 heures par jour à l'audiovisuel et ne prend par contre connaissance que de la valeur de 1/10e du journal. (1)

Il n'est donc pas si évident que les gens prennent le temps de lire, le soir, en sirotant une verveine ou en têtant une bouffarde.

"Faites emmerdant" disait Adrien Hebrard à ses collaborateurs. La règle n'est plus de mise. Il demanderait à présent d'aller-au plus vite- à l'essentiel. Tous les journalistes interrogés s'accordent sur un lignage inférieur à 4 ou 5 feuillets, pour un maximum de 4 à 5 papiers.

"Car les papiers à suite sont une erreur", prétend Pierre Chemary.

"Faire court" est le nouveau mot d'ordre. Par delà les critères d'intérêt du lecteur - après tout subjectifs - interviennent des contingences de coût.

Il n'est pas utile de se perdre dans de ténébreuses démonstrations pour prouver que la crise du papier amènera (a amené) les journaux à réduire leur pagination. On peut craindre que le grand reportage pâtisse plus que d'autres de cette mesure. Et pourtant, "Le Quotidien de Paris" et "La Croix" qui publient tous deux des papiers courts, clairement présentés et d'une lecture aisée, sont là pour prouver que l'analyse n'a pas besoin d'être assomante; que le grand reportage aussi peut être "ramassé".

(1) Chiffres cités par A. Moles et repris par Marc Paillet dans "Le Journalisme", page 181, Denoël - Mayenne 1974).

L'IMAGE ET LE SON.

Radio et télévision fournissent désormais l'information de base. (R.T.L. a mis au point en commun avec une firme de transistors un signal sonore qui déclenche la mise en service à chaque flash). Même en réalisant des éditions multiples, il est impossible de rivaliser avec le poste portatif ou l'auto-radio. C'est vrai tout au moins dans le cadre actuel de l'imprimerie.

En 1938-39, à l'apogée de la radio, l'écrit se portait à merveille alors qu'on en avait prédit le proche déclin en 1930. La bataille des ondes n'a pas eu lieu. Une guérilla larvée l'a remplacée, minant le quotidien.

"Personnellement, ça ne me fait pas peur", proclame André Farine. Et pourtant, le peu de résistance offert par l'écrit est inquiétant.

On a trop négligé, en bon Gutenberguiens, l'impact de l'image. "Ca n'est qu'un exécutant" prétend André Carton alors qu'Henri Amouroux au contraire reconnaît que la télévision constitue le "meilleur support pour le développement du grand reportage..." Parce que le grand reporter est obligé de décrire l'image, de la dépeindre"...

Qui a dicté cette obligation? La presse doit redéfinir son rôle. Elle a tenté de le faire en multipliant les commentaires, les "views" plutôt que le "news". Les parisiens ont adopté de nouvelles structures : ce sont les pages spéciales du "Monde" et du "Figaro", les dernières de l'"Aurore". Parallèlement s'est développé l'hebdomadaire.

Alors la télévision, guidée par des hommes de l'écrit, s'est tournée vers le grand reportage, avec un succès foudroyant. Le vendredi soir, lorsqu'était programmé "5 colonnes à la une", les salles de cinéma étaient quasi désertes. L'émission recueillait en 1966 jusqu'à 69 % d'audience. L'année d'après, en 1967, le chiffre d'écoute de "Panorama" était tombé à 49 %. C'était encore respectable. Olivier Todd, son réalisateur, exposait ainsi le but du magazine : "rendre compte chaque semaine de l'actualité. Et aussi l'éclairer, la prolonger, l'exprimer"... (1)

"Hexagone", en 1970, atteignait 22 % des téléspectateurs. Depuis lors, les pourcentages n'ont cessé de dégringoler. Le "Magazine des grands reporters" n'intéressait plus guère et "Satellite" recueillît jusqu'à 1 % d'écoute.

La qualité ne peut être seule mise en cause. L'usure sans doute... "Le cinéma, la radio, la télévision ont-ils réellement tué les ressources souvent excessives, abusives, parfois délirantes d'imagination des foules" comme le prétend Paul Mousset ? (2)

Deux conclusions s'imposent: ou bien la télévision n'a pas su exploiter le filon, ou bien le filon est épuisé.

La télévision fait croire à celui à qui elle s'adresse qu'elle supprime les intermédiaires alors que l'image et le son peuvent, comme l'écrit, être trafiqués, coupés,

(1) (Presse-Actualité n° 58 page 8)

(2) (Paul Mousset, "L'aventure du grand reportage" page 172 Grasset - Ligugé - 1972)

censurés: dénaturés. Le Duc Thô, en serrant la main de Kissinger scelle devant la caméra la fin de la guerre du Vietnam. Durant la campagne présidentielle, Valéry Giscard d'Estaing matérialiste son slogan: il regarde la France droit dans les yeux. De tels raccourcis ont l'avantage... de faire gagner du temps et d'être facilement perceptibles.

Si l'analyse n'est pas son fort (les résultats d'études scientifiques fixent la limite tolérable d'écoute d'un exposé aux environs de 3 minutes), la télévision a aussi son domaine réservé dans lequel elle est toute puissante. Le 11 Mars 1975 a lieu le coup d'état avorté au Portugal. Celui qui commandera l'exil de Spínola. Sur I.T.1, en direct, le permanent de l'A.F.P. relate par téléphone l'évolution de la situation. A chaud, François Mitterand, invité ce jour là par Yves Mourousi commente les chances de survie de la démocratie portugaise. Les journaux du soir n'apprendront pas grand chose de plus.

La chute vertigineuse de "Match" (1 600 000 exemplaires en 1966, 1 100 000 en 1971 et 550 000 en 1974) incomberait à la concurrence de l'image du petit écran. C'est possible. Quoiqu'il en soit, les caméras doivent être là, quand l'événement se produit. L'handicap est sérieux, car l'actualité n'est pas souvent animée par des astronautes capables de fixer rendez-vous, à la seconde prêt, à quelques 500 000 000 de téléspectateurs. Dernièrement, le visage exténué, les sanglots dans la voix de Madame Claustre, filmée pour I.T.1, ont sensibilisé plus que n'importe quelle diatribe l'opinion française.

"L'image par sa réalité même est amenée à présenter de plus en plus l'événement en tant que tel" affirme Claude Bourjois. Sans doute, et la presse - on le voit - n'a d'avantage que dans son propre mode de perception; son salut réside dans son essence. Pour vendre plus de journaux, on a dû publier les programmes de radio et de télévision: n'est-ce pas un comble ?

Le grand reportage, en premier lieu, ne s'imposera pas en se contentant de ramasser les miettes d'un festin de moins en moins copieux.

CHAPITRE VII

219

CHAPITRE VII

LE GRAND REPORTAGE EN LOCALE :

LA DUREE

PERSPECTIVES...

Du vertical à l'horizontal...

"Nous voici galopant de paradoxe en paradoxe, prétendant purger le journalisme d'un peu de sa fièvre événementielle dans une période bourrée, chargée jusqu'à la gueule d'événements, et abolir l'histoire héroïque dans une période fertile en héros!

On pourrait peut-être s'en tirer en disant que la multiplicité crée la banalité." (1)

Le grand reporter serait -dans l'avenir" un peu moins obnubilé par l'événement à l'état pur, et un peu plus par la volonté d'appréhender la coulée, ou la durée sociale.

Voici qu'apparaît un autre paradoxe. Et qui n'est pas des moindres. Pour "visiter les villes, les pays dans leur banalité quotidienne... voir des pays dans leur intimité, des sociétés dans leur maturation, des gens dans leurs habitudes et voir comment ça pousse.⁽¹⁾" il faudra vivre

dans ces pays, habiter ces villes, arpenter ces rues.

Cela nécessitera du temps. Beaucoup de temps. Une longue intégration, une lente pénétration. On en revient au "flâneur salarié". Impensable: les exigences de coût, l'intérêt du lecteur vont à l'encontre de la "Durée".

A moins que ...

A moins que l'on confie cette tâche à un envoyé spécial permanent (pour l'étranger) ou à un localier (pour l'intérieur).

(1) (Jean Lacouture, "Un sang d'encre" page 42 - Stock Ligugé - 1974)

Deux objections: le permanent coûte cher à l'entreprise.

Les parisiens, qui les premiers, voudront conserver, sinon développer leurs rubriques d'informations étrangères devront assumer leur choix, en prendre les moyens ou y renoncer.

le grand reporter ne boudera-t-il pas la locale? Possible, mais dans ce cas il mourra de sa belle mort, sans successeur.

Une autre solution semble s'être imposée dans les faits : la majorité des jeunes grands reporters travaillent en locale, en région ou sont spécialistes d'une rubrique. C'est le cas à l'Est-Républicain, à Nord Eclair, à Ouest France, à Midi-Libre et dans beaucoup d'autres titres régionaux; c'est le cas encore au Monde.

Lorsqu'un événement particulièrement important, qui réclame une analyse personnelle se présente, c'est à eux que l'on fait appel. Ils sont grands reporters en titre sans en avoir les véritables prérogatives ou simples reporters, mais sortent régulièrement. Ceci est important parce qu'un journalisme qui n'est plus confronté avec la vie ressemble trop à une dissertation. La connaissance ne peut être simplement "d'ordre livresque ou intellectuelle" (Jules Clauwaert). Le journalisme ex cathedra risque de se tromper et de tromper son lecteur.

Mais il arrive également que les quotidiens envoient des localiers à l'étranger, répondant ainsi à des invitations qui leur ont été faites par des firmes ou des pays. Il ne s'agit en aucun cas de grand reportage mais plutôt de voyages organisés. Les invités, parqués dans des mini-bus, des restaurants et des hôtels, subissent la propagande de leur hôtes. Ils repartent la tête chargée d'images et de prospectus. Cette visite guidée, commentée, superficielle ou franchement trompeuse ne peut servir de base à une série de papiers de fond. Il ne faut pas confondre les genres : publicité et rédaction. Jules Clauwaert le souligne bien.

Prétendre que l'on peut faire du grand reportage en locale, c'est faire évoluer considérablement la notion de grand reportage. C'est ne plus tenir compte des critères de voyage, ou d'exotisme. C'est échapper à la définition historique.

On peut alors s'imaginer ce nouveau type. Il ressemblerait à ce portrait que brosse Jean Lacouture de L. Catély :

" C'était un écrivain qui faisait du journalisme... c'était le journaliste anti-événement. C'était un déambulateur. Il regardait, prenait des notes. Il s'intéressait à une vieille dame qui vendait des oiseaux violets plutôt qu'à un incident de frontières entre deux pays. C'était l'homme de la quotidienneté suggestive. Il piquait des hommes papillons (tendrement), il les collectionnait, il avait un herbier d'humanité, bizarre, mais dans le cours des choses".(1)

(1) (Jean Lacouture, "Un sang d'encre" page 98 - Stock Ligugé - 1974)

On retrouve ici nos critères de qualité: qualité de la plume, qualité du regard, qualité du contact.

Les résultats des enquêtes de lecture convergent: l'intérêt du public va vers la locale. André Carton, "off record" confiait: "Il est vrai que la vie locale est importante. Ce n'est pas elle qui s'éteindra; mais le journal qui ne saura plus la saisir, la refléter; et à plus forte raison ne pourra même pas, dans un proche futur, l'animer, la provoquer." (1)

Or, c'est une idée couramment répandue que la locale est mal conçue - dans toute l'acceptation du terme - Les localiers, à quelque titre qu'ils appartiennent ne se privent pas pour cracher dans la soupe. Le grand reporter - c'est une raison de plus - ne pourrait-il pas incarner l'une des facettes du renouveau ? Se débarrasser de la remise de médailles, des inaugurations, des visites guidées pour retrouver la vie ? La vie qui se cache derrière ces manifestations, ou la vie qui s'écoule, sans événement remarquable ? Le grand reporter devra s'intéresser moins à un meurtre qu'au type de l'assassin et à celui de la victime.

Marc Paillet résume cette idée en établissant un constat, très parisien certes, mais très juste.

"Il se trouve un large éventail de faits et d'ordre de faits qui sont presque systématiquement négligés par les habitudes

(1) (entretien le 14.12.74 à Lille)

générales du journalisme actuel... Il en est ainsi du quotidien, du tissu des événements humbles, innombrables, hésitants mais prégnants, qui ont autant, sinon plus de valeur pour une civilisation que les hauts-faits prétendument décisifs. Ce quotidien constitue un vaste domaine abandonné par le journaliste à peu près complètement, à d'autres formes souvent tâtonnantes de comptes rendus".(1)

Devenir le grand reporter de son village, de sa région implique le renouement, la re-découverte "de vérités, de liens essentiels" (André Farine). Le dernier paradoxe reste sans réponse: pourra-t-il conserver l'originalité, l'acuité du regard en perdant le voyage, en vivant au rythme de la quotidienneté ?

Pour cela, le grand reporter devra réapprendre à emprunter le bus.

(1) (Marc Paillet, "Le journalisme" page 13 - Denoël - Mayenne - 1974)

perspectives...

Le Quotidien de Paris du 14 décembre 1974 dernière page.

"Le dernier aventurier" par Jean Pierre Quénez.

La mort d'un mythe...

à mort

l'Henri de Monfreid

LE DERNIER AVENTURIER

par Jean-Pierre Quénéz

Du commerce de la drogue à celui des perles

Il y a quelques mois Henri de Monfreid nous accordait une interview dont nous reproduisons des extraits

Henri de Monfreid. — Je n'ai pas écrit avant l'âge de 50 ans car il faut d'abord apprendre la vie. Il faut en ramasser des choses ! Si vous ne ramassez rien, et que vous essayez de créer une œuvre littéraire, avec des artifices, ça n'a aucun intérêt. Mes livres ont plu. J'ai une soixantaine de titres de bouquins, mais maintenant, c'est fini. J'en ai encore quelques-uns, mais ils ne sortiront peut-être pas. Je me suis simplement donné la peine de vivre tout cela.

Le Quotidien. — Mais ce fut une vie de trafiquant, d'aventurier.

Henri de Monfreid. — Aventurier ! Je reçois même des lettres de jeunes gens qui me demandent comment il faut faire pour « avoir des aventures ». Et je leur répond que, durant toute ma vie, j'ai tout fait pour les éviter. J'ai eu ce que vous appelez des aventures, ou, plutôt, des imprévus. Mais vous pouvez en avoir ici, dans le métro, n'importe où. C'est la vraie vie, l'aventure, quand on mène une existence comme celle qui a été la miennne ! Pour pénétrer dans les pays où personne n'était allé, comme le Yémen, il fallait apporter quelque chose. On ne pouvait pas arriver là-bas avec l'appareil photo en bandoulière ! Ou'est-ce que tu viens faire, toi, ici ? Alors, on leur donnait du haschisch, des armes, des tas de choses de ce genre. On se figure que ma vie s'est passée à faire de la contrebande. Ce n'est pas mon avis. Certes, j'en ai fait, de la contrebande, et à une échelle énorme dont on ne se rend pas compte. J'avais, avec moi, je crois, 12 tonnes de haschisch, 12 000 kilos, ça représente quelque chose ! Et puis, je devais transporter à ce moment-là quelque 150 ou 200 kilos d'héroïne et des tas de trucs comme cela. Ce n'était pas pour moi, c'était pour un chef politique de l'intérieur du pays. Je ne sais pas ce qu'il voulait en faire. Et moi, je me servais de cette marchandise comme d'un moyen d'action pour pénétrer. Ceci se

passait dans des terres encore sauvages, où il n'y avait pas de port classique.

Le Quotidien. — Quel est votre sentiment, aujourd'hui, vis-à-vis de ces pays ?

Henri de Monfreid. — Je les connais jusque dans leurs profondeurs. Dans tous ces pays-là, rien n'est changé depuis l'époque où j'y vivais. Rien ne change là où les Européens ne pénètrent pas. Vous pouvez aller au Yémen, ou même à La Mecque, il y a une route, il y a des autos, mais, si vous allez à 5 kilomètres à votre droite, c'est un autre monde.

Pour tous les voyages que j'ai faits, il m'a fallu des années de préparation. Je suis resté pendant cinq ans à faire un métier très valable : acheter du cuir et du café pour apprendre la langue. Apprendre la langue ne veut pas dire savoir se faire comprendre, il faut la parler de façon à passer pour un indigène. Là, c'est long. Et puis, il faut s'habituer à leurs manières de vivre pour pénétrer chez eux. Moi, j'étais vêtu comme eux, comme un Bédouin. Le plus dur pour moi fut de marcher pieds nus. Arriver à marcher sur du ballast de chemin de fer et pouvoir sourire : c'est très long, et il y a des tas de choses comme cela. Et ce n'est qu'après cinq ou six ans que je me suis lancé dans le commerce des perles dans la mer Rouge. J'ai fait ce métier pendant plusieurs années, puis j'ai vendu des arbres pour avancer plus à l'intérieur. Mais cela ne se fait pas comme cela du jour au lendemain. Aujourd'hui, on voudrait faire un reportage...

Il y a mon ami Kessel, par exemple, qui fait encore des reportages, mais il prend l'avion. Il arrive dans une ville. Il descend dans un hôtel et questionne le portier, il le fait parler et puis il écrit son papier. Mais ce sont des choses artificielles. Si vous voulez étudier et donner un aperçu intéressant sur la vie de certains tribus qui sont peu connus, il faut y aller de sa personne et puis c'est long. Faut pas y aller en avion !

L'esclave du vivant

L'écrivain et aventurier Henri de Monfreid est mort jeudi dans la nuit à Ingrandes (Indre). Il était rentré jeudi soir de Paris, où il venait de terminer l'enregistrement de son œuvre sur magnétophone. Il était né le 14 novembre 1879 à Lescate. Son père, le peintre et graveur catalan Daniel de Monfreid, ami de Gauguin, lui donne le goût de la mer et du danger. Après des études au lycée de Carcassonne, il vient à Paris préparer Polytechnique. Échouant au concours d'entrée, il rompt avec sa famille en 1901 et exerce des métiers divers pour subsister : cocher, chimiste, laitier en gros... En 1909, brièvement réconcilié avec sa famille, il rejoint son père installé dans le Roussillon. Mais l'année suivante, en 1910, il décide de s'égarer. Il s'embarque pour Djibouti. D'abord employé dans une factorerie de Djibouti, il fuit ensuite les régions civiles, parcourt l'Éthiopie, sillonne les mers, de Suéç à la mer de Chine, à bord d'un petit bateau « l'Altaïre » qu'il a construit lui-même. Il apprend l'arabe et les dialectes des tribus qu'il fréquente, se fait musulman sous le nom d'Abd El Hai (l'esclave du vivant) et exerce divers métiers : il est pêcheur de perles, marchand de bois, contrebandier de haschisch. Rappelé en France en 1914, mais réformé, il retourne en mer Rouge et se livre au commerce des armes. Son séjour préféré, l'Éthiopie, lui est interdit par le Negus en 1932. Monfreid y revient cependant avec les troupes italiennes en 1936 et se fait planteur de café. Exilé par les Anglais en 1940, au Kenya, il y vit de la grande chasse. Il reviendra en France en 1948. En 1958, à soixante-dix-neuf ans, il repart pour la Réunion.

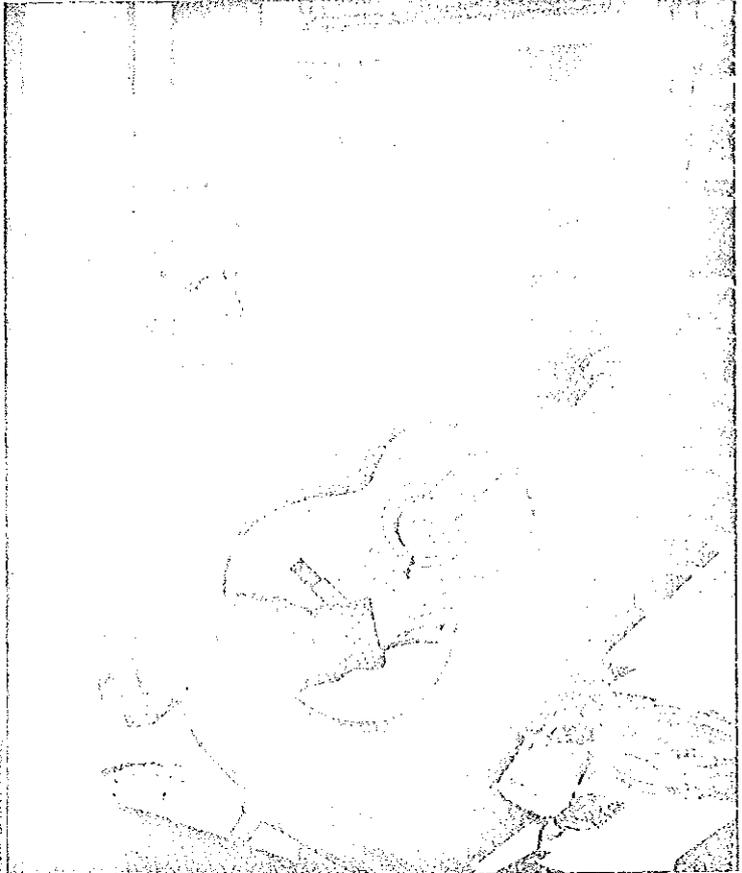
LA REACTION DE JOSEPH KESSEL

« Je suis vraiment plus qu'ému », a déclaré M. Joseph Kessel, de l'Académie française, en apprenant la mort de son ami Henri de Monfreid. « Il y avait entre nous plus de quarante ans d'amitié. Je l'avais connu en 1939, alors que je faisais un reportage sur les marchés d'esclaves des deux côtés de la mer Rouge. Il m'a servi alors de guide, en m'emmenant partout, et notre amitié ne s'est pas démentie depuis ».

IL N'EST PAS PLUS DIFFICILE DE MOURIR QUE DE NAÎTRE

Henri de Monfreid est mort. Et une phrase me revient sans cesse à la mémoire : « Il n'est pas plus difficile de mourir que de naître ». C'était lors d'une de nos dernières conversations. Il parlait de plus en plus de la mort. Comme d'une vieille amie. A chacune de nos rencontres, elle revenait : blanche, nette et précise. Il y a deux mois, il avait écrit un conte pour enfants. Une sorte de testament où l'aventurier décrivait cette aventure qu'est la vie quotidienne, avec ses amours et ses peines. Et avec cette issue toute simple : la mort. Souvent, il avait froissé et une complétude s'était établie entre eux.

Le texte qui suit provient d'une des dernières interviews d'Henri de Monfreid. Nous étions à Ingrandes, dans sa vaste salle de travail. Il regardait couler le fleuve à ses pieds. « Je suis né au bord de la mer, j'ai été élevé



La noblesse du contrebandier

Henri de Monfreid, je cherche encore vos yeux dans votre long visage, tout de nervures et de volonté. Oui, de très petits yeux. C'est ce qui frappait d'abord vos visiteurs. Vos longs cheveux blancs aussi. Et votre poignée de main, dure et solide, qui laissait nos doigts douloureux. Et vous aviez quarante-cinq ans ! Je me souviens des longues heures que vous passiez au piano, et de nos promenades entre vos tableaux. Parce que vous étiez peintre. Comme votre père, cet ami de Gauguin, qui s'amusa à faire une copie de chaque œuvre que ce dernier vendait, pour le plaisir et pour garder un souvenir. Copies d'une ressemblance incroyable. Peintre vous avez voulu être, mais écrivain vous resterez. Vos aquarelles étaient, selon votre propre expression, votre « album de photos ». Vous y retrouviez les paysages de vos livres. Vous étiez fier de votre femme sous les palétuiers et de votre maison dans le désert. L'Éthiopie, la mer Rouge, tout se trouve dans cette galerie, sous les combles de la belle demeure d'Ingrandes. Et vous passiez souvent vos après-midi à copier les peintures que vous aviez venues. Car on ne vend pas

un album de famille. Et puis, c'était une des formes de votre respect naturel pour les règles du commerce... Ce commerce qui, d'armes en drogue, vous avait amené, solitaire, sur toutes les mers du sud. On parle encore de vous dans certains lieux. La mer et l'aventure vous ont porté jusqu'à Ingrandes dans l'Indre, où vous cherchiez tout sauf le repos : peignant, écrivant, plantant, construisant, caressant vos chiens et vos chats, soignant votre compagnie. Construire, c'était, pour vous, une manière d'enseigner la vie, l'action. Et vos livres, qui ont marqué notre adolescence, reflétaient une sagesse honnête en le soleil, le contrebandier et le truand ne sont pas toujours ceux que l'on croit. Contrebandier, vous étiez, trafiquant aussi — selon votre propre avis — mais c'était avec toute la noblesse du courage et avec la violence de l'honnêteté. Et les attentats dont vous avez été l'enjeu ont toujours été le fruit de la volonté des dominants. Et les complices de vos évasions furent les dominés.

J.-P.Q.

au bord de la mer. La mer et le désert, ce sont des choses que l'on n'oublie pas. Et je vois vos dires pourquoi, la raison profonde. Dans notre vie quotidienne, ici, dans nos jolies campagnes, il y a les quatre saisons. Il y a un printemps avec les fleurs nouvelles, mais il y a aussi l'automne et les feuilles qui jaunissent. Elles tombent et c'est l'hiver, le spectacle de la mort.

« Là-bas, dans le désert, rien ne change. Il n'y a pas de printemps. Ce sont des rochers, choses éternelles et immuables. La mer aussi ne change pas. Elle est la même aujourd'hui qu'au quatorzième ; alors, quand vous vivez au milieu de ces choses, instinctivement, vous avez l'impression d'en faire partie et d'en être une parcelle. Une partie de cette chose, de cette ambiance éternelle. Eh bien, c'est cela qui fait que l'on a toujours la nostalgie du désert ou de la mer. C'est là la raison profonde.

« D'ailleurs, il y a une philosophie qui n'a été dévoilée par un sorcier noir. On parlait de la mort et il me disait : « Toi, tu as peur de la mort. Tu as peur d'une chose que tu ne connais pas jamais, parce que tu es éternel. Tu es éternel en ce sens que tu n'as jamais commencé ». Et, en fait, nous n'arons jamais commencé, nous sommes nés, on nous l'a dit, mais on ne peut pas le concevoir. La fin, c'est pareil. Il n'est pas plus difficile de mourir que de naître et c'est très juste. On ne se rendra pas compte du passage que nous appelons « de la vie à trépas », par conséquent, il est idiot de s'en préoccuper et il faut vivre comme si on était éternel ; pour ne pas arriver, à un certain âge, à se dire : à quoi bon ! Je plante un pommier, et je mangeant pas les pommes, je m'en fous. Mais je mange celles de l'arbre qu'on a planté avant moi. Et bien d'autres mangeront les pommes que j'ai plantées, il faut vivre comme cela ».

Les grands reporters disparaissent peu à peu du Quotidien. Déjà, ils ont abandonné à l'image et à l'agence la relation du fait brut, l'actualité immédiate.

Ils se réfugieront dans l'hebdomadaire, si l'hebdomadaire accepte de les accueillir.

Le jour est venu où les envoyés spéciaux seront peut-être grands reporters en titre, mais aussi et surtout localiers. Le jour est venu où certains grands reporters ne feront plus que de la locale.

Il va donc falloir mettre sur pieds une autre définition. Où ce sera la mort du genre.

Mais l'avenir du grand reportage dépend également de manière étroite de l'avenir de son support :

" Les vrais problèmes, les vraies questions que l'on peut se poser (...) ont trait à ce que feront, à ce que seront les futurs journaux" a conclu Claude Bourjois.

Les hypothèses se pressent, se bousculent.

Dans l'immédiat on peut nourrir quelque inquiétude quant au sort du Quotidien. L'écrit dans son ensemble se porte plutôt mal. Boris a peut-être raison quand il affirme que si les journaux se meurent c'est parce que "nous craignons que l'imagination n'y prenne le pouvoir".

Boris "Les tigres de papier", Seuil-Combat
Ligugé - 1975)

Il faudra beaucoup d'imagination pour sauver le grand reportage.

- Si l'on fait de l'écrit un self-service de l'information (selon une structure similaire ou identique à celle de l'Asahi-Shimbun) à quelle sauce sera mangé le grand reportage ?

Il n'est pas évident qu'il figure longtemps au menu si la clientèle refuse d'y goûter.

- Si le cable - tout auréolé du mythe de la démocratie directe - s'implante en locale, le grand reporter aura affaire à forte partie. Déjà, on parle de "caméra-stylo", de "vidéo-gazette".

- Si les objections qui tiennent au caractère fugitif de l'image télévisée s'écroulent avec la commercialisation de la cassette, l'écrit perdra un nouvel atout. Un atout majeur.

Lorsqu'est mort Henry de Monfreid, le 13 Décembre 1974, la presse toute entière titrait : "avec lui disparaît le dernier des grands aventuriers".

Il est probable qu'avec Henry de Monfreid se soit évanoui le mythe.

Il est probable que l'histoire de la presse retiendra, que le grand reportage fut une école qui eût pour chefs de file : Albert Londres, Jules Sauerwein, Joseph Kessel, les frères Tharaud... Une école qui vit le jour à la veille de la première guerre mondiale et qui s'éteignit dans les années qui suivirent immédiatement la seconde.

Lille, le 28.10.1975.

BIBLIOGRAPHIE

- | | | |
|-------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------|---------------------------------------------|
| Raymond Barillon | Le cas France-Soir | Kiosque-Paris
1959 |
| Claude Bellanger
Jacques Godechot
Pierre Guiral
Fernand Terrou | Tome III
Histoire générale de
la presse française. | P.U.F. Vendôme
1972. |
| Claude Boris | Les tigres de papier | Seuil-Combat
Ligugé 1975 |
| Brincourt et Leblanc | Les reporters | Laffont-Evreux
1970 |
| François Chalais | Les chocolats de
l'entracte | Stock-Evreux
1972. |
| A de Chambure | A travers la presse | Th Fert. Paris
1914. |
| J.F. Chauvel | A rebrousse poil | Olivier Orbon
Condé sur Noireau
1974. |
| Jean Daniel | Le temps qui reste | Stock-Evreux
1973. |
| Emmanuel Derieux
J.C. Texier | La presse quotidienne
française | A. Colin
Nancy-1974. |

Françoise Giroux	Si je mens...	Stock -Ligugé 1972
Viscount Kemsley L.L.T.	The Kemsley manual of journalism	Cassel Londres 1950
Jean Lacouture	Un sang d'encre	Stock Ligugé 1974.
J.C. Lamy	Pierre Lazareff à la une	Stock - Evreux 1975.
André Lebon	L'Asiate	Albin-Michel Paris 1973.
René de Livois	Histoire de la presse française	Spes - Lausanne 1965.
Albert Londres	Dante n'avait rien vu (Biribi)	Albin-Michel Paris 1924.
Raymond Manevy	Histoire de la presse (1914-39)	Corréa Corbeil 1945.
Raymond Manevy	La presse de la III ^e République.	J. Foret Paris 1955.
René Mauries	Le Cap de la Gitane	Fayard- Ligugé 1974.
H. de Monfreid	Le drame éthiopien	Grasset Paris 1935.
Paul Mousset	Albert Londres L'aventure du grand reportage	Grasset Ligugé 1972.

Marc Paillet	Le journalisme fonction et langage du IV ^e pouvoir	Denoël Mayenne 1974.
Jerôme et Jean Tharaud	Grands reportages	Corréa Paris 1946.
Betty Truck et Henry Allainmat	Tout savoir sur la presse et l'information	filipacchi Paris 1973.
Jules Sauerwein	30 ans à la une	Flon Paris 1962.

DOCUMENTATION

L'Express du 3 au 9 février 1975, n° 1231

Le Monde du 11.2.1975 dernière édition

Presse-Actualité N° 58

Le Quotidien de Paris du 16.12.1974.

Dossier du C.E.R.E.Q. de juin 1974 N°9.

ILLUSTRATIONS

A.F.P. dépêche du 22 janvier 1975(53I IOH18)

A.F.P. dépêche du 25 avril 1975 (5II 08H45)

"Il y a un an le Portugal" par J.M. Basset.

Le Monde du jeudi 19 avril 1973 30° année N° 8791

page 4 dernière édition

L'Aurore du 24.I.75 34° année N° 9.454 dernière édition

page 7 "Je vous informe"...

France-Soir du samedi 12 avril 1975 dernière heure, page 1

"Au coeur de la bataille pour Saïgon" par

Maurice Josco.

La Voix du Nord des dimanche et lundi 2 et 3 février 1975.

N° 9.928 "L'Ethiopie aux portes de l'enfer"

par José Hanu.

Le Figaro du jeudi 30 janvier 1975 édition de 5H page 2

Le Figaro du jeudi 9 janvier 1975 édition de 5H page 2

Le Quotidien de Paris du 14 décembre 1974 dernière page

"Le dernier aventurier" par J.P. Quénez.

L'Echo de la presse et de la publicité du 14 janvier 1974

Hebdo N° 890 29° année

pages centrales.

